e ANNÉE N° 179 1er AOUT 1928

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

PARIS
3, rue de Grenelle (6e) — Tél. : Littré 12-27
FRANCE : 5 FR. = LE NUMÉRO = ETRANGER : 6.50

LA FIN DE L'ÉTERNEL

Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en des images où ils adorent l'Homme corruptible.
Saint Paul, *Rom.* I, 23.

Les physiciens anglais disent volontiers, depuis Maxwell, qu'il faut savoir jeter sur le marché une proposition mal démontrée et que, si elle est juste, les preuves viendront ensuite. Loin d'avoir suivi leur précepte et m'étant efforcé, au contraire, d'établir autant que je le pouvais ce que j'ai appelé la « trahison des clercs », je ne saurais nier qu'un immense surcroît de preuves du bien fondé de ma thèse ne me soit venu après que je l'avais posée, par les réactions qu'elle a produites chez mes critiques, dont la plupart, on le sait, se donnent pour des clercs.

I

Réponses du clerc « de droite ». Il se réclame des poètes ; des théologiens. — « La patrie est divine ». — En défendant le national et le social, il défend les conditions matérielles de l'esprit ; *primum vivere !* — Il est le « vrai rationaliste ». — Il n'aurait adopté sa position que par nécessité. — La « trahison » daterait du XVIIIe siècle.

Je dirai d'abord la réaction des clercs « de droite », de ceux que j'ai accusés d'avoir trahi leur fonction en plaçant, dans l'échelle de valeurs qu'ils proposèrent à l'homme, l'intérêt de la nation ou de l'ordre social au-dessus de tous les

autres. Leur réponse, ou celle de leurs lieutenants, a consisté, dans sa substance, à me dire qu'il n'y avait là nulle trahison de leur part, mais entière fidélité à leur essence et que tout mon procès contre eux portait à faux. Ainsi il s'est trouvé un monde d'hommes « de pensée » pour soutenir que ceux qui ont exhorté les peuples à cultiver leurs préjugés dans ce qu'ils ont de « totalement étranger à la raison », fait l'apologie d'un faux « patriotique » et enseigné que l'intelligence non soucieuse du social est une activité de sauvage, ont été de vrais clercs, dignes de toute l'estime qui s'attache à ce titre. On ne contestera plus qu'il y ait aujourd'hui quelque chose de changé dans la notion de cléricature chez un grand nombre de ceux qui se réclament de ce sacerdoce.

J'examinerai quelques-unes des raisons que m'oppose ce groupe d'adversaires, et dont certaines, outre le jour qu'elles jettent sur l'âme de ceux qui les formulent, seraient de nature à troubler le lecteur peu averti. Aussi bien, les objections qu'on me fait, de quelque groupe qu'elles partent, me seront l'occasion de préciser ma pensée sur plus d'un point.

Je passerai vite sur l'argument d'après lequel le clerc moderne n'aurait nullement faussé sa tradition en exaltant les passions nationales ou les vertus guerrières, vu que la plupart des poètes, depuis Homère et Tyrtée, n'ont pas fait autre chose. On oublie que ce que j'ai dénoncé comme nouveau chez un Nietzsche, un Sorel, un Barrès, un Sertillanges, c'est qu'ils exaltent les passions nationales ou les vertus guerrières, *au nom de l'enseignement moral, sur le mode doctrinal*, ce qui, apparemment, n'est point le cas d'Homère et de sa lignée. Toutefois, comme on m'oppose que, parmi les clercs modernes dont j'ai fait le procès, je range des poètes (Péguy, Claudel, d'Annunzio), je ferai remarquer que précisément ces poètes-là se posent en doctrinaires et que c'est une des caractéristiques de notre âge de voir des hommes qui autrefois jetaient leurs idées poli-

tiques, s'ils en avaient, avec la naïveté de la passion, les exprimer aujourd'hui avec toute la raideur du pédagogue. Je doute qu'on trouve avant nos jours, chez un poète, une phrase de ce ton : « Lorsqu'un homme affirme : « Ce bien est à moi, conquis par moi, il m'est nécessaire, je veux le défendre contre tous », cet homme a un concept de sa dignité beaucoup plus noble que celui de l'esclave résigné à recevoir son bien de l'État, comme dans l'antique Egypte, il était satisfait de le recevoir du Pharaon... » (d'Annunzio). D'Aubigné et Chénier, ni même Victor Hugo et Lamartine, pour nommer des poètes politiques, ne parlaient pas du « concept de la dignité. » Les passions politiques trouvent aujourd'hui dans le poète un grave docteur qu'elles n'avaient pas jadis et on sait si sa dogmatique vibrante porte ses fruits [1].

Je ne retiendrai guère davantage l'objection qui consiste à prononcer que le clerc moderne, en exaltant l'intérêt national, n'a fait que maintenir la tradition des grands clercs d'autrefois, les théologiens catholiques, lesquels prônaient cet intérêt sous le nom de « bien commun ». On se demande quel esprit un peu sérieux peut confondre le *bonum commune* des Thomas d'Aquin ou des Yves de Chartres, lequel est expressément un moyen permettant à l'individu d'acquérir plus de vertu afin de mieux mériter la béatitude éternelle [2], avec l'intérêt national des clercs ici visés, intérêt purement « positif », dénué (ils s'en font gloire) de toute fin supraterrestre et que l'individu est sommé de servir « avant tout » et « par tous les moyens ». Cette confusion est présentée avec toute la puissance d'affirmation souhaitable par l'un d'eux dans ces lignes : « Le Souverain Pontife (Léon XIII) juge des idées et des maximes politiques selon qu'elles tendent ou ne tendent pas à la conservation et au perfectionnement de l'Etat : *ad conservationem perfectionemque civitatis*. C'est la pure

1. Voir plus bas la note A.
2. Cf. J. Zeiller, *L'idée de l'Etat dans Saint Thomas d'Aquin*, ch. IV.

devise de l'*Action Française*. C'est notre critère tout pur. Un des nôtres n'a-t-il pas proposé récemment de substituer à la souveraineté populaire la Souveraineté du salut public ? » L'auteur auquel nous empruntons cette citation ajoute, dans une stupeur que partageront tous ceux qui gardent quelque sens de la distinction des idées : « La Souveraineté du salut public donnée comme synonyme de l'expression pontificale *ad conservationem perfectionemque civitatis*, alors qu'on sait tout ce que la doctrine catholique met dans ce mot : *perfectio civitatis* ! [1] » Toutefois l'historien de la cléricature ne saurait trop réfléchir sur la nature des « clercs » qui pratiquent de telles confusions, soit qu'ils veuillent placer leur réalisme sous le couvert d'une haute institution dont ils savent fort bien qu'ils déforment l'esprit à cet effet, soit qu'ils croient sincèrement que la fonction de cette institution dans l'histoire a été de prêcher ce réalisme [2].

Une protestation plus digne d'attention est la suivante, qui s'est élevée principalement chez des ministres de Jésus-Christ : « Nous n'acceptons pas votre *perverse* opposition (c'est le mot de l'un d'entre eux) entre le national et le spirituel. Non, le clerc ne trahit pas sa fonction en prê-

1. L'abbé Lallement, *Pourquoi Rome a parlé*, p. 175. Dois-je dire que la force logique de cet ouvrage ne me paraîtrait nullement atteinte parce qu'on m'aurait prouvé, comme s'y efforcent les intéressés, qu'i obéit aux manœuvres politiques les plus basses ? On peut, par les mobiles les moins nobles, dire les choses les plus justes. Mais c'est, là encore, une distinction d'idées dont beaucoup de personnes dites cultivées semblent aujourd'hui incapables.

2. La grossièreté de la confusion entre la Souveraineté du salut public et la *perfectio civitatis* de l'Eglise apparaît nettement quand on se rappelle Malebranche distinguant ici-bas deux sociétés, « une société de commerce et une société de religion : je veux dire une société animée par les passions, subsistante dans une communion de biens particuliers et périssables, et dont la fin soit la commodité et la conservation de la vie du corps, et une société réglée par la Raison, soutenue par la foi, subsistante dans la communion des vrais biens, et dont la fin soit une vie bienheureuse pour l'éternité. » (*Traité de Morale*, 2me partie, ch. VI, § II).

chant le national. Le national est spirituel ; la patrie est divine. » On me montre alors dans le patriotisme l'amour de l'homme pour d'autres hommes, l'esquisse de la fraternité universelle, en ayant soin d'omettre qu'il est aussi, presque nécessairement, la haine de l'homme pour d'autres hommes ; on me le montre abolissant l'égoïsme de l'individu, la limitation de ses buts à lui seul, sans ajouter que cet égoïsme, l'individu le transporte, en le centuplant et le sanctifiant, au grand corps dont il se fait membre ; on me représente la nation établissant des lois, s'efforçant vers la justice, sans souffler mot des violations du droit auxquelles elle est continuellement astreinte, comme tout organisme qui veut vivre, soit envers ses parties, soit envers le monde qui l'entoure. Sur ce dernier point (et aussi sur les autres ; l'auteur que je vais citer ne cache pas que le patriotisme exige la haine de l'étranger), je renverrai mes censeurs à celui-là même que maints d'entre eux défendent. Rapportant le mot d'un écrivain (Anatole France) qui se réjouissait d'entendre que le patriotisme s'accordât avec le respect du droit et l'amour de l'humanité, M. Maurras ajoute : « Excellentes paroles, excellent motif oratoire. En effet la question y est escamotée. Que le patriotisme ait pu s'accorder avec l'esprit de justice, avec l'esprit de paix, avec l'esprit juridique et humanitaire, personne ne l'a jamais contesté. Le fait fréquent, le fait normal, c'est bien cela : mais tout autre est le fait intéressant, le fait sur lequel on dispute, sur lequel on hésite, sur lequel on s'est divisé. Ce fait et ce cas privilégiés, c'est le fait du désaccord, le cas de conflit entre l'intérêt national et l'intérêt juridique, entre les exigences de la patrie ou de l'Etat et celles de l'humanité. Que faut-il faire en ce cas-là ? » On sait la réponse de l'auteur. Elle est la seule logique pour un vrai patriote. Et comme la question qu'il formule se pose pour la nation beaucoup plus souvent qu'il ne le dit, qu'en particulier elle se pose à peu près constamment au sujet de ses rapports avec l'étranger, comme

on peut affirmer que l'établissement de toute nation, du moins de toute grande nation, est une suite de violations plus ou moins franches de la justice et de l'humanité à l'égard de quelque voisin [1], je demande à mes contradicteurs si, devant ces évidences, ils persistent à trouver irrecevable l'opposition que j'ai marquée entre le national et le divin. Au surplus et sans souligner ces violences nécessaires, n'est-ce pas nouveau de voir des gens d'Eglise, parce qu'un auteur a opposé le national au divin, se dresser contre lui avec autant d'indignation que s'il lui eût opposé la justice et la charité ? Les ministres de Jésus ont changé depuis le temps où ils enseignaient que Dieu avait montré sa désaffection de l'Homme en laissant « les nations aller dans leur voie [2]. »

La protestation de ces pieux personnages revient encore à me dire : le clerc s'est toujours occupé de la cité ; il est dans sa fonction en continuant de le faire. — Oui, dirai-je, s'il s'en occupe pour la rendre juste. Mais ceux que vous défendez s'en occupent pour la rendre forte. En outre, ils ont cru voir qu'ils ne pouvaient la rendre forte qu'en renonçant à la rendre juste et que les seules nations fortes dans l'histoire, sont celles qui se sont moquées de cette « nuée » qu'on nomme la justice. Enfin, décidés à bénéficier du respect que les simples continuent de porter au mot de justice, ils ont mis en action le fameux mot de Pascal et déclaré que la force *est* la justice. Ceux-là sont-ils encore dans leur fonction de clercs ?

* * *

Voici maintenant deux protestations, exprimées avec une émotion spéciale par le groupe qui m'occupe ici, et aux-

1. L'établissement *et la conservation* ; surtout à notre époque de concurrence effrénée. Jamais ne s'est mieux appliquée la formule cartésienne : *eadem vis ad conservandam quam ad creandam rem requiritur.*
2. Bossuet, *Elévations*, VIII, 8.

quelles je crois devoir, pour des raisons diverses, m'arrêter plus longuement.

La première consiste à me dire : « La vraie trahison du clerc, c'est de laisser périr la nation, l'ordre social, qui sont les conditions sans lesquelles est impossible cette vie de l'esprit dont, en effet, il a la charge. Avec ses yeux fixés sur le seul spirituel et son mépris des contingences terrestres, votre clerc rappelle l'astrologue de la fable. Nous répudions ce rôle ridicule. *Primum vivere.* »

Remarquons d'abord l'étrange aisance avec laquelle certaines personnes prononcent que l'Etat, la Société vont crouler demain, qu'il faut absolument agir, s'il n'est déjà trop tard. On est souvent tenté de dire à ces cliniciens :

Les gens que vous tuez se portent assez bien [1],

et s'ils me représentent qu'il s'est toujours trouvé des hommes pour juger que tout marchait à souhait à la veille des pires catastrophes, je leur répondrai qu'il s'en est trouvé bien davantage pour affirmer l'imminente fin de choses qui devaient encore durer des siècles. Je voudrais aussi qu'il fût bien stipulé avec mes contradicteurs qu'en veillant au bon état de l'ordre social le clerc s'occupe peut-être des *conditions* nécessaires à la vie de l'esprit, mais n'exerce pas en cela la vie de l'esprit ; de même que, si Descartes balaye sa cellule afin d'y bien philosopher, il ne fait pas, en ce balayage, œuvre de philosophe. Mais examinons ce dogme qui veut que la nation et l'ordre social soient des conditions nécessaires à l'exercice du spirituel. Pour la nation, rien n'est plus contestable ; le moindre coup d'œil sur l'histoire nous montre qu'on ne compte plus les hautes manifestations de l'art ou de la pensée qui se sont produites chez des hommes dont la nation était profondément humiliée ou même n'existait pas : la Grèce conquise a fait des œuvres qu'envierait maint peuple libre ; Gœthe a écrit

1. Voir plus bas la note B.

dans un pays couvert des armées de l'étranger ; Erasme et Thomas d'Aquin n'avaient proprement pas de patrie. Quant à l'ordre social, sans aller jusqu'à dire avec Renan [1] qu'il est plutôt nuisible à la vie de l'esprit et que celle-ci n'est vraiment belle qu'aux âges de trouble, on doit reconnaître que la vie de l'esprit n'exige pas que cet ordre soit parfait et hors de toute menace, à moins de soutenir qu'elle ne s'est vue qu'à une ou deux époques, et combien courtes, à travers toute l'histoire. Accordons toutefois que la force de la nation, la solidité de l'ordre social soient des conditions nécessaires à l'existence du spirituel. La vraie question alors est celle-ci : le clerc sert-il mieux la cause de l'esprit en se consacrant à sauvegarder ces conditions et délaissant nécessairement son œuvre propre, ou bien en les abandonnant à elles-mêmes et ne s'adonnant qu'au spirituel ? Faire la demande c'est y répondre ; il est évident qu'Aristote a plus fait pour l'esprit en écrivant sa *Métaphysique* que s'il se fût employé à retarder de quelques années l'absorption de sa patrie par le macédonien et Laplace en composant son *Système du Monde* qu'en essayant de sauver la forme monarchique, à supposer que cette forme soit la garantie de l'ordre [2]. Mais il faut dire davantage et que le clerc, en se consacrant à la défense du national, plus encore du social, non seulement ne servira pas l'esprit, mais lui portera le plus souvent la pire atteinte, parce qu'il sera nécessairement contraint, pour cette défense, de subordonner le juste à l'utile, d'entretenir chez les peuples et coûte que coûte certains états moraux, de créer des vérités de propa-

1. *L'Avenir de la Science*, p. 418 et sq.

2. La position adverse, selon laquelle le devoir de l'esprit est de sauver l'Etat, s'affirme en toute rigueur dans ce verdict de M. D. Halévy, cité avec enthousiasme par M. H. Massis dans sa lettre aux auteurs de l'enquête : *La jeunesse littéraire devant la politique* (p. 95 de cette enquête) : « Nos littérateurs, abondants ces récentes années, n'ont pas été braves devant l'événement : *ils l'ont fui*... Proust, Dostoïewsky, l'abbé Bremond, Léon Chestov, Paul Valéry, autant d'œuvres, autant d'*itinéraires de fuite* ; tous ont été suivis. »

gande [1]. On oublie que l'essentiel, pour l'esprit, ce n'est pas d'exister, mais de fonctionner avec justesse ; et que s'il doit, pour assurer sa vie, fausser son mécanisme, sa vraie façon de servir sa cause est de disparaître. Du moins laisse-t-il ainsi à ceux qui rallumeront le flambeau la leçon d'un sacerdoce qui eut le respect de soi-même. Si le clerc doit, pour sauvegarder les conditions de son existence terrestre, estropier l'esprit comme font depuis cinq ans certains clercs italiens, la cause du spirituel veut que le clerc périsse. Mais n'est-il pas étrange, alors que tous les hommes, soldat, magistrat, gentilhomme, proclament qu'ils doivent mourir plutôt que manquer à la loi de leur état, de voir l'homme de pensée être seul à repousser ce commandement et me signifier que son premier devoir est de vivre ?

Je ne saurais assez dire combien me paraît remarquable l'éclat de rire de tant de mes confrères devant celui qui embrasse la vie de l'esprit au point de mettre en péril les conditions de son être matériel. Ce qu'ils poursuivent ici de leurs risées, sous l'écriteau de l'astrologue, c'est simplement la passion idéaliste, et peut-être ne voient-ils pas qu'il leur faut, s'ils sont constants avec eux-mêmes, trouver du dernier bouffon Képler qui, possédé par ses calculs, laisse s'évanouir son patrimoine et Saint Anselme à qui l'amour de Dieu fait oublier de combattre le mal qui ronge son corps. N'est-ce pas là, pour parler avec un de mes Zoïles qui a du moins de la gaîté, des types parfaits de « clerc de lune » ?.. Cette haine de la passion idéaliste, si naturelle chez les laïcs et dont ils ont donné tant de preuves depuis le jour où les faubourgs de Tarente massacrèrent les Pythagoriciens occupés dans leurs tours à étudier les lois du nombre, est certes nouvelle chez des hommes de pensée, surtout lorsqu'ils l'adoptent parce qu'ils entendent, déclarent-ils, que les forces de l'esprit soient au service des intérêts de la terre. Je ne savais pas si bien

1. Voir plus bas la note C.

dire en soutenant que les clercs sont aujourd'hui plus laïcs que les laïcs, et rien ne me semble plus remarquable que cette fureur à me crier : *Primum vivere* chez ceux dont la maxime devrait être : *Primum philosophari*. En somme, quand je représente au clerc qu'en s'occupant de la nation ou de l'ordre, il s'occupe des basses nécessités de son être (à supposer, encore une fois, qu'elles lui soient des nécessités), il me répond :

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Je persiste à trouver curieux que le bonhomme Chrysale soit aujourd'hui le patron de toute une cléricature [1].

Je rangerai dans la même race de clercs ceux qui me reprochent d'avoir dit que ce n'était pas leur rôle d'inscrire au haut de l'échelle morale les vertus guerrières, et me le reprochent parce que ce sont ces vertus-là, me rappellent-ils, qui m'ont gardé la vie en 1914. Comme si le clerc devait exalter une vertu parce qu'elle lui assure la vie ! J'admire l'élévation d'une telle philosophie. Bientôt on me dira que l'activité dont le clerc doit proclamer le primat, c'est celle qui cuit son pain ou qui coud ses habits.

L'objection que j'examine ici comporte d'ordinaire, chez ceux qui la proposent, une addition qui demande une attention spéciale parce qu'elle tend à les faire passer pour des fervents de la vraie cléricature : « Le clerc, disent-ils (c'est la thèse de *l'Avenir de l'Intelligence*), doit s'employer à rétablir le national, l'ordre social, précisément pour qu'un jour la pure vie de l'esprit redevienne possible. » Le malheur, oserai-je répondre à ces optimistes, c'est que ce jour ne viendra jamais. D'abord, parce que les amis de l'ordre ne trouveront jamais — et sans doute à bon droit, avec les

1. Rappellerai-je les fameuses pages du *Théétète* où Socrate loue le philosophe précisément parce qu'il ressemble à l'astrologue et mérite, comme lui, de faire la risée des servantes de Thrace ? Evidemment un grand nombre de clercs modernes entendent relever des servantes de Thrace, non de Socrate.

libertés modernes — l'ordre assez bien établi pour juger bon de détendre leur effort ; mais surtout parce que ceux qui consacrent leur vie à l'action politique ont, quoi qu'ils en disent, l'amour de cette action et prétendront toujours qu'elle est nécessaire. J'avoue ne pas croire au clerc dont on m'assure qu'il s'est donné à la vie politique par devoir, par résignation, alors que le fond de son être était la passion des pures choses de l'esprit. La passion des choses de l'esprit est impérieuse ; celui qui en est mordu donnera peut-être un moment de sa vie à l'action publique, il ne la donnera pas toute ; réciproquement, celui qui la donne toute a peut-être le goût des choses de l'esprit, il n'en a pas la passion. Eschyle et Sophocle n'ont pas consacré toute leur vie à sauver leur patrie. On méditera à ce sujet ce mot d'un clerc politicien, chez lequel une admiratrice exaltait le « démon du poète », et qui lui répondait, en une tristesse qui fera peut-être atténuer la flétrissure dont le marque déjà l'humanité qui juge : « Madame, si j'étais vraiment le grand poète que vous dites, je ne serais pas président de la ligue des patriotes [1]. »

J'ai dit que les clercs qui consacrent leur vie à l'action politique en ont, au fond, l'amour ; j'ose ajouter qu'ils en ont la religion et estiment, comme ceux qui les défendent, qu'elle est le plus noble objet que puisse poursuivre l'esprit humain. Aussi la vraie pensée, ici, de mes adversaires n'est pas, comme ils l'énoncent, que le clerc, en s'occupant de la nation et de l'ordre, s'occupe des conditions nécessaires à l'exercice de sa fonction, mais qu'il exerce sa fonc-

1. « M. de Chateaubriand a, je crois, soutenu quelque part que l'intrusion des hommes de lettres dans la politique *active* signale l'affaiblissement de l'esprit politique chez une nation. C'est une erreur ; cela prouve un affaiblissement de l'esprit philosophique, de la spéculation, de la littérature ; cela prouve que l'on ne comprend plus la valeur et la dignité de l'intelligence, puisqu'elle ne suffit plus à occuper les esprits distingués. » (*L'Avenir de la Science*, p. 455. Je ne saurais trop convier mes adversaires à relire cet ouvrage ; ils y trouveront un procès de leurs clients autrement grave qu'en mes humbles écrits).

tion même ; selon eux, la préoccupation sociale est un élément, non pas secondaire, mais essentiel de la cléricature. J'ai le sentiment que, pour ceux qui reprochent à Proust ou Valéry d'avoir « fui l'événement », le devoir du clerc n'est pas de s'occuper du social pour *ensuite* écrire *le Temps retrouvé* ou *La jeune Parque*, mais de toujours s'occuper du social et ne jamais se livrer à ces vains jeux de l'esprit. Le clerc moderne est protestant.

Je ne crois pas devoir beaucoup d'attention à ceux de mes confrères qui me disent s'adonner à la politique « parce que la démocratie les y force ». On croirait, à entendre ces victimes, que l'Etat moderne n'a pas de gouvernants et que ses membres sont contraints de s'assembler sur l'agora pour décider s'ils feront la paix ou la guerre, s'ils s'allieront à telle nation ou adopteront tel mode d'impôt. — On me pardonnera aussi de peu retenir ceux qui m'opposent que des clercs auxquels je reconnais le plus haut rang, Aristote, Spinoza, Kant, se sont « fortement occupés de politique ». Comme si l'action politique dont je fais ici le procès avait rien à voir avec le fait d'hommes qui ont donné pour aliment à leur pensée la matière politique dans le mode purement spéculatif et hors de toute poursuite d'un résultat immédiat. L'auteur du *Traité théologico-politique* et celui de l'*Essai sur la paix perpétuelle* me semblent éminemment de ceux qui ont « fui l'événement ».

L'autre protestation, poussée par l'avocat du clerc conservateur, et qui me paraît valoir qu'on s'y arrête, me dit en substance : « Le clerc ne trahit nullement la cause de l'intelligence et ne manque donc point à sa fonction — bien au contraire — parce qu'il s'applique, à l'aide des méthodes les plus rationnelles, à découvrir les conditions de la vie des sociétés, et que, croyant les avoir trouvées, il en prêche au monde l'observance. » On voit le sophisme sur lequel repose cette assertion et qui lui donne un aspect de force, auquel tant de gens se laissent prendre : on iden-

tifie l'intelligence *des intérêts de la société* avec l'intelligence, comme si cette dernière ne pouvait, par son libre exercice, aller droit à l'encontre des intérêts sociaux et, de fait, n'y allait fort souvent. Ce sophisme est présenté en toute lumière dans la proposition suivante, dont le lecteur me pardonnera de lui infliger le style : « Si le clerc était montré d'abord arrivant à la conscience du vrai réalisme et de ses rapports avec l'intellectualité la plus pure, puis se décidant à se régler sur ces rapports autant qu'à les faire connaître et prévaloir parmi le commun des hommes, serait-il plus éloigné de la justice et de la vérité que M. Julien Benda, dreyfusien [1] ?.. » Je répondrai sans peine qu'il en serait plus éloigné, parce que cette « intellectualité la plus pure », dès l'instant qu'elle entendrait ne se connaître que « dans ses rapports avec la conscience du vrai réalisme » (entendez des vrais intérêts de la société), en viendrait nécessairement à prononcer — comme elle le fit précisément à l'occasion du dreyfusisme — que la justice doit ne s'exercer que dans les limites de l'intérêt social, que toute vérité n'est pas bonne à dire et que même certaines contre-vérités doivent être proclamées. A quoi mon contradicteur répliquera que cette justice, cette vérité qui se subordonnent à l'intérêt social sont seules réelles pour lui, que les autres sont des « nuées » qui n'ont que sa risée ; ce qui est précisément le jugement de valeur que je lui ai attribué et dont je persiste à dire qu'il est nouveau chez des hommes qui se réclament du culte de l'esprit [2].

Marquons ici l'équivoque dont joue l'école conservatrice quand elle proclame que son action est seule rationnelle, qu'elle seule travaille à faire régner la raison dans le monde. Cette école commence par considérer la matière sociale dans toute l'irrationalité où la montre l'histoire (privilèges, répartition des biens selon la naissance et non selon

1. M. Noël Vesper, *La Vie Nouvelle*, 16 mars 1928.
2. Sur ce que cette subordination de la vérité à l'intérêt social aurait de « scientifique », voir ma réponse à M. Maurras, *N. R. F.*, mars 1928.

les mérites, droit du plus fort) et par déclarer que cette irrationalité est la condition essentielle et inéluctable de la matière sociale, que ceux qui songent à l'abolir sont des déments ou des malfaiteurs (certains disent des impies) ; après quoi, elle annonce qu'elle veut organiser la société selon toute la logique de ces données, selon toutes les règles qu'en déduit la raison ; et c'est cela qu'elle appelle faire régner la raison dans le monde. C'est exactement comme si un médecin disait qu'il travaille à faire régner la raison dans une maison de fous parce qu'il s'applique à en faire vivre les hôtes selon les conditions que la raison estime appropriées à leur folie, alors qu'il s'efforce de maintenir cette folie à l'état de folie et insulte à tous ceux qui songent à la guérir.

Notons que cette école ne prétend pas seulement, en voulant administrer rationnellement un monde qu'elle juge essentiellement irrationnel et respecte comme tel, travailler à l'établissement de la raison dans le monde ; elle prétend montrer qu'elle a, et qu'elle a seule, le culte du rationnel. Comme si le culte du rationnel n'était pas, avant tout, de ne point respecter l'irrationnel et peut-être, s'il s'agit d'un objet modifiable, d'essayer de le changer.

Toutefois il n'est pas entièrement exact de dire que, pour cette école, la matière sociale telle que nous la montre l'histoire est irrationnelle. Sans doute certains de ses maîtres [1] prescrivent la soumission à l'histoire au nom de « l'expérimental » dans l'expresse volonté de l'opposer au rationnel ; mais d'autres, attentifs à bénéficier du prestige qui continue de s'attacher au rationnel, veulent que l'histoire ait été rationnelle ; soit parce que les régimes qu'elle présente ont été justes à leur origine, c'est-à-dire conférant la puissance aux plus méritants [2] ; soit parce que, selon le

1. P. Bourget, *Sociologie et Littérature*, p. 27.

2. Si on objecte à cette école que les régimes de privilèges, rationnels peut-être lorsqu'il s'agit de leurs fondateurs, cessent souvent de l'être dans la personne de leurs descendants, elle répond que l'individu

dogme hégélien, ce qui a su se réaliser est, de ce fait, rationnel, seul rationnel. Ici, nous touchons la grande innovation du clerc moderne : l'ancien clerc, depuis Platon, concevait le rationnel en dehors du réel, lequel, selon lui, était essentiellement injuste et passionnel ; le clerc moderne veut voir le rationnel dans le réel, et donne ainsi, quoi qu'il en dise, pour dieu à l'homme sa propre passion.

Je marquerai à ce propos une récente attention des conservateurs désireux de se présenter au monde sous le signe du rationalisme : ils ont compris qu'il leur fallait abattre cette vérité selon laquelle le rationaliste, par le seul exercice de la raison, peut en venir à ruiner certaines affirmations nécessaires à l'ordre social, à faire acte « d'individualisme révolutionnaire ». Voici comme ils s'y prennent : « On a bien tenté de faire remonter à Descartes l'invention de l'individualisme révolutionnaire... Mais cette plaisanterie paraît tout à fait digne des professeurs de rhétorique et de théologie qui l'ont inventée. Il n'y a personne de plus rationaliste que Descartes. Il n'y a rien de moins individualiste que la raison. » (Ch. Maurras, *Bulletin d'Action Française*, 15 oct. 1899.) On voit le procédé de ce raisonnement, qui est de nous présenter comme une même chose la raison et le défenseur de la raison. C'est là un de ces tours de passe-passe, comme j'en ai déjà montré chez l'auteur et en montrerai encore par la suite, et qui ne seraient pas dignes qu'on les retînt dans un ouvrage sérieux si la renommée de « puissant dialecticien » faite à celui qui raisonne ainsi par un grand nombre de clercs n'était une preuve de plus de l'incroyable misère intellectuelle où est tombée de nos jours une partie de cette

n'est qu'une abstraction, et qu'on ne doit considérer une famille ou une nation qu'en sa « continuité indivisible ». Au surplus, la réplique à tous les procès contre l'indignité possible des privilégiés a été donnée par De Maistre, quand il exalte ce précepte : « Un mauvais souverain ressemble à une grêle qui tombe d'en haut et qu'il faut laisser passer... » (*Lettres et Opuscules*, II, p. 374).

corporation. — Est-il besoin de rappeler que la raison est essentiellement révolutionnaire précisément parce qu'elle est universelle, alors que l'ordre social, lui, est toujours intéressé ?

*
* *

Je dirai encore quelques-unes des raisons que m'opposent mes censeurs de droite et qui, bien qu'elles restreignent le débat à des questions de personnes, n'en jettent pas moins sur l'âme de ceux qui les formulent un jour qui fortifie ma thèse dans ce qu'elle a de général.

L'une consiste à me représenter que l'un des clercs dont j'ai le plus fermement marqué la trahison s'est montré, notamment dans *Le Greco*, *La Colline inspirée*, bien autre chose que nationaliste, mais épris de valeurs supernationales, éclectique, universaliste. Je ne m'attarderai pas à dire que, là encore, on oublie que mon sujet est le clerc en tant qu'il se fait doctrinaire politique, promoteur volontaire d'une action politique ; que l'action politique de Barrès, celle qu'il a voulue, qu'il n'a jamais désavouée, c'est uniquement l'action nationaliste ; que, peut-être universaliste de cœur, Barrès ne l'a jamais été de doctrine, et même tout au contraire ; que, peu avant sa mort, sommé de dire s'il méprisait vraiment toute la culture allemande, il s'est nettement prononcé dans le sens anti-universaliste [1]. Ce que je retiendrai de ce plaidoyer, c'est l'incapacité que montrent aujourd'hui tant de mes confrères de considérer un objet dans l'une de ses manifestations isolée, et non dans sa totalité concrète ; leur résolution d'embrasser l'infinité des traits qui constituent une âme et leur refus d'y découper un trait unique, fût-il le point de départ du

1. Il est bien remarquable aussi de voir Barrès, qui, au début de sa carrière, répudiait, en vrai fidèle de l'esprit désintéressé, toute action morale ou sociale qu'on tirerait de ses écrits, déclarer à la fin de sa vie que son œuvre préférée était sa *Chronique de la Grande Guerre*. (Cf. *Une heure avec...*, Ire série, 1921, p. 30).

mouvement passionnel de plusieurs milliers d'âmes. C'est là un aspect de plus de leur étonnante impuissance à former la moindre abstraction, et aussi de leur volonté de ne s'intéresser qu'à la passion de l'individu, non à celle d'une collectivité. Comme si ce n'étaient pas les passions des collectivités qui sont l'histoire humaine[1]. Une fois de plus je note, chez toute une classe d'hommes dits de pensée, l'entière faillite de la sensibilité intellectuelle et l'empire absolu de la sensibilité artistique.

D'autres avocats du même clerc disent davantage. Ils affirment qu'il était plein de doutes sur la valeur de ce nationalisme qu'il prêchait et que, d'une manière générale, son âme véritable était quelque chose d'entièrement différent de ce qu'elle apparaît dans ses livres. Croire que c'est là défendre un clerc, voilà qui en dit long, surtout de la part de clercs. On apprend une fois de plus que, pour toute une partie de cette corporation, la sincérité d'un auteur est une valeur entièrement désuète et ceux qui la respectent des fossiles assez ridicules.

D'autres prononcent encore : « Il est tout à fait naturel que Barrès, né sur une zone frontière, constamment exposée à l'incursion de l'ennemi, ait été farouchement nationaliste. » En d'autres termes, il est parfaitement naturel qu'un homme qui se dit relever de la vie de l'esprit adopte la passion du paysan accroché à son champ, et que ce soit à cette passion qu'il demande sa philosophie. Voilà ce qu'on entend aujourd'hui de représentants du spirituel !

Un plaidoyer du même ordre consiste à me dire que les clercs auxquels j'ai reproché d'avoir prôné les égoïsmes de nation ou de classe n'ont fait cette prédication, du moins en France, que parce que le malheur des temps les y forçait, alors que le vœu de leur cœur était d'en pouvoir faire une autre. Bien que cette assertion, fût-elle juste, laissât intact mon témoignage, lequel prétend montrer les clercs

1. Voir plus bas la note D.

dans ce qu'ils ont dit, non dans ce qu'ils ont été dans leur cœur, je crois bon de déclarer qu'elle me paraît entièrement fausse. Les clercs français qui, ces derniers trente ans, prêchèrent les « égoïsmes sacrés » et les valeurs qui les soutiennent me semblent l'avoir fait parce que ces valeurs leur étaient chères dans l'absolu, et bien au-delà de l'intérêt de circonstance. Quand l'un d'eux invite ses concitoyens à n'admettre que des vérités « françaises », à bannir ces propositions « qui peuvent être des vérités ailleurs et ne sont soutenables que dans l'abstrait », il exprime un mépris pour la vérité universelle et désintéressée qui est fondamental chez lui — toute son œuvre le prouve — et infiniment plus profond que toute sensibilité aux exigences actuelles de sa nation [1]. J'en crois devoir dire autant de son illustre second. N'est-ce pas la religion de la guerre, embrassée hors de toute considération pour l'intérêt de la France, qui paraît en ces lignes :

« Les laideurs que je redoutais ici (en Grèce) n'y ont point paru. Une assemblée d'origine ou d'institution cosmopolite est devenue, en dépit des oraisons de nos philanthropes, *l'heureux champ de bataille des races et des langues*. La nature contre laquelle on conspirait en a mieux fait entendre la souveraineté de ses lois [2]. »

N'est-ce pas la religion toute gratuite — et romantique — de la guerre et de la haine, l'indignation à l'idée qu'elles pourraient disparaître, qui respire en ce passage :

« Non, les patries ne sont donc pas encore dissolues. La guerre non plus n'est pas morte. Jadis les peuples se fréquentaient par ambassadeurs. C'étaient des intermédiaires, des tampons que le nouvel ordre de choses tend à suppri-

1. Cela est si vrai que je sais un auteur juif qu'il invita à rechercher les « vérités juives » comme il avait lui-même recherché les vérités françaises. Barrès a aimé tous les nationalismes ; on pourrait presque dire qu'il aimait le nationalisme plus que la France.

2. *Anthinéa*, p. 51. On touche ici le culte du clerc moderne pour les données du monde dans ce qu'elles ont d'irrationnel.

mer. Maintenant les peuples déliés de la terre, servis par la vapeur, par l'électricité, vont se fréquenter sans procurations, s'injurier de bouche à bouche et s'accabler de cœur à cœur. L'ancien *ludus pro patria* n'en sera que plus nécessaire [1]. »

Voilà de purs cris du cœur — et d'une résonance imprévue chez des descendants des Pascal, des Montesquieu et des Renan. Toutefois, la gêne visible qu'en ressentent certains clients de celui qui les pousse montre que, en France du moins, le culte de la tuerie a encore des progrès à faire.

*
* *

D'autres enfin ont riposté par l'offensive et m'ont dit : « Si les clercs ont trahi leur fonction, ce n'est pas au XIXe siècle que vous devez placer leur méfait, mais au XVIIIe ; bonne ou mauvaise, c'est là que la révolution s'opère, là que l'homme de lettres descend délibérément sur la place publique, décide que la direction de la société est son office. » Je m'expliquerai plus loin sur cette idée qu'on me prête selon laquelle le clerc trahirait sa fonction en descendant sur la place publique sans qu'il importât de savoir en faveur de quelle cause il y descend. Ce que je dirai ici c'est que, chez le plus représentatif des écrivains politiques du XVIIIe siècle et le plus attaqué comme tel, la prétention à diriger la société est purement théorique et fait de lui un héritier des Aristote et des Spinoza bien autrement qu'un précurseur des Maurras et des Jaurès. La prudence de J.-J. Rousseau, on pourrait dire son aveu d'incompétence, dès qu'il s'agit d'apporter en fait un changement dans l'ordre social, est bien connue de ceux qui l'ont lu. On ne saurait trop rappeler des mouvements comme ceux-ci : « Qu'on juge du danger d'émouvoir une fois les masses énormes qui composent la nation française... Quand

1. *Id.*, p. 34.

tous les avantages du nouveau plan seraient incontestables, quel homme de bon sens oserait entreprendre d'abolir les vieilles coutumes, de changer les vieilles maximes et de donner une autre forme à l'Etat que celle où l'a successivement amené une durée de 1300 ans ? » ; ou encore, dans ses *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sa réformation* (ch. I) : « Je ne dis pas qu'il faille laisser les choses dans l'état où elles sont ; mais je dis qu'il n'y faut toucher qu'avec une circonspection extrême »[1]. J'ajoute que, même chez un Voltaire, un Diderot, un Condorcet, la volonté d'agir politiquement, bien que beaucoup moins théorique que chez Rousseau, est loin de présenter cette soif d'action directe et de résultat immédiat que j'ai signalée chez un Barrès ou un Maurras, avec les habitudes intellectuelles et morales que comporte une telle soif. La prétention du clerc de régler en fait l'ordre social est bien, dans la violence et la généralité que nous lui voyons aujourd'hui, une invention moderne ; Julien Sorel prenant pour archétype Napoléon est bien un produit spécifique du XIXe siècle[2].

D'autres m'ont dit encore : « Les clercs du XVIIIe siècle ont enseigné que la matière humaine, non déformée par de

1. Plus loin (ch. VI) il signalera l'immense danger que ferait courir à la Pologne l'affranchissement immédiat des serfs. — Sur cette prudence de Rousseau, cf. A. Lichtenberger (*Le Socialisme au XVIIIe siècle*, p. 166 et sq.). Un historien des idées a pu dire : « Cet écart avoué entre la doctrine et l'expérience, qui remplit tout un livre du *Contrat social*, non seulement ôte à la politique de Rousseau tout caractère révolutionnaire, mais encore la réduit en théorie à une sorte de mémoire philosophique à consulter sur les problèmes de la politique idéale. » (Renouvier, *Philosophie analytique de l'Histoire*, III, p. 639.)

2. Exactement de la démocratie et de la liberté qu'elle donne à chacun d'agir politiquement ; liberté dont les antidémocrates usent avec autant de frénésie qu'ils en mettent à la condamner. — Je ne crois pas devoir retenir la réponse, qu'on ne manquera pas de me faire, selon laquelle un Maurras veut une action immédiate contre son temps plus violemment qu'un Voltaire ou un Diderot contre le leur parce que le premier est infiniment plus opprimé par la démocratie que les seconds ne l'étaient par le gouvernement des Bourbons.

mauvais pasteurs, est juste et raisonnable ; que le réel s'adapte naturellement au rationnel ; et, par cette monstrueuse erreur, dont on a vu les conséquences, ils sont les vrais responsables de cette réaction réaliste, peut-être excessive, que vous dénoncez chez leurs successeurs. » Je répondrai que, par cette erreur — en admettant qu'ils l'aient commise au point qu'on dit [1] —, les clercs du XVIIIe siècle devaient amener leurs successeurs à faire (comme l'a fait Taine) la critique du réel, à en montrer l'inajustement fondamental au rationnel, à indiquer dans quelle mesure on peut y obvier ; ils ne devaient, par aucune nécessité logique ni même dialectique, les amener à enseigner que le réel avec ses injustices est le vrai rationnel et la soumission à cette donnée inéluctable le vrai rationalisme. Cette confusion des notions — autrement grave que l'erreur de fait commise par les contemporains de Voltaire — constitue, dans l'histoire de l'enseignement moral, un véritable « commencement absolu », dont la responsabilité retombera tout entière sur les clercs du XIXe siècle.

Et encore : « Les encyclopédistes, disciples de Voltaire, et J.-J. Roussseau ont donné les formules d'un universalisme politique, de l'égalitarisme moderne, ont commencé enfin cette *organisation intellectuelle des haines politiques* où vous voyez l'œuvre caractéristique de notre temps [2]. » L'universalisme, l'égalitarisme, répondrai-je, ne sont devenus ferments de haine que par une déformation démagogique dont Voltaire et Rousseau ne sont pas plus responsables que Jésus n'est responsable des bûchers de l'Inquisition [3]. Pour parler spécialement de la haine des

1. Voir plus bas la note E.
2. D. Halévy, *Revue de Genève*, déc. 1927.
3. M. Halévy me répond (*Id.*, janv. 1928) que Jésus n'eût pas dit à ses amis, comme Voltaire aux siens : *Faites une meute*. Je crois que celui qui chassa les marchands du temple eût fort bien dit : Faites une meute *contre les méchants*. La haine de l'injustice n'est pas une

classes, je demanderai à mes contradicteurs où ils trouveront, dans Voltaire ou Rousseau, un seul mot pour l'organiser, intellectuellement ou non, pour démontrer au prolétaire qu'il lui faut s'enfoncer dans la conscience de ses intérêts *spéciaux*, se faire une morale *spéciale*, une intelligence *spéciale*, abolir dans son cœur toute idée d'une communauté d'essence entre lui et les hommes de l'autre classe ? Je leur demanderai qui, en revanche, a fait cette organisation intellectuelle des haines sociales sinon leur maître Sorel, comme leur maître Maurras l'a fait dans l'ordre national ? — Ce que je retiendrai de ces objections, c'est une fois de plus l'étrange acharnement que montrent aujourd'hui tant de « clercs » à poursuivre de leur animadversion des écrivains qui ont flétri l'injustice sociale et contribué à donner au monde moderne le peu de rationalité qu'il présente [1].

D'autres enfin ont voulu assimiler les écrivains français que j'ai mis en cause et les maîtres du XVIII[e] siècle par un autre mouvement : ils entendent honorer les uns et les autres, ne répudier aucune gloire nationale [2]. Je répondrai à ces grands cœurs qu'il s'agit ici de juger des moralistes, et que, si les apôtres de la morale humanitaire leur semblent grands, ils ne le peuvent trouver d'hommes qui ont fait du particularisme le plus haineux la suprême des vertus. Si l'on pense, avec Renouvier, que les écrivains du XVIII[e] siècle « resteront l'éternel honneur de la langue fran-

haine politique ; elle ne le devient que parce qu'une certaine classe est tenue, par son essence, de se solidariser avec l'injustice.

1. Certains m'ont dit, un peu dans le même sens (M. Thibaudet), que le nationalisme, dont je veux voir l'apparition chez nos gens de lettres à la fin du XIX[e] siècle, s'y montre bien avant cette date et est, en somme, un effet de la Révolution. Comme si le patriotisme naïf et tout affectif d'un Hugo ou d'un Michelet avait rien de commun avec le nationalisme doctrinal et métaphysique d'un Barrès et d'un Maurras ; nationalisme dont je persiste à dire que la source est Fichte — combiné d'ailleurs, si l'on veut, avec la Révolution. (Voir plus bas la note F).

2. *Revue des Deux-Mondes*, 1[er] fév. 1928.

çaise dans l'histoire morale de l'Europe [1] », il faut admettre que les docteurs de 1900 en seront la tristesse — ou réciproquement. Toutefois mes adversaires pourront récuser ce dilemme par cette déclaration où je vois encore la charte de toute une race de clercs modernes : c'est que leur pensée refuse d'obéir au principe de contradiction.

(à suivre). JULIEN BENDA

1. *L'esprit germanique et l'esprit latin*, Critique philosophique, 18 avril 1872.

NOTE A (page 163).

Les passions politiques trouvent aujourd'hui dans le poète un grave docteur qu'elles n'avaient pas jadis...

Elles le trouvent aussi dans le militaire. Je relèverai à ce propos une critique qui m'a été faite (D. Halévy, *Revue de Genève*, déc. 1927) au sujet de mon jugement sur l'œuvre d'Ernest Psichari (*Trahison des clercs*, p. 163). Si Psichari avait été, comme on le croirait à lire mon contradicteur, un brave et naïf soldat qui épanche son âme entre deux coups de feu, je serais en effet assez mal fondé à m'étonner de sa religion de la guerre. Mais Psichari est un soldat *doctrinaire, moraliste*, pris au sérieux comme tel (voir Barrès, Bourget, Massis) ; les militaires auxquels j'ai à le comparer ne sont pas Monluc ou le sergent Bourgogne, mais Vauvenargues et Vigny. On conviendra que l'*Appel des armes* prêche autre chose que *Servitude et Grandeur*.

Disons vite que le militaire du type Vigny est loin de s'être éteint en France avec ce grand homme et qu'il serait singulièrement faux de croire que la moralité de Psichari fût celle de toute la génération militaire française de 1914. Je lis dans les Lettres écrites du front par un officier, très catholique, tué en mai 1917 : « Toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions ne peuvent être tendues que vers un seul but, la guerre, et je peux vous avouer que, sincèrement, du fond de mon cœur, j'en ai horreur, je la déteste comme le contraire de mon idéal, de l'idéal chrétien, qui est fait tout entier d'amour et de paix... » ; et plus loin : « Avec quelques jours de soleil, je crois que j'arriverais à accumuler assez de Boches abattus pour figurer bientôt au communiqué. C'est bien malgré moi, car la guerre ne me réconcilie pas avec la guerre et même avec les succès guerriers qui sont payés de tant de deuils. » (Le capitaine aviateur Didier Le Cour Grandmaison, *Etudes* des 5 et 20 avril 1918.) Ajoutons qu'il se trouve encore beaucoup d'écrivains français (l'étranger ne le sait pas assez) pour admirer de tels mouvements et flétrir les étranges complaisances de leurs confrères pour la morale de l'*Appel des armes*.

Note B (page 167).

...Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Parmi ceux qui savent pleurer la perte de l'État en dépit de toutes circonstances, le plus remarquable est peut-être ce conseiller au parlement de Paris qui trouve moyen d'écrire la page suivante en plein apogée de la monarchie française :

« Hélas! qu'en cette année 1693 la France a lieu de regretter tant d'illustres personnages, et combien elle les regrette tous les jours, lorsqu'elle considère son malheur, l'oppression et l'anéantissement de la justice où nous sommes tombés par la lâcheté, pour ne pas dire plus, de leurs successeurs! Que ne diroient pas en ce temps-ci les Roussel, les Coquelay, les Laisné, les Bitaut, les Brissard, les Loisel, les Dumont, et ce grand nombre de gens de bien dont la compagnie étoit remplie, s'ils voyaient à présent les privilèges du parlement supprimés, la liberté de l'acquisition des charges arrêtée, la discipline intérieure de la compagnie placée sous la censure d'un conseil qui n'a aucun caractère de magistrature, les ordonnances anciennes soumises au caprice d'un ignorant, la justice diffamée par de nouvelles ordonnances ? Que diroit cet auguste parlement de 1648, s'il voyait la France dans la nécessité où elle se trouve réduite, sans argent, sans commerce, sans ressources, tous les grands abaissés, tous les privilèges violés, la maltôte partout triompher à ce point que les propriétaires des terres n'en peuvent jouir depuis quatre ou cinq ans : mais que diroient tous ces bons françois, quand ils verroient à la tête des ordonnances la défense aux parlements d'y délibérer et de faire les remontrances nécessaires au service du roy, sinon après leur exécution et dans un temps où elles sont inutiles ? Certes ils diraient que les François, ayant changé leurs lois et leur monarchie, ils devroient pareillement changer de nom. » (Cité par Ch. Aubertin, *L'Éloquence politique et parlementaire en France avant 1789, d'après des documents manuscrits*, p. 199.)

Note C (page 169).

Le clerc sera nécessairement contraint, pour la défense du national, plus encore du social, de subordonner le juste à l'utile, d'entretenir chez les peuples et coûte que coûte certains états moraux, de créer des vérités de propagande...

Il pourra le faire, d'ailleurs, la mort dans l'âme et en m'assurant, comme M. Maurras, que ce qu'il vénère au fond de son cœur c'est la vérité. Encore une fois, mon sujet n'est pas ce que le clerc vénère au fond de son cœur, mais ce qu'il exhorte les hommes à vénérer. Personne ne niera que l'enseignement public de M. Maurras ne soit *Salus populi suprema lex esto*. Au surplus, la position de ce penseur

[illegible] soulignons les passages les plus significatifs) :

[illegible]

[illegible]

clerc moderne en elle-même et hors de son action politique n'est pas notre sujet.

On se demande, quand on vient de lire ces lignes où le mensonge utile est si nettement proclamé vérité, comment celui qui les traça ose crier au scandale parce qu'on fait de lui un pragmatiste. Toutefois son indignation est bon signe ; elle prouve que la religion du mensonge a encore des progrès à faire près des foules et que le démagogue est toujours obligé, pour être populaire, de publier qu'il aime la vérité.

Note D (page 177).

Comme si ce n'étaient pas les passions des collectivités qui sont l'histoire humaine.

J'ai développé cette idée dans la page suivante (*Mon premier Testament*, Cahiers de la Quinzaine, XII, 3 ; avertissement d'une prochaine édition) :

Une des pensées exprimées en cet écrit est que les doctrines des philosophes, n'étant adoptées par le vulgaire que dans la mesure où elles satisfont des passions, sont constamment déformées pour les satisfaire davantage et que ce sont les doctrines ainsi déformées qui constituent l'histoire des idées, en tant que les idées jouent un rôle dans l'histoire des hommes et non dans celle de quelques solitaires. Cette pensée pourrait, je crois, faire la base de tout un ordre de recherches importantes pour l'histoire humaine, mais dont je ne vois même pas le rudiment chez les savants modernes. Ce que je vois chez ceux-ci, c'est au contraire l'application à montrer les doctrines dans ce qu'elles furent chez leurs auteurs et par opposition à la déformation qu'en font les séculiers ; l'un nous montre combien la pensée de Descartes est moins simple que ce qu'en disent les écoles ; l'autre combien celle de Kant diffère de ce qu'elle est dans les manuels laïques et pacifistes ; celui-ci combien Auguste Comte est autre chose que ce qu'en fait une secte politique ; celui-là combien Nietzsche dit plus de choses que ce que lui font dire les apôtres de la force. Certes je ne nie point l'intérêt de tels travaux, mais je voudrais qu'on fît aussi le travail en sens contraire. Je voudrais qu'on s'employât — que les maîtres y conviassent les élèves — à étudier délibérément les doctrines hors de leurs auteurs, dans les déformations mêmes qu'en fait le vulgaire, dans le développement de ces déformations. Je voudrais qu'on comprît — qu'on enseignât — que très peu d'hommes lisent Kant, que tout le monde au contraire lit les manuels qui le déforment, les gens de lettres qui le trahissent, que c'est cette trahison qui devient ce que pensent les hommes, que c'est donc elle et non la pensée de Kant — une fois de plus la légende et non la réalité — qui est la vraie matière de l'historien. Je ne me dissimule point toutefois que le vœu que j'exprime ici va à l'encontre direct des religions du jour. La religion de l'individu, toute puissante aujourd'hui (peut-être à bon droit) en fait de critique littéraire, ne l'est pas moins en fait de critique philosophique. On entend présentement concevoir l'histoire des idées un peu comme on conce-

vait jadis l'histoire politique, en ne s'occupant que des rois. Soit mépris aristocratique, soit réaction contre une récente école qui ne voulait voir que le social et ignorer l'individuel, les modernes semblent répugner à étudier les idées philosophiques dans l'âme des collectivités, à faire l'histoire démocratique *des idées, à reconnaître la haute valeur d'une telle étude. Disons, pour ne rien celer à qui l'entreprendrait, qu'une telle histoire ne serait pas belle et donnerait peu de courage aux amis du progrès. On y verrait que l'humanité n'adopte que des conceptions extrêmement grossières et simplistes, et que les grands esprits, dans la mesure où ils sont nuancés, restrictifs, ennemis de l'absolu, en un mot vraiment intelligents, n'ont aucune communication avec l'ensemble humain. Mais ai-je besoin de rappeler que la joie de l'historien doit être de comprendre l'âme des hommes, non de contempler des spectacles agréables ?*

NOTE E (page 181).

En admettant qu'ils l'aient commise au point qu'on dit (l'erreur qui consiste à croire que le réel s'ajuste naturellement au rationnel).

Là encore, Rousseau est accusé à faux. « Mettre la loi au-dessus de l'homme, dit-il, est un problème en politique que je compare à celui de la quadrature du cercle en géométrie. » (*Gouvernement de Pologne*, I). Et encore : « S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. *Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes.* » (Aussi constate-t-il qu'on ne l'a jamais vu : *Du Contrat social*, III, IV.) Et surtout : « Comme, avant d'élever un grand édifice, l'architecte observe et sonde le sol pour voir s'il en peut soutenir le poids, *le sage instituteur ne commence pas par rédiger de bonnes lois en elles-mêmes, mais il examine si le peuple auquel il les destine est propre à les supporter.* » (*Id.*, III, VIII.) C'est exactement la déclaration de principe de Taine au début des *Origines de la France contemporaine*. Le mépris de Rousseau pour l'observation du réel est une des contre-vérités les plus flagrantes qu'aient forgée les polémistes contre-révolutionnaires ; le plus remarquable, c'est qu'ils ont réussi à la faire pleinement admettre par leurs adversaires.

NOTE F (page 182).

Voltaire et les pragmatistes modernes.

Un autre critique (M. Massis, *Echantillons*, mai 1928) veut que Voltaire soit de la même race de clercs que ceux que j'ai mis en cause parce qu'il confie à un de ses correspondants qu'il a, dans le *Siècle de Louis XIV*, passé sous silence certains documents dont la divulgation eût nui au prestige de la France. J'avoue que, malgré cette information, je crois pouvoir ne pas assimiler Voltaire aux historiens pragmatistes dont j'ai parlé dans mon ouvrage, surtout quand je pense aux sévérités

de cet écrivain pour tant d'actes du gouvernement de Louis XIV. Au surplus, on aimerait savoir, lorsque Voltaire impose ainsi à la vérité une de ces « déformations qu'inspirent de patriotiques soucis » (*Echantillons*, id.), si M. Massis le tient pour un modèle de haute cléricature.

A ceux qui rangeraient sous le même chef l'auteur du *Dictionnaire philosophique* et ses modernes compatriotes qui ont fait l'objet de ma critique, je livre ces paroles d'un cœur simple, chez qui l'absence de toute idée préconçue quant aux maîtres français donne quelque valeur aux sentiments qu'il éprouve en les découvrant. Il s'agit d'un jeune Anglais, engagé dans la dernière guerre, qui écrit de France en février 1916 : « Je lis Voltaire. Son mélange de lumineux bon sens et de passion pour les droits humains en font un sommet parmi les sommets. Je le place bien au dessus de Rousseau... » ; et quelques mois plus tard : « Je viens de finir *Au Service de l'Allemagne*. Je l'ai lu avec plaisir, mais si c'est là vraiment les raisons des Français pour réclamer l'Alsace-Lorraine, elles ne me touchent guère. Elles consistent simplement à prétendre que la mission de la France est de civiliser les Allemands et que les civiliser c'est les franciser. C'est du prussianisme élégant... Entre Barrès et le kaiser, j'ai peu de goût pour choisir... Si de tels écrivains représentent la France, je sens que beaucoup de sang anglais aura été versé pour rien... » (Frédéric H. Keeling, *Letters and recollections*, avec une introduction de G. Wells, pp. 266-293. Keeling fut tué, deux mois après avoir écrit cette lettre, en sortant de la tranchée).

Mes censeurs répondront peut-être qu'ils n'ont que faire du jugement d'un étranger sur les écrivains de leur nation : ce qui, encore, ne laissera pas d'être nouveau chez des hommes qui se réclament du culte de l'esprit.

J. B.

CHAMPS

Souvent je m'arrêtais devant ce courtil sauvage. C'était dans le pli le plus silencieux des collines.

Le toit pointu du bastidon dépassait à peine les broussailles. Un immense lierre noir, ayant crevé la porte, gonflait entre les murs ses muscles têtus. Sa chevelure, pleine de lézards, débordait des fenêtres. Le jas était d'orties sèches et de chardons couvert. Autour, s'ébouriffait le poil fauve de la garrigue, et la forte odeur de cette terre hostile, qui vit seule, libre, comme une bête aux dents cruelles.

Soupirs sourds, vêture, couleur des jets nerveux de l'herbe, toute la colline chantait l'âpre harmonie du désespoir, il me semblait, chaque fois, qu'il en allait soudain jaillir le beuglement terrible d'un dieu.

Les pluies de saison m'obligèrent à rester dans les aimables olivettes du bord de ville, je profitai d'un jour de beau temps pour m'enfoncer dans le ciel des collines.

Le bastidon était maintenant net. Le lierre, mort ; ses tronçons brûlaient lentement sur un bûcher de gineste. Aux claquements secs d'un sécateur, je tournais la tête : l'homme taillait le laurier.

Je l'appelai et demandai de l'eau.

— Mon bon monsieur, je ne puis guère vous donner d'eau ; j'en ai à peine un doigt, là-haut, dans la citerne

abandonnée que j'ai ouverte, et encore, épaisse, verte, et qui ne vous agréerait pas. Mais s'il vous plaît passer cette baragne de ronces et vous poser une briguette, j'irai vous quérir un raisin.

Sa bouche, on l'aurait dite fleurie d'un brin d'hysope qu'il mâchait.

L'homme était fait pour cette terre.

Il avait seulement les yeux dorés, très doux, et une grande barbe qui moussait en bulles noires ; le petit poirier agonisant au milieu des broussailles avait encore deux feuilles de la couleur de ces yeux.

Je revins maintes fois le voir.

A coups de bêche, et aidé du vieux feu, il avait repoussé la garrigue jusqu'à l'autre bord du val. La terre déblayée était désormais prête à recevoir la semence d'amour. Il semblait que sur cette place nette, il avait, avec ses pieds lourds, dansé la longue danse de l'ordre.

Au printemps il y eut une dernière lutte entre l'homme et la garrigue. Elle avait sournoisement préparé son attaque par de lentes infiltrations de radicelles et des volées de graines blondes. Un matin, il trouva sa terre couverte d'asparagus insolents, noueux et lustrés, il comprit qu'il s'agissait de régler le compte une fois pour toutes. La bataille dura tout le jour malgré la chaleur précoce. Il faisait déjà nuit quand il se redressa et essuya son front. Il était désormais le vainqueur. Et je connus, le lendemain, qu'il avait eu sur la sauvage lande une victoire qu'il voulait définitive en voyant de quelle féroce façon il avait décimé les jeunes chênes et poussé les vagues du feu jusque dans le cœur épineux du bois.

Le ciel dur, la colline, l'étouffant soleil étaient d'une cruauté inouïe ; il me dit :

— Aujourd'hui, je n'ai pas envie de travailler, je ne me sens pas bien, restez un peu avec moi, attendez le soir.

C'était la première fois qu'il désirait ma présence.

Puis, sans transition :

— Je suis des Alpes, Saint-Auban d'Oze. Un beau pays ! Au fond de la vallée la route est allongée entre deux allées de peupliers. Le dimanche il y passe des filles qui vont au bal, en bicyclette, avec le guidon chargé de dahlias rouges et jaunes. La nuit, nous dormons dans la grande voix du torrent.

Ma maison est la dernière du village du côté de Gap. Elle est paisible, il n'y a pas de cabaret en face. Mais la procession des pénitents bleus ne vient jamais jusque-là, les jours de fête ; quand on danse sous le noyer de la place, on n'entend pas la musique et alors, elle est peut-être trop paisible.

Ce que je vous dis là, je l'ai compris après l'histoire. Mais, asseyons-nous sous le laurier.

En été, j'attelais le mulet et nous allions à « la terre ». Un petit morceau en pointe et trois saules. Vous ne pouvez pas savoir : il n'y a rien de plus beau au monde que les peupliers de là-haut dans le soleil du matin et le vent. J'étais assis devant la charrette, ma femme derrière. Quand je me tournais vers elle, elle « me riait ».

En arrivant, je coupais des roseaux secs et nous faisions un lit pour la Guitte, je ne vous avais pas dit : une belle petite que nous avions, grasse, rose, avec des cuisses...

Il s'arrêta.

— Quand on est si heureux, on devrait se méfier ; seulement, voilà on ne s'en aperçoit jamais sur le moment.

J'avais mes soucis, comme tout le monde, mais je n'étais pas de gros désir. Je possédais quelques écus de côté au « Crédit ». Je voulais acheter un tilbury, une

idée à moi. A force de voir ma femme branler sur un mauvais tape-cul, j'avais pris l'envie de l'installer sur les coussins d'une voiture un peu plus pomponnée. Ça non plus, ce n'était pas un gros désir.

Vint l'année où le torrent enfla. Il mangea pas mal de terre, et la « commune » eut l'idée de faire construire une digue contre la plus forte branche des eaux.

Ce fut un entrepreneur de Couni qui eut l'adjudication : il amena ses maçons piémontais.

Saint-Auban n'est pas un gros village : vingt maisons perdues dans les châtaigniers. Il y passe un voyageur tous les dix ans. Il n'y a pas d'auberge.

Cette idée du tilbury me tenait. Je dis à la femme :

— Si nous prenions un pensionnaire ? Où deux mangent, mangeront trois. Un peu plus de choux dans la soupe...

Elle voulut.

Celui qui vint se présenter était un nommé Djouanin du Canavèse. Un grand, comme tous ceux qui viennent du « de là ». Il portait de larges braies bleues, des chemises de couleur, et un feutre à grands bords planté de biais sur ses cheveux frisés.

Je l'avais rencontré quelques fois au bureau de tabac. Il me plaisait. Il ne se saoulait pas. Quand il riait, on sentait qu'on allait bientôt rire avec lui. Il marchait lentement comme si ses espadrilles avaient été très lourdes. Au village on l'appelait : le préfet. Je vous explique mal : mais je ne pourrais même pas vous dire la couleur de ses yeux (ça a pourtant duré six mois). Près de lui, j'étais heureux ; je n'ai jamais su pourquoi.

Il payait tous les samedis, recta. Une fois, il avait dit :

— Patron, j'ai mis quarante sous de plus dans le compte :

vous achèterez un fichu à la bourgeoise : elle fait de la bonne soupe.

Pour le quatre de juin, nous fêtions l'anniversaire de la petite. J'avais attendu le colporteur sur la route et acheté un bavolet avec des rubans bleus. Elle était brune. Djouanin arrive avec un hochet d'os, une boîte de dragées et deux bouteilles de vin cacheté.

Ce fut de ce soir-là que je commençai à souffrir.

Il regarde le soleil, puis l'arête ouest de la colline.

— C'est votre heure, dit-il, si vous voulez arriver avant la nuit.

*

Deux jours après, je vis que le grand roncier avait jeté sur la terre nette une épaisse tentacule aux feuillages écailleux. Je pensais le trouver la main à la bêche. Il était assis sous le laurier.

— Je vous attendais !

Et, avec la même brusquerie qu'au jour passé, il continua son récit. Il y avait une grande brèche en lui, par laquelle les souvenirs coulaient.

— La Guitte n'avait pas voulu dormir. Assise sur sa chaise haute elle s'amusait à taper sur la table avec sa cuiller. Nous avions bu une bouteille. La femme dit :

— Djouanin, chantez-nous un peu la chanson de l'alouette ; puis comme il se dressait : attendez, qu'on vous voie. Et elle releva l'abat-jour de son côté. C'était une chanson piémontaise. Sa voix me donnait la chair de poule, la petite restait tranquille.

Je vous disais l'autre jour que je ne connaissais pas la couleur de ses yeux ; c'est vrai. Même cette fois-là, je le regardais sans le voir. J'étais dans l'ombre. Je pensais : « On dirait que tu es effacé de cette chambre. » Il n'y avait vraiment que Djouanin debout dans la lumière, la

femme qui le buvait des yeux et mon bébé tout saisi tenant en l'air sa petite cuiller.

Vous n'avez jamais reçu de coup de couteau ? Excusez-moi ? Je vous demande, pour pouvoir vous expliquer ce que j'ai ressenti ce matin, où, la charrette allant à l'accoutumée le long des peupliers, je me tournai vers ma femme et la vis, rêveuse, qui fixait le haut des montagnes en chantonnant la chanson de l'alouette.

Sur le coup, pas de douleur. Je sentais seulement quelque chose qui s'en allait de moi, laissant un grand froid à sa place. La souffrance vint durant l'après-midi.

En entrant à la maison, j'allai droit à la chambre et j'ouvris le tiroir de la commode. La boîte de dragées était là. Sur le couvercle il y avait le nom d'un confiseur de Gap, et, dans la boîte, la femme avait mis ses petits mouchoirs du dimanche et un épi de lavande.

Mais, sous les mouchoirs, était une rose blanche en train de sécher, et je ne connaissais dans le pays qu'un seul rosier blanc : à la villa d'Oze, près du chantier de Djouanin.

Oh ! j'étais devenu très sensible. Un de mes grands-pères, aveugle, taillait quand même sa vigne. Rien qu'au toucher, il distinguait le bourgeon feuille du bourgeon fruit.

Dans l'après-midi, m'était venue l'idée que cette boîte venait de Gap et les bouteilles, et le hochet d'os. Comment avait-il su que ce soir-là nous allions fêter la Guitte ? Et surtout, quelques jours avant ? car, il y a un bon bout de route de Saint-Auban à Gap.

Puis, les quarante sous pour le fichu ? et tant d'autres choses qu'on ne peut pas dire, mais qu'un mari connaît bien.

Le dimanche, la femme s'asseyait devant la porte avec les voisines. Près d'elles, j'affûtais ma faux ou tressais des paniers. Djouanin jouait aux boules.

« Le préfet ! »

Il avait défié les plus forts, et des cris et des « porca madona » mais il gagnait. Quand la partie était aux dernières « mènes », il jetait le but vers nous pour se rapprocher.

Il se trouvait toujours du côté où les abat-jour étaient relevés.

J'avais encore la Guitte pour moi. Chez nous, on dit que les filles c'est fait avec le sang du père. J'avais besoin de sourires. La pauvre me les donnait.

J'irai vite. De cette souffrance-là, je ne suis pas encore guéri. Il sut trouver les jeux et les chatouilles qu'il fallait. La petite tendait les mains vers lui et pleurait quand je voulais la retenir dans mes bras. Je ne lui garde pas rancune ; c'est si petit.

Je pensais souvent à ce moment où, de mon ombre, je l'avais vu, lui seul, en pleine lumière, dans ma propre maison.

Les premiers froids arrivés, j'allai seul à la terre. Seul tout le long jour, vous comprenez ?

Un soir, au moment de passer le seuil, je les entendis parler. On aurait dit que ces voix riaient d'elles-mêmes. Je savais ! En entrant, tu vas les trouver tranquilles : elle à cuisiner, lui sur sa chaise, car c'est l'heure où tu dois arriver. Je retirai doucement mon pied de dessus la pierre, posai ma bèche et je pris la route de Gap.

J'ai marché pendant longtemps d'un bon pas et je ne

me souviens que du bruit que faisaient les feuilles mortes autour de moi.

A l'aube, j'attendis au bord du chemin la voiture du courrier. A huit heures j'étais à Gap. J'entrai au Crédit. Il y avait 500 francs sous mon nom ; j'en pris 200 et je dis au caissier : « Le reste, ma femme viendra le chercher. » Il me fit signer une autorisation. Je demandai si on ne pouvait pas lui écrire qu'il y avait cet argent pour elle. Il me promit de faire le nécessaire. Cela me soulagea. Les récoltes, vous savez, sont difficiles à vendre et si on n'a pas un peu de sous pour l'hiver...

Un train partait à 11 heures, j'étais au guichet de la gare derrière un voyageur de commerce, un rigolo qui demanda un billet pour Aix, 14 fr. 55. Je pris un billet pour Aix aussi. C'était plus facile, je connaissais le prix, n'est-ce pas ?

Je vous assure, pendant tout le voyage, je n'ai pensé à rien. Je regardais par la portière, j'écoutais le nom des gares, de drôles de noms que vous avez par ici : Oraison, Villeneuve, Volx. Après Volx, on passe devant une barrière de collines. A un certain endroit s'ouvre l'étroite fente d'un vallon noir de pins. Il me prit envie de me coucher là, tout seul.

Je descendis à la gare suivante, mais je ne sus pas retrouver cette vallée aperçue du train. Je montai dans la colline et j'arrivai ici.

Alors, il m'a semblé que, si je voulais vivre, je devais déblayer tout ça ».

Il montrait les vagues immobiles de la garrigue, de l'autre côté de sa terre propre ; et je voyais surtout la grande tentacule écailleuse que le roncier avait jetée. Elle paraissait avoir encore un peu rampé à travers les mottes.

Il me dit, un autre jour :

— Donnez-moi un peu de tabac.

Le grand roncier était tout de son long étalé sur le carré des oignons. Une clématite enhardie dardait vers le poirier une flèche verte que le vent faisait trembler.

Je lui laissai tout le paquet.

Et quand je revins, après une semaine, la porte était close. La garrigue remuait doucement, comme une énorme bête qui s'ébranle. Ses violiers, sur le seuil, mouraient. Deux ou trois iris, de ceux qui s'habituent assez bien à la vie sauvage, fleurissaient, malgré la sourde hostilité du bois.

Un matin, près de la poste, j'attendis le facteur de la campagne, celui qui desservait son quartier.

— Je me souviens, répondit-il, il y a trois semaines (c'était à peu près l'époque où l'homme avait commencé sa confidence), il me donna une lettre recommandée pour l'Italie ; même, je ne connaissais pas le tarif. Après il venait tous les jours à ma rencontre pour chercher la réponse. Il avait promis de me donner les timbres ; mon petit fait la collection. La réponse n'est pas venue. Je ne l'ai plus revu depuis.

*

Sa terre, maintenant, disparaît sous la bave du bois : un fouillis de chardons et de lianes. Le poirier n'est plus qu'un tronc mort qui porte la lourde clématite ébouriffée.

Est-il retourné vivant vers la douleur, l'âme envahie d'épines ? ou bien, est-il couché, os épars, sous la sauvage frondaison, ayant fait jaillir de sa chair humide cette grande euphorbe laiteuse et âcre.

JEAN GIONO

CHAINES ENCHAINÉES

I

Le solitaire est dans la grotte
la grotte est dans son nez
son nez est dans sa face
et sa face est ouverte péniblement

Sa face est dans la tristesse
la tristesse est dedans
dedans, dedans ; dedans le désespoir
et le désespoir est dans son élément

Le désespoir est dans son fond
son fond, son tréfonds, son grand fond
se défont, se refont, sont arides
et les rides s'y rangent en grand nombre.

Et Mort! et puis encore Mort!
et dans le dehors! Mort! Mort! Mort!

2

Ne pesez pas plus qu'une flamme et tout ira bien
une flamme de zéphir, une flamme venant d'un poumon
chaud et ensanglanté
une flamme en un mot

Ruine au visage aimable et reposé
ruine pour tout dire, ruine.

Ne pesez pas plus qu'une hune et tout ira bien
une hune dans le ciel, une hune de corsage
une et point davantage
une et féminine
une

COMPAGNONS

Et la vigueur de l'homme est dans les bras
et les bras du nageur sont dans le fleuve
et le fleuve boit, et le nageur boit et le noyé a beaucoup bu
on le repêche, et on le met à sécher
mais il est mort, et mort pour quelque temps... (coutume! coutume!)
ah! écrire, écrire sans jamais rien accrocher...
femmes aux cheveux blonds qui depuis si longtemps fûtes mes compagnes de rêves, de nuages et de secousse,
arbres dans les vallées et vallées à l'automne
fleur avec vos pétales, et avec vos sépales
mouchoirs au fond d'une poche trouée, en suspension près de la jambe
mouchoirs qui serrez le nez avec ostentation
mouchoirs qui prenez le parfum comme une quille bien heurtée se rend à la pesanteur
doigts nombreux au point d'être dix et de cinq modèles différents
compagnons, tous mes compagnons et fantômes aux corps de verre,
fantômes tremblants parcourus de coliques
c'est Vous qui êtes mes hommes, c'est Vous.

EUX

Ils ne sont pas venus pour rire ni pour pleurer
ils ne sont pas venus d'abord plus loin que le rivage
ils ne sont venus ni à deux ni à trois
ils ne sont pas venus comme on l'avait dit
ils sont venus sans protection, sans réflexion et sans chagrin
ils sont venus sans supplier, ni commander
ils sont venus sans demander pardon, sans parents et sans vivres
et jusqu'à cette heure, ils n'ont pas encore travaillé.
Bien! bien! bien! c'est ainsi qu'on sera maté par plus abandonné que soi
on sera vaincu et couché nu sur les lits préparés par les vainqueurs
on avalera sa honte dans le plaisir ou dans la souffrance
et beaucoup salueront la révélation en grinçant des dents,
et sans vouloir s'admettre eux-mêmes.

Amour! amour! et une fois de plus ton nom appliqué tout de travers!

EN VÉRITÉ

En vérité, quand je dis :
« Grand et fort
« Ainsi va le mort
« Quel est le vivant
« Qui en ferait autant!
le mort, c'est moi.

En vérité, quand je dis :
« Ne mettez pas les parents dans votre jeu
« il n'y a pas de place pour eux
« et la femme qui a enfanté a été jusqu'au bout de ses forces,
« il ne faut pas lui en demander plus
« et ne faites pas tant d'histoires,
« le malheur c'est tout à fait naturel
En vérité, la femme ce n'est pas moi.
C'est moi le bon chemin qui ne fait rebrousser personne
C'est moi le bon poignard qui fait 2 partout où il passe
C'est moi qui...
Ce sont les autres qui ne pas...

AMOURS

Jeanne,
Toi que je ne sais où atteindre et qui ne lira pas cette revue,
qui a fait pour toujours son procès aux écrivains
petites gens, mesquins, manquant de vérité, vaniteux,
toi pour qui Henry Michaux est devenu un nom propre peut-être semblable en tout point à ceux-là qu'on voit dans les faits-divers accompagnés de la mention d'âge et de profession
qui vis dans d'autres compagnies, d'autres plaines, d'autres souffles
pour qui cependant je m'étais brouillé avec toute une ville, capitale d'un pays nombreux
et qui ne m'as pas laissé un cheveu en t'en allant mais la seule recommandation de bien brûler tes lettres, Jeanne, n'es-tu pas pareillement à cette heure entre quatre murs et songeant ?
dis-moi, es-tu encore aussi amusée à prendre les jeunes gens timides à ton doux regard d'hôpital.

Moi, j'ai toujours mon regard fixe et fou
cherchant je ne sais quoi de personnel
je ne sais quoi à m'adjoindre dans cette infinie matière invisible et compacte
qui fait l'intervalle entre les corps de la matière appelée telle.

Cependant je me suis abandonné à un nouveau « nous ».
Elle a comme toi des yeux de lampe très douce, plus grands, une voix plus dense, plus basse et un sort assez pareil au tien dans son début et son cheminement.
Elle a..... elle avait, dis-je!
Demain ne l'aurai plus, mon amie Banjo ;
Banjo
Banjo
Bibolabange la bange aussi
Bilabonne plus douce encore
Banjo
Banjo
Banjo restée toute seule, banjelette
ma Banjeby
si aimante, Banjo, si douce
ai perdu ta gorge menue
menue
et ton ineffable proximité.

Elles ont menti toutes mes lettres, Banjo...
et maintenant je m'en vais.

J'ai un billet à la main : 17084
Cie Royale Néerlandaise
Il n'y a qu'à suivre ce billet et l'on va dans l'Equateur
Et demain, billet et moi, nous nous en allons

Nous partons pour cette ville de Quito, au nom de couteau.
Je suis tout replié quand je songe à cela ;
Et pourtant on me dira :
« Eh bien, qu'elle parte avec vous »
mais oui, on ne vous demandait qu'un petit miracle, vous, là-haut, tas de fainéants, dieux, archanges, élus, fées, philosophes, et les copains de génie que j'ai tant aimés, Ruysbrock et toi Lautréamont, qui ne te prenais pas pour trois fois zéro ; un tout petit miracle qu'on vous demandait, pour Banjo et pour moi.

HENRY MICHAUX

PROTÉE

Le troisième des dix-huit épisodes qui composent l'*Ulysses* de James Joyce, *Protée*, termine la partie qui correspond à la Télémachie de l'Odyssée. Bloom-Ulysse, l'homme moyen moderne, héros peu héroïque, n'est pas encore entré en scène et c'est le jeune Stephen Dédalus (Télémaque), Hamlet irlandais, qui tient le premier rôle. Stephen est de pure souche irlandaise, Bloom d'origine juive, mais de cette opposition même il ressort que l'un se trouve le complément de l'autre et dans toute la première moitié d'*Ulysses* le lecteur pressent que tôt ou tard s'établira une décharge qui, tout en reliant ces deux pôles opposés, éclairera jusqu'aux moindres détails cette vaste fresque de la vie moderne qu'est *Ulysses*, le tableau le plus parfait qu'on ait fait jusqu'à ce jour des futilités conscientes et subconscientes qui constituent la vie inférieure de l'homme normal du vingtième siècle. *Protée* contient plusieurs allusions, certains passages obscurs, qui s'expliquent seulement après l'entrée de Bloom, ou vers la fin d'*Ulysses*. Trois fois pendant la journée du 16 juin 1904, ces deux protagonistes passent à côté l'un de l'autre sans prendre contact, et ce n'est que le soir, quand soudain l'orage qui a couvé toute la journée au-dessus de Dublin éclate, qu'Ulysse et son fils spirituel font connaissance. Cette rencontre a lieu à la Maternité de Dublin et l'épisode en question (*les Bœufs du Soleil*) démontre de façon caractéristique la méthode joycéenne : adapter le style de chaque épisode à son sujet. Bloom est allé à l'hôpital prendre des nouvelles d'une femme enceinte ; l'enfant naît pendant que Bloom, Stephen et une bande de jeunes internes se grisent dans le réfectoire des étudiants. Cette scène est décrite dans une langue qui, d'abord obscure, embryonnaire, se modifie peu à peu, suivant les styles des différentes périodes de la littérature, pour aboutir dans un crépitement de phrases elliptiques à l'argot syncopé de la jeunesse d'aujourd'hui. La technique de *Protée* (chaque épisode a sa technique appropriée : celle des *Sirènes*, par exemple, est la *fuga per canonem*) est le « monologue intérieur ».

Stephen Dédalus — sa personnalité n'est pas inconnue des lecteurs de l'œuvre antérieure de Joyce — flâne sur la grève de Dublin. Protée, « le vieux de la mer », capturé par Ménélas malgré ses métamorphoses en serpent, sanglier, léopard, etc.., est symbolisé en cet épisode par la matiere primordiale qui, malgré de continuelles métamorphoses, reste toujours elle-même, et surtout par le détritus marin, magma sablonneux pétri par les vagues. Stephen, dont l'âme est encore imprégnée des doctrines jésuitiques qu'il a cependant abjurées, cherche toujours à démasquer l'abstrait inhérent dans le protéen concret, « la modalité inéluctable du visible ». Mais ses pensées à lui aussi sont emportées par des marées phénoménales (chaque épisode a son symbole : celui de *Protée* est la marée). Quelquefois c'est un mot, l'écho d'un mot, qui détermine la dérive de son monologue — chaque épisode a son art approprié ; l'art de *Protée* est la philologie. Dans toute l'œuvre de Joyce, d'ailleurs, le mot employé est toujours choisi par rapport aux associations qu'il évoque et contrôlé par une logique des plus sévères. De plus, dans le cours d'*Ulysses*, certaines combinaisons de mots reparaissent de place en place, créant chaque fois une même ambiance (cf. l'épithète homérique) autour de la personnalité ou des circonstances qu'elles qualifient. Ce maniement précis de la langue, inconnu jusqu'à présent en dehors des traités techniques, tend à créer, malgré les diversités de style et la structure épisodique d'*Ulysses*, l'impression d'une unité fondamentale et nécessaire où, comme dans un délicat mécanisme, toutes les pièces s'emboîtent. Dans *Protée*, cependant, l'art du verbe domine la matière autant que la forme. Ainsi Stephen en contemplant la grève compare le sable au « verbe que vents et marées ont vanné jusqu'ici ». Plus loin il emploie un « gras jargon de pègre », ailleurs des termes héraldiques. En chaque cas le choix de ces mots est appelé logiquement par la nature de la pensée exprimée. Cet intérêt que porte Stephen aux mots n'est pas celui du philologue ; il se sert en poète des mots pour saisir et retenir la protéenne matière brute du monde. Par son art il capte, sélectionne les « métamorphoses marines » de la grève, et sa conscience de la chose vue, précisée par des mots, attire de nouvelles associations, une signification abstraite et stylisée. Ainsi, quand il voit des chercheurs de coques qui reviennent de la mer, l'homme suivi de sa femelle porteuse de leur butin, dans la pensée de Stephen la femme « trekke son chemin vers les terres du soir ». Elle est « la servante de la lune. Dans le sommeil le signe liquide (la lune) lui dit son heure, la fait lever ». A cette pensée du « lit » s'enchaîne celle de la mort et Stephen perçoit la Mort qui cingle vers la femme, sa proie, sous l'aspect du Hollandais en son bateau fantôme : « bouche au baiser de sa bouche ». Cette dernière métamorphose de sa pensée plaît à Stephen qui, comme Ménélas du dieu marin, est resté maître de sa rêverie en toutes ses

transformations. Il déchire une feuille de la lettre que le magister Deasy, directeur de l'école où Stephen travaille, lui a donnée pour transmettre à l'éditeur d'un journal local (« en vous remerciant pour l'hospitalité »), et y griffonne sa trouvaille.

Protée est une préparation à *Pénelope*, l'épisode final d'*Ulysses*, où le monologue intérieur est porté à son expression la plus parfaite, la plus intransigeante. Dans *Pénélope* les pensées de Mrs Bloom, la femme moyenne sensuelle, qui, à moitié endormie dans le lit conjugal, donne libre cours à sa naïve sensualité, sont dépeintes dans toute leur continuité, sans rémission, sans ponctuation. Dans *Protée* nous entendons le monologue intérieur d'un poète qui regarde la lente marée submerger le détritus polymorphe de la grève ; dans *Pénélope* c'est la servante de la lune, remuée par une marée intérieure, qui s'exprime, sombre et féconde, car, dans le schéma de Joyce, Mrs Bloom-Pénélope personnifie Gaia, la Terre.

STUART GILBERT

Inéluctable modalité du visible : tout au moins cela, sinon plus, qui est pensé à travers mes yeux. Signatures de tout ce que je suis appelé à lire ici, frai et varech qu'apporte la vague, la marée qui monte, ce soulier rouilleux. Vert-pituite, bleu-argent, rouille : signes colorés. Limites du diaphane. Mais il ajoute : dans les corps. Donc il les connaissait corps avant de les connaître colorés. Comment ? En cognant sa caboche contre, parbleu. Doucement. Il était chauve et millionnaire, *maestro di color che sanno*. Limite du diaphane dans. Pourquoi dans ? Diaphane, adiaphane. Si on peut passer ses cinq doigts à travers, c'est une grille, sinon, une porte. Fermons les yeux pour voir.

Stephen ferma les yeux pour écouter ses chaussures broyer bruyamment goémon et coquilles. Il n'y a pas à dire, tu marches bien à travers. Oui, une enjambée à la fois. Très court espace de temps à travers de très courts temps d'espace. Cinq, six : le *nacheinander*. Exactement, et voilà l'inéluctable modalité de l'ouïe. Ouvre les yeux. Non. Sacredieu ! Si j'allais tomber d'une falaise qui surplombe sa base, si je tombais à travers le *nebeneinander*

inéluctablement. Je m'arrange très bien d'être comme ça dans le noir. Mon sabre de bois pend à mon côté. Tâtons avec : c'est comme ça qu'ils font. Mes deux pieds dans ses bottines sont au bout de ses jambes, *nebeneinander*. Ça sonne plein : la frappe du maillet de *Los Demiurgos*. Suis-je en route pour l'éternité sur cette grève de Sandymount ? Cric, crac, cron, cron. Monnaies de la mer sauvage. Deasy le Magister i s'y connaît en ça.

T'en viens-tu pas à Sandymount
Madeleine la vache ?

Tu vois : le rythme prend corps. J'entends. Un tétramètre catalectique d'ïambes au pas cadencé. Non, au galop : *deleine la vache.*

Maintenant ouvre les yeux. Oui, mais pas tout de suite. Si tout s'était évanoui ? Si en les rouvrant je me trouvais pour jamais dans le noir adiaphane ? *Basta*. Je verrai bien si je peux voir.

Regarde maintenant. Tout est demeuré à sa place, hors de toi : maintenant et à jamais, dans les siècles des siècles.

Elles ont descendu prudemment les marches de Leahy's Terrace, *Frauenzimmer :* dans le sable de la grève déclive leurs pieds plats et en dehors fonçaient avec mollesse. Comme moi, comme Algy, elles viennent à notre puissante mère. Le numéro un balançait lourdaudement son sac de sage-femme, le riflard de l'autre fourgonnait le sable. Sorties pour la journée de leur quartier, les Liberties. Mme Florence Mac Cabe, épouse survivante de feu Patk Mac Cabe, profondément regretté, de Bride Street. Une de ses sœurs en religion m'a dragué piaulant dans cette vie. Tiré du néant. Qu'a-t-elle dans son sac ? Une fausse-couche à la remorque de son cordon douillettement matelassé d'ouate rougie. Les cordons tous bout à bout en remontant les âges, toronant le câble de toute chair. C'est pourquoi les moines mystiques. Voulez-vous être tels que les dieux ? Contemplez votre nombril. Allô. Ici Kinch.

Donnez-moi Edenville. Aleph, alpha : zéro, zéro, un.

Epouse et compagne d'Adam Kadmon : Héva, l'Eve nue. Elle n'avait pas de nombril. Contemple. Ventre sans tache, gros de toutes les grossesses, bouclier de vélin tendu, non, un tas blanc de grains de blé qui demeure auroral, nacré, immortel dans les siècles des siècles. Ventre de péché.

Dans l'obscurité pécheresse d'un ventre je fus moi aussi fait, et non engendré. Par eux, l'homme qui a ma voix et mes yeux et la femme fantôme au souffle odeur de cendres. Ils s'étreignirent et se séparèrent ayant accompli la volonté de l'accoupleur. De toute éternité Il m'a voulu et maintenant Il ne pourra jamais plus vouloir que je n'aie pas été. Une *lex eterna* demeure à Son côté. Est-ce là donc la divine substance en laquelle Père et Fils sont consubstantiels ? Où est ce pauvre cher Arius pour argumenter ? Guerroyant toute sa vie contre le contransmagnificandyouditamtamtantialisme. Malchanceux hérésiarque. Dans un water-closet grec il a rendu son dernier souffle : euthanasie. Avec la mitre aux cabochons et la crosse, installé sur son trône, veuf de sa chair veuve, son omophorion roide retroussé, et le postérieur breneux.

Des souffles se poursuivent autour de lui, souffles pinçants, pressants. Elles viennent, les vagues, étalons marins aux blanches crinières, mâchant leur mors sous les radieuses rênes des vents, coursiers de Mananaan.

Il ne faut pas que j'oublie sa lettre aux journaux. Et après ? Au Ship, midi et demi. A propos, allons-y doucement avec cet argent, comme un jeune niais bien sage. Oui, il le faut.

Son pas se ralentit. M'y voici. Irai-je ou non chez tante Sarah ? Voix de mon père consubstantiel. Est-ce que tu as aperçu l'artiste ces temps-ci, ton frère Stephen ? Non ? Es-tu sûre qu'il n'est pas à Strasbourg terrace avec sa tante Sally ? Eh, eh, est-ce qu'il ne pourrait pas prétendre à mieux ? Et pi et pi et pi et pi dis-nous Stephen, comment va l'oncle Si ? Dieu qui pleures, à quoi je suis donc uni !

L'deux chnapans là-haut dans le guernier. Le petit soulot de saute-ruisseau et son frère le joueur de cornet à piston. Les illustres brigands de la Calabre. Et ce bigle de Walter monsieurant son papa, rien que ça. Monsieur. Oui, Monsieur. Non, Monsieur. Jésus se prit à pleurer, et je comprends ça, nom d'un Christ !

Je tire la sonnette asthmatique de leur maisonnette aux volets clos. J'attends. On me prend pour un crocodile, on me guette d'une position de tout repos.

— C'est Stephen, Monsieur.

— Faites-le entrer. Fais entrer Stephen.

On tire un verrou, et Walter m'accueille.

— Nous pensions que tu étais quelqu'un d'autre.

Au milieu des oreillers et couvertures de son large lit, tonton Richie étend par-dessus le monticule de ses genoux un robuste avant-bras. Thorax net. Il a lavé sa moitié d'en haut.

— Salut, beau neveu.

Il écarte le pupitre volant sur lequel il établit des relevés de comptes pour Me Goff et Me Shapland Tandy, et classe des actes de conciliation, des procès-verbaux d'enquêtes et ordres de *Duces Tecum*. Un cadre en chêne fossilisé au-dessus de sa tête chauve : le *Requiescat* de Wilde. Son bour don de pipeur ramène Walter.

— Vous désirez, Monsieur ?

— Du whisky pour Richie et Stephen, dis-le à maman. Où est-elle ?

— Elle baigne Crissie, Monsieur.

— La petite copine de papa au lit. Sa petite pomme d'amour.

— Mais non, oncle Richie...

— Appelle-moi Richie. Au diable l'eau de Seltz. Ça vous avachit. Whisky !

— Oncle Richie, je vous assure...

— Assieds-toi nom d'un pipe ou je t'asseois par terre.

Walter louche vainement vers une chaise absente.

— Il n'a pas de quoi s'asseoir, Monsieur.

— Tu veux dire qu'il n'a rien pour le poser dessus, nigaud. Apporte notre Chippendale. Veux-tu une bouchée de n'importe quoi ? Pas de tes sacrées simagrées ici ; une fine tranche de lard frit avec un hareng ? Non, tu es sûr ? Allons, tant mieux. Il ne reste plus rien à la maison que des pilules contre les maux de reins.

All'erta !

Il siffle quelques mesures de l'*aria di sortita* de Ferrando. Le passage le plus grandiose de tout l'opéra, Stephen. Ecoute.

Il siffle de nouveau d'une façon musicale et nuancée, en avalant l'air, pendant que ses poings battent la grosse-caisse sur ses genoux capitonnés.

Ce vent est plus doux.

Foyers qui s'effritent, le mien, le sien, tous. Tu disais aux fils de famille de Clongowes que tu avais un oncle juge et un oncle général. Lâche tout ça, Stephen. Là n'est pas la beauté. Pas davantage dans la baie somnolente de la bibliothèque Marsh où tu lisais les pâles prophéties de Joachim Abbas. Pour qui ces prophéties ? Pour la racaille aux cent têtes qui gravite autour du parvis. Un autre haïsseur de l'espèce humaine devait de là se ruer dans les forêts de la folie, sa crinière écume-de-lune, ses prunelles étoiles. Houyhnhnm, homme-à-naseaux. Têtes chevalines, Temple, Buck Mulligan, Foxy Campbell, lames de couteaux. Abbas, père, doyen furibond, quel outrage mit le feu à leurs cervelles ? Paf ! *Descende, calve, ut ne nimium decalveris*. Une guirlande de cheveux gris autour de sa tête de réprouvé voyez-le moi qui dégringole péniblement jusqu'au dernier degré *(descende)*, agrippant un ostensoir, avec des yeux de basilic. En bas, espèce de tondu ! Aux cornes de l'autel un chœur aux répons menaçants renforce le latin nasillard des ratichons évoluant dans leurs aubes, corpulents, tonsurés, oints et châtrés, gras de la graisse des rognons du froment.

Et peut-être qu'en ce moment même, au premier tournant, un prêtre fait l'élévation de la chose. Drelin-drelin ! Et deux rues plus loin un autre la range dans un ciboire. Drelindin ! Et dans une chapelle de la Vierge un autre s'adjuge l'Eucharistie à lui tout seul. Drelindrelin ! En bas, en haut, en avant, en arrière. Dan Occam y a pensé, le docteur invincible. Par les brumes d'un matin anglais le lutin hypostase lui chatouilla la cervelle. Comme il abaissait son hostie et s'agenouillait, il entendit se conjuguer avec sa seconde sonnerie la première sonnerie dans le transept (il élève la sienne), et, se relevant, entendit (maintenant j'élève la mienne) leurs deux clochettes (l'autre s'agenouille) carillonner en diphtongue.

Cousin Stephen, vous ne serez jamais un saint. Ile des saints. Vous étiez terriblement pieux, pas vrai ? Vous imploriez la Très Sainte Vierge pour ne plus avoir le nez rouge. Vous conjuriez le démon dans la Serpentine avenue pour que la veuve qui marchait devant vous, potelée, se retroussât plus haut sur le pavé mouillé. *O si, certo !* Allez, vendez votre âme pour ça, des chiffons peinturlurés épinglés autour d'une mouquère. Allez jusqu'au bout, ne craignez pas de tout dire ! Sur l'impériale du tram de Howth, tout seul, qui est-ce qui criait sous la pluie : *des femmes nues ?* Hein, qu'en dites-vous ?

Que dites-vous de quoi ? Est-ce qu'elles n'ont pas été inventées pour ça ?

Et quand vous preniez chaque soir sept livres pour en lire deux pages ? Eh oui, j'étais jeune. Vous vous faisiez des salamalecs dans la glace, avançant pour recevoir les applaudissements avec le plus grand sérieux : physionomie très frappante. Bravo pour le sinistre crétin ! Brra ! Personne ne vous voyait ; ne racontez ça à personne. Et les livres que vous vouliez écrire avec des lettres pour titres. Avez-vous lu son F ? Oh oui, mais je préfère son Q. Oui, mais W est un chef-d'œuvre. C'est vrai, W. Rappelez-vous vos épiphanies sur papier vert de forme ovale, spéculations

insondables, exemplaires à envoyer en cas de mort à toutes les grandes bibliothèques du monde, y compris l'Alexandrine ? Là quelqu'un devait les lire au bout de quelques milliers d'années, un mahamanvantara. Pic-de-la-mirandolesque. Oui, comme le nuage qui ressemble à la baleine. Quand on lit ces étranges pages de quelqu'un de disparu depuis longtemps on se sent un avec ce quelqu'un qui une fois...

Sous son pied le sable grenu avait disparu. Ses souliers foulèrent de nouveau un magma humide et grinçant, coquilles manche-de-couteau et crissants graviers, et tout ce qui vient briser sur les galets innombrables, bois criblé de vers, Armada perdue. Des sables imbibés d'eau gluante guettaient ses semelles pour les aspirer, exhalant une haleine d'égout. Il les côtoyait, marchant avec précaution. Embourbée à mi-corps dans la pâte plastique du sable, une bouteille de porter se tenait au port d'arme. Sentinelle : île de la soif terrible. Des cercles de tonneaux brisés au bord de l'eau ; sur le sable un dédale de filets sombres, astucieux ; plus loin des dos de maisons avec leurs portes griffonnées à la craie, et à mi-côte sur une corde de séchoir deux chemises crucifiées. Ringsend : wigwams de pilotes basanés et de patrons de barques. Leurs coquilles.

Il fit halte. J'ai dépassé le chemin de chez tante Sarah. Vais-je n'y pas aller ? Il paraît que non. Personne par ici. Il tourna nord-est et traversa le sable plus ferme dans la direction du Pigeonnier.

— *Qui vous a mise dans cette fichue position ?*

— *C'est le pigeon, Joseph.*

Patrice, en permission, lapait du lait chaud avec moi au bar Mac Mahon. Fils de ce canard sauvage, Kevin Egan de Paris. Un oiseau mon papa, il lapait le doux lait chaud avec sa jeune langue rose, face grasse de lapin de choux. Lape, lapin. Il espère gagner le gros lot. Les femmes, il se documentait sur elles dans Michelet. Mais il doit m'envoyer la Vie de Jésus par M. Léo Taxil. L'avait prêtée à son ami.

— C'est tordant, vous savez. Moi, je suis socialiste. Je ne crois pas en l'existence de Dieu. Faut pas le dire à mon père.

— Il croit ?

— Mon père, oui.

Schluss. Il lape.

Mon chapeau de quartier latin. Nom de dieu, il faut camper son personnage. Il me faut des gants puce. Vous étiez étudiant, n'est-ce pas ? De quoi, au nom de l'autre diable ? Pécéenne. P. C. N. vous savez : *physiques, chimiques* et *naturelles.* Aha. Vous mangiez vos huit sols de *mou en civet,* ta marmite d'Égypte, pleine de viande, coude à coude avec les automédons roteurs. Dites seulement de votre ton le plus naturel : quand j'étais à Paris, boul' Mich' j'avais l'habitude de. Oui, l'habitude de porter sur vous des tickets oblitérés pour établir un alibi si on vous arrêtait à la suite d'un assassinat quelconque. La Justice. La nuit du 17 février 1904 le prévenu a été vu par deux témoins. C'est un autre qui l'a fait : un autre moi. Chapeau, cravate, pardessus, nez. *Lui, c'est moi.* Il me semble que vous ne vous êtes pas embêté là-bas.

Fière allure. Comme qui essaies-tu de marcher ? J'oublie : un déshérité. Avec le mandat de maman, huit shillings, la porte du bureau de poste claquée à mon nez par le garçon. Une rage de dents à force de faim. *Encore deux minutes.* Regardez l'horloge. Il faut que je. *Fermé.* Sale salarié ! Ah, le bougre, le mettre en cent mille miettes, pan, d'un seul coup de feu, miettes-d'homme-boutons-de-cuivre mouchetant les murs partout. Les morceaux craaa-queclaaaquent trictrac tous en place. Pas de bobo ? Oh, pas du tout. La patte. Vous voyez de quoi il retourne, n'est-ce pas ? Ça va. Serrons-nous la pince. Ça va, ça va.

Vous alliez faire des merveilles, hein ? Missionnaire en Europe à la suite de l'enflammé Colomban. Fiacre et Duns Scot juchés au ciel sur leurs tabourets de discipline font déborder leurs chopes et s'esclaffent en leur latin *Euge ! Euge !* Vous affectiez d'estropier l'anglais tout en traînant

votre valise, six sous un porteur, le long de la jetée visqueuse de Newhaven. *Comment ?* Et quel riche butin vous rapportiez : le *Tutu*, cinq numéros dépenaillés de *Pantalon Blanc et Culotte Rouge,* un télégramme bleu, français aussi, curiosité à montrer :

— Mère mourante reviens ton père.

La tante pense que vous avez tué votre mère. C'est pour ça qu'elle ne veut pas.

Portons la santé de la tante,
Je vous dirai pourquoi, de Mulligan :
Par elle tout se fait d'une façon décente
Dedans la famille Hannigan.

Ses pieds scandèrent soudain un rythme orgueilleux sur les sillons du sable, le long des blocs du rempart sud. Il les fixait fièrement ces pierres empilées, crânes de mammouths. Lumière d'or sur la mer, sur le sable, sur les blocs. Le soleil est là, et les arbres sveltes, et les maisons citron.

Paris s'éveille débraillé, une lumière crue dans ses rues citron. La pulpe moite des croissants fumants, l'absinthe couleur de rainette, son encens matinal, flattent l'atmosphère. Belluomo quitte le lit de la femme de l'amant de sa femme, la ménagère s'ébranle, un mouchoir sur la tête, une soucoupe d'acide acétique à la main. Chez Rodot, Yvonne et Madeleine refont leur beauté fripée : leur denture d'or broie des chaussons, leurs bouches jaunies par le pus du flan breton. Des visages de Parisiens passent, leurs charmeurs charmés, conquistadors au petit fer.

Somnolence de midi. Kevin Egan roule des cigarettes de poudre à canon entre des doigts barbouillés d'encre d'imprimerie et boit à petits coups sa fée verte comme Patrice faisait de sa blanche. Autour de nous des goinfres se calfatent le conduit de fayots poivrés. *Un demi-setier !* Un jet de vapeur de café hors du percolateur poli. Sur un signe de lui, elle me sert. *Il est irlandais, hollandais ? Non, fromage. Deux irlandais, nous, Irlande, vous savez ? Ah oui !*

Elle pensait que vous demandiez du fromage *hollandais*. Votre post-prandium, connaissez-vous ce mot ? Post-prandium. Un type que j'ai connu à Barcelone, un drôle de type, appelait ça son post-prandium. Eh bien ! *Slainte !* Autour des tables, dalles de marbre, l'enchevêtrement des haleines vineuses et des gosiers grognants. Son haleine flotte au-dessus de nos assiettes maculées de sauce, entre ses lèvres la fée verte darde ses crocs. L'Irlande, les Dalcatiens, espoirs, conspirations, à présent Arthur Griffith. Pour m'atteler dans ses brancards, nos crimes, notre commune cause. Vous êtes bien le fils de votre père. Je reconnais sa voix. Sa chemise de futaine à fleurettes rouges agite ses pompons espagnols quand il fait ses confidences. M. Drumont, journaliste illustre, Drumont, savez-vous comment il a appelé la reine Victoria ? *Vieille ogresse aux dents jaunes.* Maud Gonne, quelle superbe femme, *La Patrie*, M. Millevoye, Félix Faure, savez-vous comment il est mort ? Hommes lascifs. La *froeken*, bonne à tout faire, qui à Upsal frotte au bain la nudité mâle. *Moi faire*, dit-elle. *Tous les Messieurs*. Mais pas ce monsieur-ci, lui répondais-je. Coutume lascive. Le bain est la chose la plus intime. Je ne laisserais pas mon frère, pas même mon propre frère, usage absolument licencieux. Yeux verts, je vous vois. Crocs, je vous sens. Race licencieuse.

La fusée bleue agonise entre les doigts, puis brûle claire. Des brins de tabac répandus prennent feu : dans notre coin flamme et fumée âcre. Pommettes osseuses sous son chapeau de conspirateur. Comment le chef échappa, version authentique. Déguisé en jeune mariée, mon cher, voile, fleurs d'oranger, en voiture sur la route de Malahide. Comme je vous le dis. Leaders disparus, trahis, fuites épiques. Travestis : empoignés, envolés, courez après.

Amoureux bafoué. J'étais dans ce temps-là un jeune et beau gaillard, je vous assure. Un de ces jours je vous montrerai ma photo. Ma foi oui j'étais beau. Amoureux, pour l'amour d'elle il rôda avec le colonel Richard Burke,

chef héréditaire de son clan, sous les murs de Clerkenwell, et, tapis comme des fauves, ils virent une flamme vengeresse les projeter en l'air dans le brouillard. Verre brisé, murailles qui croulent. Il se cache dans le gai *Pantruche*, Egan de Paris, où nul ne vient le chercher que moi. Ses stations quotidiennes, devant sa triste casse d'imprimeur, ses trois tavernes, la bauge montmartroise, où il passa sa courte nuit, rue de la Goutte d'Or, toute tapissée des visages de disparus que criblent les chiures de mouches. Sans amour, sans patrie, sans épouse. Elle, elle mène doucement sa bonne petite vie sans son proscrit, Madame, rue Gît-le-Cœur, avec un canari et deux pensionnaires un peu là. Joues duvetées, jupe rayée, frétillante poulette. Bafoué et plein d'espoir toujours. Dites à Pat que vous m'avez vu, voulez-vous ? J'aurais tout de même voulu faire quelque chose pour Pat. *Mon fils*, soldat français. Je lui avais appris à chanter. *Les gars de Kilkenny sont de joyeux lurons*. Connaissez-vous cette vieille chanson ? J'avais appris ça à Patrice. Le vieux Kilkenny : Saint-Canice, le Château de Strongbow sur la Nore. Ça commence ainsi : *O, O*. Il me prend la main, Napper Tandy.

O, O les gars de
Kilkenny...

Pauvre main ravagée sur la mienne. Eux ils ont oublié Kevin Egan qui ne les oublie pas. Se souvenant de toi, O Sion.

Il s'était rapproché de l'eau, et du sable mouillé souffletait ses souliers. Un air tout neuf lui faisait accueil, jouant sur ses nerfs exaltés, brise du large chargée de radieuses énergies. Eh mais, je ne m'en vais pas au feu-flottant de Kish, par hasard. Il s'arrêta court, ses pieds commençant d'enfoncer lentement dans le sol mouvant. Demi-tour.

En se retournant il scruta la côte sud, tandis que ses pieds s'enfonçaient encore lentement dans de nouveaux moules. La froide salle voûtée de la tour m'attend. Les

flèches de lumière des barbacanes se meuvent lentement encore, et toujours lentement ainsi que s'enfoncent mes pieds, elles rampent vers l'ombre du soir sur le sol cadran solaire. Crépuscule bleu, tombée de nuit, nuit bleu profond. Sous la voûte obscure elles attendent, leurs chaises reculées, ma valise, obélisque, autour d'une table couverte de vaisselle à l'abandon. Qui s'en occupera ? Il a la clef. Je ne dormirai pas là à la fin de ce jour. La porte close d'une tour du silence qui tient ensevelis leurs corps de mort, le sahib-à-la-panthère-noire et son chien d'arrêt. Appel : pas de réponse. Il dégagea ses pieds de la succion du sol et revint par la digue de blocs. Prenez tout, gardez tout. Mon âme chemine avec moi, forme des formes. Ainsi, quand la lune en est au milieu de ses veilles nocturnes, je suis le sentier qui domine les rocs, de sable et d'argent, écoutant le flot tentateur d'Elseneur.

La marée me suit. Je peux la voir qui me gagne là-bas de vitesse. Alors revenons par la route de Poolbeg jusqu'à la grève. Il grimpa par-dessus la laiche et les gluants rubans, et s'assit sur une roche plate, posant sa canne de frêne dans une anfractuosité.

La charogne d'un chien s'étalait boursouflée sur le goémon. Devant lui le plat-bord d'un bateau sombré dans le sable. *Un coche ensablé,* c'est ainsi que Louis Veuillot définissait la prose de Gautier. Ce sable entassé est le verbe que vents et marées ont vanné jusqu'ici. Et là, les tumuli de bâtisseurs défunts, une garenne de rats-belettes. Y cacher de l'or. Pourquoi pas ? Tu en as. Sables et pierres, lourds du passé. Les joujoux du Grand Pitaud. Gare à la claque sur l'oreille. Faitement c'est moi le sacré gigantin qui fait bimbam avec ces sacrés badaboums de blocs, il me faut des os pour traverser l'eau. Croque-mitaine. Ze sens le sang d'un petit Fenian.

Un point vivant qui grossit, qui galope à travers l'arène sablonneuse, un chien. Bon dieu, va-t-il venir me mordre ? Respectons sa liberté. Tu ne seras pas le maître des autres

ni leur esclave. J'ai ma canne. Ne bougeons pas. Dans l'éloignement, remontant du flot coiffé d'écume vers la terre ferme, des silhouettes, deux. Les deux saintes femmes. Elles ont dissimulé la chose dans les roseaux. Coucou, ah le voilà ! Mais non, le chien. Il court les rejoindre. Qui ?

Ici les galères des Lochlanns couraient à terre en quête de proie, les becs rouges de leurs proues rasant un ressac d'étain fondu. Vikings danois aux cols étincelants de torques de francisques au temps où Malachie portait le collier d'or. Une troupe de cachalots échoués dans le midi brûlant, qui lancent leur jet et se déhanchent sur les hauts fonds. Et de la cité famélique et palissadée une horde de nains aux justaucorps de cuir, ma race, qui se ruent, escaladent, tranchent à même le lard vert avec leurs couteaux d'écorcheurs. Famine, peste, massacres. Leur sang est le mien, leurs concupiscences déferlent en moi. Il allait parmi eux sur la Liffey gelée, ce moi, troquet, au milieu des feux crépitants de résine. Je ne parlais à personne : personne ne me parlait.

L'aboi du chien se rapprochait, s'arrêtait, s'éloignait. Chien de mon ennemi. Je n'ai fait que rester debout, pâle, silencieux, aux abois. *Terribilia meditans*. Un pourpoint primevère, l'homme à tout faire de la fortune, souriait de ma peur. Tu te ronges pour ça, pour le jappement de leurs bravos ? Des prétendants : vivre leur vie. Le frère de Bruce, Thomas Fitzgerald, gentilhomme musqué, Perkin Warbeck, bâtard d'York, en culottes de soie rose-blanche ivoire, merveille d'un jour, et Lambert Simnel, avec sa suite de goujats et de gouges, laveur de vaisselle couronné. Tous fils de rois. Paradis des prétendants alors et aujourd'hui. Il a sauvé des gens qui se noyaient, et vous, vous tremblez aux glapissements d'un cabot. Mais les courtisans qui raillaient Guido dans Or San Michele étaient dans leur propre maison. Maison de... Assez de vos absconcités médiévales. Feriez-vous ce qu'il a fait ? Il y

aurait un bateau tout près, une bouée. *Natürlich,* mis là exprès pour vous. Le feriez-vous ou ne le feriez-vous pas ? L'homme qui s'est noyé il y a neuf jours aux abords du Rocher de la Vierge. On le guette en ce moment. La vérité, crachez-la. Je voudrais le faire. J'essaierais. Je ne suis pas un bon nageur. L'eau froide, molle. Quand je mettais le bout du nez dans la cuvette à Clongowes. Peux pas voir ! Qui est derrière moi ? De l'air, vite, vite ! Tu vois la marée qui de tous les côtés vite déroule sa nappe sur les bancs de sable couleur coquedecacao ? Si seulement j'avais les pieds sur de la terre ferme. Qu'il conserve sa vie et moi la mienne. Un homme qui se noie. Ses yeux d'homme hurlent vers moi dans l'horreur de sa mort. Moi... Avec lui par le fond... Elle, je ne pouvais pas la sauver. Les eaux : une mort amère : perdue.

Une femme et un homme. Je vois son petit jupon. Troussée, je parie.

Leur chien allait l'amble le long d'un banc de sable en train de fondre, trottant, reniflant dans toutes les directions. Cherchant quelque chose de perdu dans une vie antérieure. Soudain il fila bondissant comme un lièvre, les oreilles rejetées en arrière, à la poursuite de l'ombre d'une mouette au vol patineur. Le sifflet aigu de l'homme frappa ses oreilles flexibles. Il volta, se rapprochant par bonds, puis au trot, pattes tricotantes. D'orangé un cerf passant, au naturel, sans massacre. Au bord de la dentelle du flot il s'arrêta, raide sur son train de devant, les oreilles pointées vers la mer. Le museau dressé il aboyait au renâclement des vagues, troupeau de morses. Elles serpentaient vers ses pattes, elles bouclaient, développaient crête sur crête, chaque neuvième vague chevauchant et crevant, de loin de plus loin arrivant de l'horizon des vagues et des vagues.

Chercheurs de coques. Ils pataugèrent un peu dans l'eau, puis se baissant immergèrent leurs sacs et les ayant retirés, sortirent de l'eau. Le chien jappait en courant vers ses

maîtres, leur sautait dessus, retombait sur ses quatre pattes, se dressait de nouveau contre eux avec une tendresse muette, caressante, d'ours. Tendresse méconnue il les suivait vers le sable plus sec, une rouge loque pantelante de langue hors de sa gueule de loup. Son corps tacheté qui trottait en avant s'allongea soudain en un galop de veau. La charogne se trouvait sur son chemin. Il s'arrêta court, renifla, en fit le tour fièrement, un frère, flaira de plus près, tourna encore autour, reniflant avec précipitation, en connaisseur, tout le pelage vasé du chien mort. Ciboulot de chien, flair de chien, les yeux à terre, en route vers un grand but. Ah pauvre peau-de-chien. Ci-gît la peau du pauvre peau-de-chien.

— *Chiffon !* Lâche ça, sale cabot.

Le cri le ramena en chien couchant vers son maître qui d'un coup mol de son pied déchaussé l'envoya sans grand mal dinguer l'échine basse au-delà d'une langue de sable. Puis furtif il s'en revint en décrivant une courbe. Il ne me voit pas. Longeant le bord de la digue, l'allure vague, il baguenaude, flaire une roche et levant une patte crispée, la compisse. Puis le voilà qui trotte droit devant, lève encore la patte de derrière, et derechef un jet bref contre une roche inflairée. Les simples plaisirs du pauvre. Puis ses pattes de derrière dispersent le sable : puis ses pattes de devant patrouillent et fouissent. Quelque chose qu'il a enterré là, sa grand'mère. Il fouge le sable, patrouille et fouit, s'arrête pour écouter le vent, fait voler de nouveau le sable avec des ongles frénétiques, s'arrête court, un léopard, une panthère, un produit adultérin, un rapace déchiquetant le cadavre.

Après qu'il m'a réveillé la nuit dernière, est-ce que ce n'était pas le même rêve que j'ai eu ? Voyons. Un porche ouvert. Rue des filles. Me rappeler. Haroun al Raschid. J'y suis presque. Cet homme me conduisait, parlait. Je n'avais pas peur. Le melon qu'il tenait, il l'approchait de ma figure. Il souriait : fragrance crémeuse du fruit. C'était la

règle, disait. Entrez. Suivez-moi. Tapis rouge par terre. Vous verrez qui.

Epaulant leurs sacs, ils traînent la jambe, les rouges fellahs. Ses pieds à lui, bleuis au bout du pantalon retroussé, claquant contre le sable collant : un cache-nez brique monte jusqu'au menton non rasé. A pas de femme elle suit. Le ruffian et sa ribaude. C'est à son dos à elle qu'est accroché le butin. Le sable grenu et les débris de coquilles font croûte à ses pieds nus. Sur sa face pelée par le vent ses cheveux traînent. Derrière son seigneur sa marmite, bions, vers la grand'vergne. Quand la nuit cache les défauts de son corps, sous l'arcade d'un passage où les chiens ont fait leurs ordures, tapie dans son châle brun, elle raccroche. Son petit homme régale deux soldats du Royal Dublin chez O'Loughlin, de Blackpitts. Baise-la, quaille-la, en gras jargon de nègre, ma quaillante largue girofle. Une démoniaque blancheur sous ses guenilles rances. Ruelle Fumbally cette nuit : les odeurs de la tannerie.

Blauches louches, rouge pantiere,
Et ton corps est un fin morceau.
Viens t'en piausser avec mezieres,
Dans la sorgue on s'embrochinera.

Ce que le bedonnant Thomas d'Aquin appelle délectation morose, *frate porcospino*. Avant la chute, Adam copulait mais ne jouissait pas. Laissez-le donc bramer : ton corps est un fin morceau. Langage pas pour une miette pire que le sien. Mots de moines, grains de rosaires qui bredouillent sur leurs panses ; mots de la pègre, pépites qui pèsent fort dans ses poches.

Les voici qui passent.

Un œil en coin à mon chapeau Hamlet. Et si j'étais tout à coup nu ici même où je suis ? Mais non. A travers tous les sables du monde, suivie vers l'ouest par l'épée flamboyante du soleil, elle trekke son chemin vers les terres du soir. Elle trimarde, schleppe, traîne, tire, tras-

cine sa charge. Une marée qui rampe à l'ouest tirée par la lune la suit. Marées en elle, avec des myriades d'îles, sang qui n'est pas mien, *oinopa ponton*, une mer sombre comme le vin. Voici la servante de la lune. Dans le sommeil le signe liquide lui dit son heure, la fait lever. Lit nuptial, lit de parturition, lit de mort aux spectrales bougies. *Omnis caro ad te veniet*. Et voici la vampire qui vient, ses yeux perceurs de tempêtes, sa voilure de chauve-souris qui ensanglante la mer, bouche au baiser de sa bouche.

Là. Prenons ça au vol, vite. Mes tablettes. Bouche à son baiser. Non. Il en faut deux. Collons-les bien. Bouche au baiser de sa bouche.

Il faisait la moue, et ses lèvres effleuraient et mâchonnaient de fictives lèvres de vent : bouche à son ventre. Antre, tombe où tout entre. Du moule de sa bouche son souffle sortait en sons inarticulés. Oo... hîî... ha : grondement d'astres en trombe, ronds brandons qui grondent aux abimes des abîmes. Du papier. Les billets de banque, zut alors. La lettre du vieux Deasy. Voici. En vous remerciant pour l'hospitalité, déchirons le bout de la feuille blanche. Le dos au soleil il s'étira tout de son long vers un rocher en forme de table et griffonna des mots. C'est la deuxième fois que j'oublie d'emporter des fiches de la bibliothèque.

Son ombre portait sur les roches pendant qu'il terminait, penché. Pourquoi ne serait-elle pas illimitée, pourquoi ne s'étendrait-elle pas jusqu'à la plus lointaine étoile ? Elles sont là sombres derrière cette lumière, ténèbres luisant dans la lumière, de ta Cassiopée, mondes. Il est là, ce moi, augure à baguette de frêne et sandales empruntées, assis le jour près d'une mer livide, ignoré et marchand dans la nuit violette sous une influence maléfique conjonction d'astres. Je repousse cette ombre circonscrite, inéluctable forme humaine, et la rappelle. Illimitée, pourrait-elle être mienne, forme de ma forme ? Qui prend garde à moi ici ? Où et par qui seront jamais lus ces mots que j'écris ? Des

signes sur champ blanc. Quelque part à quelqu'un de votre voix la plus flûtée. Le bon évêque de Cloyne fit sortir le voile du temple de son chapeau ecclésiastique : voile de l'espace aux emblèmes de couleur hachurés sur champ. Attends. Colorés sur le plat ; oui c'est bien cela. Je vois le plat, puis je pense la disance, près, loin, je vois le plat, Est, arrière. Ah, voyons maintenant : ça retombe subitement, dans un figé de stéréoscope. Déclic du truc. Vous trouvez mes paroles obscures. L'obscurité est dans nos âmes, n'est-ce pas votre avis ? Encore plus flûtée. Notre âme blessée de la honte du péché, se cramponne à nous toujours plus, femme cramponnée à son amant, plus, toujours.

Elle se confie à moi, sa main douce, ses yeux aux longs cils. Et maintenant, où donc nom de nom est-ce que je l'emmène derrière le voile ? Dans l'inéluctable modalité de l'inéluctable visualité. Elle, elle, elle. Quelle elle ? La vierge à l'étalage de Hodges Figgis, lundi, cherchant un de ces livres alphabets que vous deviez écrire. De quel œil tu l'as regardée. Le poignet sous la cordelière tressée de son ombrelle. Elle vit d'amour et d'eau claire dans Leeson park : une femme de lettres. Sers ça à d'autres, Stevie : une femme facile. Je parie qu'elle porte un de ces nom de dieu de corsets avec des jarretelles et des bas jaunes bossus de reprises. Parle-lui de chaussons aux pommes, *piuttosto*. Où as-tu la tête ?

Caressez-moi. Doux yeux. Main douce, douce-douce. Je suis si seul ici. Oh, caressez-moi sans attendre, tout de suite. Quel est ce mot que tous les hommes savent ? Je suis ici seul et tranquille. Et triste. Touchez-moi, touchez-moi.

Il s'étendit tout de son long, le dos sur les rocs pointus, tandis qu'il bourrait dans sa poche ses notes et son crayon, chapeau rabattu sur les yeux. C'est le mouvement de Kevin Egan que je viens de faire, lorsqu'il va piquer sa sieste, repos dominical. *Et vidit Deus. Et erant valde bona.* Allo !

Bonjour, ô vous le bienvenu comme les fleurs en Mai. Sous l'auvent de son chapeau et à travers ses cils palpitants de lunules, le soleil au zénith. Je suis pris dans cet embrasement. L'heure de Pan, le faunesque midi. Parmi les plantes-serpents lourdes de gommes les fruits d'où sourd le lait, là où s'élargissent des feuilles étalées sur les eaux couleur de bronze. La douleur est loin.

Ne te détourne plus pour méditer.

Son regard méditatif s'était posé sur les bouts carrés de ses bottines. Laissés-pour-compte *nebeneinander* du copain. Il comptait les sillons du cuir crevassé dans lequel le pied d'un autre s'était niché au chaud. Pied qui frappe le sol avec l'arrogance d'un pontife. Pied que j'aversionne. Mais quel n'était pas ton ravissement de voir que le soulier d'Esther Osvalt était à ton pied : c'est à Paris que je l'ai connue. *Tiens, quel petit pied !* Ami solide, âme fraternelle : amour à la Wilde qui n'ose pas se définir. Et il pense à me lâcher. A qui la faute ? Tel que je suis. Tout entier ou pas du tout.

Du lac de Cock l'eau fluait à force en longs lassos, recouvrait l'or vert des îlots de sable, s'enflait et fluait. Mon bâton va s'en aller avec le flot. Attendons. Non, le flot passe, passe en se courrouçant contre les roches basses, tourbillonne et passe. Mieux vaut en finir au plus vite avec cette corvée. Attention : un discours en quatre mots du flot : sîîsou, hrss, rsseeiss, ouass. Souffle véhément des eaux parmi des serpents de mer, des chevaux cabrés, des rocs. Dans des tasses de rochers le flot flaque : flic, flac, floc : bruit de barils. Et, répandu, son discours tarit. Il flue en murmure, largement il flue, flottantes flaques d'écume, fleurs qui se déploient.

Sous l'influence du flux il voyait les algues convulsées s'élever avec langueur, balancer des bras qui éludent quand leurs cotillons elles troussent, balancer dans l'eau chuchotante, et lever de timides frondes d'argent. Jour après

jour, nuit après nuit : soulevées, inondées, laissées à plat. Seigneur, elles sont lasses, et au chuchotement de l'eau elles soupirent. Saint Ambroise l'entendit, le soupir des feuillages et des vagues, en attente, dans l'attente depuis toujours de la plénitude de leurs temps, *diebus ac noctibus injurias patiens ingemiscit*. Pour nulle fin rassemblée, puis en vain relâchées, s'avançant avec le flot, avec lui revenant en arrière : écheveaux du métier de la lune. Elle aussi, lasse aux yeux des amants, des hommes lascifs, une reine nue rayonnante en son royaume, elle tire à elle le réseau des eaux.

Cinq brasses là-bas. Par cinq brasses d'eau ton père repose. Il a dit : à une heure. Repêchage d'un noyé. Haut de l'eau à la barre de Dublin. Poussant devant lui un amas flottant de détritus minéraux, un banc de poissons en éventail, de cocasses coquilles. Un cadavre blanc de sel, émergeant dans le ressac, ballotté vers la terre, mètre à mètre, un marsouin. Le voilà. Accrochez-le vite. Tout descendu qu'il soit sous le plancher des eaux. Il est à nous. Stoppe.

Sac de gaz cadavériques macérant dans une saumure infecte. Un frisson de fretin engraissé d'un spongieux morceau de choix fuit des interstices de sa braguette boutonnée. Dieu se fait homme se fait poisson se fait oie barnacle se fait édredon. Vivant, je respire des souffles morts, foule la poussière de mort, dévore un urineux rebut de chairs mortes. Hissé roide sur le plat-bord, il exhale aux cieux la puanteur de son tombeau vert, le trou lépreux de son nez ronflant au soleil.

Une marine métamorphose ceci, des yeux bruns bleuis de sel. Mort par la mer, la plus douce des morts qui s'offrent à l'homme. Antique Père Océan. *Prix de Paris :* évitez les contrefaçons. L'essayer c'est l'adopter. Ah ce qu'on s'est bien amusé.

Allons. J'ai soif. Le ciel se couvre. Il n'y a pourtant pas de nuages noirs. Orage. Il tombe tout étincelant, orgueil-

leux éclair de l'intellect, *Lucifer, dico, qui nescit occasum.* Non. Mon chapeau coquillard, mon bâton de pélerin, et ses miennes sandalantes chaussures. Où ? Vers les terres du soir. Le soir trouvera le soir.

Il avait pris sa canne par la poignée, esquissait mollement quelques feintes, s'attardant encore. Oui, le soir se retrouvera en moi, sans moi. Tous les jours rencontrent leur fin. A propos, quand est-ce que ce sera, le prochain ? Mardi sera le jour le plus long. De tout cet heureux nouvel an, maman, rataplan plan plan. Lawn Tennison, gentleman-poète. *Già.* Pour la vieille sorcière aux dents jaunes. Et monsieur Drumont, gentleman-journaliste. *Già.* Mes dents sont très mauvaises. Pourquoi, me le demande ? Touchons. Celle-là aussi est fichue. Coquilles. Devrais-je aller chez le dentiste avec cet argent, je me le demande ? Et celle-là. Kinch l'Edenté, surhomme. Pourquoi ça, je me le demande ; ou bien cela correspondrait-il à quelque chose.

Mon mouchoir. Il l'a jeté. Je me le rappelle. Ne l'ai-je pas repris ?

Sa main tâtonna en vain dans ses poches. Non, je ne l'ai pas repris. Je n'ai plus qu'à en acheter un.

Il déposa soigneusement à l'angle d'une roche le mucus sec cueilli dans une de ses narines. Ni vu ni connu je t'embrouille.

Mais derrière ? Peut-être quelqu'un.

Il avait tourné la tête et regardait par-dessus son épaule. Se déplaçant en plein ciel, de hauts espars aux voiles troussées sur leurs traversins de hunes, rentraient au port, remontant le courant, silhouette silencieuse dans le silence, un navire.

JAMES JOYCE

Traduit de l'anglais par MM. Auguste MOREL *et* Stuart GILBERT, *et revu par* M. Valery LARBAUD.

LETTRES

A ANDRÉ GIDE

Barbizon, 19 juin 28.

Cher Gide,

J'ai reçu votre carte ce matin comme j'achevais ma réponse. Elle m'a touché dans ce secret des secrets que nous aimons, n'est-ce pas, et dont nous gardons la clef pour les seules rares impressions extraordinaires. Je vous réponds (ci-incluse). Il le faut. C'est votre faute. Pourquoi m'avez-vous écrit si brusquement, sans réfléchir. Pourquoi n'avez-vous pas pris le temps de me répondre honorablement, sur une querelle dont vous savez bien qu'elle n'est pas si hasardeuse pour que quelqu'un de clairvoyant et de sensible comme moi l'ait élevée. Au lieu de cela, voilà que vous attaquez insidieusement, avec des moyens indignes sur des assemblages inexacts, une tête dont vous avez pourtant éprouvé l'équilibre. Est-ce que cela n'est pas un coup de Jarnac dans un assaut qui valait mieux d'un examen de votre raison et de votre conscience ?

Affectueusement votre adversaire — puisqu'il le faut...

ANDRÉ ROUVEYRE

Réponse ouverte.

A ANDRÉ GIDE

Barbizon, 19 juin 1928.

Cher André Gide,

Grand merci pour vos trois lettres[1]. Je ne sais, s'il m'eût fallu choisir laquelle j'aurais reçue avec le plus d'agrément. Pourtant votre troisième, suivant les deux autres au tour après tout cordial, est assez curieuse. Surprise à vous-même en dernière heure, je gage que vous n'avez pas tardé ensuite de vous en ronger les ongles. Aussi soudaine que la précédente était laborieuse, elle révèle trop, non l'admirable écrivain que vous êtes, mais un défaut de votre caractère habituellement plus circonspect, évoluant à la dérobée et qui ne se montre pas dehors, à moins qu'on ne l'y force. Après déjà tant de fois où je m'y suis heureusement essayé, voici donc que je suis de nouveau la cause que vous vous découvrez. Le courroux indispose. Il est ensemble plaisant et amer de voir un homme de votre qualité qui s'y culbute.

J'ai lu cette troisième lettre, tout d'abord, comme quelque chose qui m'était étranger, malgré la suscription. Excusez-moi si j'ai tardé, jusqu'au prochain loisir, d'y prêter une attention qui, au contraire de ma première impression, a été largement payée. J'ai, en effet, compris, et avec reconnaissance, un témoignage qui est si allègrement la preuve nouvelle que mes remarques les plus indiscrètes sur votre trafic intime sont exactes. Ce ne sont pas seulement vos amis que vous traitez avec une morbide duplicité, mais aussi vous-même. Lorsque vous vous récriez, soit pour eux, soit pour vous, vous le faites avec

1. *Nouvelle Revue Française,* nº de juin.

une telle impéritie, que les propos que vous semblez vouloir détruire s'en trouvent décidément confortés. Sous couleur de les couvrir, vos amis ou vous-même, vous les désaltérez avec un poison décisif.

Pourquoi donc, aujourd'hui, montrez-vous un tel désordre ? Vous ai-je donc jamais caché que la principale qualité personnelle que je distinguais en vous c'est la dissimulation ? Vous n'avez jamais ignoré que nos voies sont opposées, ni que, à mes yeux, rien de ce qui, en nous, est dû à une énergique vérité de nature — et si infamant parfois que cela peut paraître au monde — n'est honteux, en vérité, si un héroïsme conscient en regarde et en maîtrise le débat en nous-même. Ainsi vous avez la chance d'avoir eu pour votre commentateur le seul écrivain qui, à vous considérer, tient pour légitime, chez vous, le drame de l'anomalie congénitale qui vous vaut universellement — sous l'angle personnel — un stupide décri, et c'est contre celui-là que vous pestez inconsidérément, que vous abandonnez tout bon sens, tout esprit, pour un impétueux relâchement, plein de tricherie dans vos interprétations, d'ambiguité sournoise dans vos insinuations, de frime dans vos prétentions arbitraires [1].

Vous êtes la rétractation, la reprise en personne. Chaque instant, chez vous, sue à démentir le précédent. Quoi que vous avanciez, déjà votre discrédit l'accompagne.

1. Et encore vous êtes léger au point de faire d'une coquille glissée dans mon texte (« ...Un mouvement d'édition qui serait recherché par telle tête avertie... » mis pour : « ...par quelque tête avertie... ») le pivot d'une péroraison dès lors dénuée de sens !

Désolé, mon cher Rouveyre ; mais comment aurais-je pu supposer que cette faute, par extraordinaire, n'était pas de vous ? Voici donc votre texte rectifié :

C'est parfait, et ces maisons, je suppose, n'ont pas la coquetterie, ni l'illusion de prétendre à présenter un mouvement d'édition qui serait recherché par quelque tête avertie, sachant raisonner sur les destins passés et futurs des lettres françaises, et apte à en préparer et à en consolider un terrain actuel propice à leur permettre de prendre, de mener et de suivre leur cours... etc... etc...

Sous la roche où vous vous asseyez toujours il y a l'anguille. Votre faveur comme votre disgrâce sont également suspectes. Et vous devrez permettre que, désormais, lorsque l'on s'approchera de vous, on regarde à terre pour éviter la chausse-trappe. J'écarte vos insinuations aventurées et perfides, arguments apocryphes faute d'arguments valables. Je me serais abaissé, sifflez-vous, dans la droguerie, et jusqu'à y perdre et ma santé et mon équilibre. Or, il n'est rien que je méprise, justement, comme quiconque perd son gouvernement. Vous m'auriez toujours considéré avec pitié, et comme irresponsable. Vous m'auriez donné votre estime pour l'énergie avec laquelle j'aurais réussi à me cramponner à la vie.

Cher Gide, ne m'estimez donc plus du tout, je vous prie, car on témoigne au contraire de la naturelle bonne grâce que j'ai toujours montrée lorsque, par-ci par-là, j'ai failli passer.

Pour ce qui est de ma responsabilité, non seulement je me suis toujours tenu de manière à la conserver toujours entière, intacte, mais j'ai encore eu l'honneur de l'étendre sur d'autres. Sur vous par exemple :

Suivent de nombreuses citations de mes lettres de 1923 et 1924, qui témoignent en effet ma confiance imprudente et l'affection que j'avais pour Rouveyre avant ses attaques contre ceux qu'il savait mes amis. Mieux vaut donner ces lettres in extenso ; *M. Rouveyre lui-même m'en fournit le texte dans l'appendice de son livre : « Le reclus et le retors »* (Crès, 1927).

*
* *

A ANDRÉ ROUVEYRE.

I

2 juin 1923.

Que je vous redise le plaisir que j'ai eu de vous revoir. Je voudrais vous connaître mieux et causer davantage avec

vous ; je sens entre vous et moi des possibilités de sympathie profonde et celle que vous m'avez toujours témoignée m'a mis en confiance près de vous. Je ne sens pas, près de vous, ce terrible besoin de se contrefaire qui paralyse mon esprit et mon cœur en présence de presque tous mes « contemporains ». *Je voudrais, malade, pouvoir me soigner près de vous*[1]. Mais vous vous guérirez[2] — vous guérissez déjà — comme j'ai guéri moi-même, atteint aussi gravement que vous. Et d'avoir passé par là (je parle de cet affreux détroit de l'ombre) vous laisse je ne sais quelle tendresse au cœur et quelle particulière intelligence à laquelle ne peuvent prétendre les « bien portants ». C'est aussi ce qui me rapproche de vous.

II

9 juin 1923.

Je lis avec un vif intérêt les pages du *Mercure* que vous avez eu la gentillesse de me faire envoyer. Mais quelques lignes m'y font un peu saigner le cœur, je vous l'avoue : non Rouveyre, mon sourire n'a jamais menti, aussitôt que de l'affection s'y mêlait ; et persuadez-vous que j'eusse été incapable à votre endroit d'un coup de patte comme celui que vous me décochez ici en souriant. Ou avez-vous écrit ces mots pour faire plaisir à certains ? Pensez-vous qu'ils me connaissent ? et que cette réputation de perfidie, d'insécurité, etc., etc., colle en quoi que ce soit à mon être réel. Parbleu ! j'espère bien que nous vivrons assez, vous et moi, pour que vous puissiez vous persuader du contraire et qu'il n'est rien de plus sûr et de plus fidèle que mon amitié.

1. *Cette phrase, habilement citée par Rouveyre* in coda, *lui permettait de terminer sa lettre ainsi : « Allons, ce dernier souhait est maintenant exaucé. Portez-vous mieux. Et puissé-je, avec cette lettre, vous avoir, à nouveau, aidé avec fruit. Votre ami André Rouveyre. »*
2. Il ne s'agissait pas, ici, d'opium, mais de tuberculose.

Ne croyez point que je vous en veuille ; simplement vous m'avez un peu attristé.

III

10 juin 1923.

Vous avez bien fait de m'écrire ainsi (et je me félicite de vous y avoir poussé). Tout ce que vous me dites, je me le disais presque ; mais ne croyez point qu'il y ait de ma part une susceptibilité excessive : simplement je m'affectais que vos lignes puissent enfoncer certains dans une fausse idée qu'ils ont de mon personnage, qui ne savent voir dans mon visage que ce sourire, dans ce sourire que le mensonge : « et du reste Rouveyre lui-même, qui est l'ami de Gide, ne se gêne pas pour le dire ». C'est la quasi certitude que j'avais que ce « menteur » serait mésinterprété — mais je ne le mésinterprétais pas moi-même. Et rien n'est changé dans mon affection pour vous, qui est profonde. Après cette dernière lettre de vous j'ai plus envie de vous revoir que jamais, et je sens que, désormais, je pourrai causer avec vous plus à mon aise, plus sérieusement et authentiquement que je ne l'ai fait jusqu'à présent.

IV

12 avril 1924.

Vous parlez d'Anatole France déjà comme on en parlera dans vingt ans, et avec des vues d'une perspicacité singulière. J'aime le ton d'indignation concentrée et de dégoût avec lequel vous dénoncez Lorrain et Mendès. Vous avez à leur sujet des phrases qui m'ont ravi — et l'allusion à mes critiques des *Nouveaux Prétextes* ne m'a pas trouvé insensible. Mais il me semble que c'est en parlant de Barrès que vous donnez surtout votre mesure. Vous y dites tout ce que je crois profondément juste et que l'on n'avait encore jamais dit. Votre jugement, si sévère soit-il, se tempère

d'un tel amour qu'il obtient de vous des accents parfois pathétiques. Ah ! qu'Apollon nous garde de la « surélévation orgueilleuse » !

V

Cuverville, 31 octobre 1924.

Je n'ai reçu votre premier morceau qu'hier. Vous pouvez penser que j'attendais votre étude [1] avec une assez vive impatience ; mêlée, il va sans dire, d'une certaine appréhension ; car, aux couronnes que vous tressez, vous n'enlevez jamais les épines, et c'est souvent par elles qu'on reconnaît l'authenticité des roses offertes ; ce ne sont certes pas des fleurs en papier. Une lettre de vous me recommande de réserver mon jugement et d'attendre la fin de l'étude. Je ne vous fais donc part aujourd'hui que de quelques réflexions provisoires.

Une de mes grandes déceptions littéraires, c'est la lecture des *Souvenirs* de Banville qui me l'a donnée. Ce sont compotes où la surabondance de sucre couvre la spéciale saveur de chaque fruit. Vous avez donc raison sans doute de préférer au sucre le sel et le vinaigre. Ils conservent aussi bien, sinon mieux. Mais l'important, c'est la saveur, la saveur propre. L'avez-vous toujours préservée ? Il me paraît que vous avez plongé si avant vos doigts dans la marmite que parfois, dans votre confiture, je sens plus votre parfum que le mien.

N'allez pas croire que je me rebiffe ; j'ai tendance au contraire (et ceci ne vous surprendra pas) à reconnaître pour vrai de préférence ce qui ne m'est pas agréable ; mais ceci dit, osons marquer les traits qui, dans votre portrait, me paraissent exacts, et ceux que je tiens pour fausser nettement ma figure.

« Sous les attaques de Béraud, il blémit... tant la chose

1. *Le Contemporain Capital* (*Nouvelles*), articles repris plus tard dans *Le Reclus et le Retors*.

lui put paraître effrontée... » Voici qui est mal dessiné. L'attaque de Béraud m'étonna par la subite importance qu'elle donnait à ma figure... Ne nous faisons pas plus modeste que de raison : je n'ai jamais douté de mon importance. Mais j'ai vécu jusqu'en 1916 dans la conviction que cette importance ne serait reconnue que beaucoup plus tard ; qu'après ma mort. Aucun article ne la signalait. J'ai connu ce destin bizarre (peut-être unique) d'être magnifié par l'attaque avant de l'avoir été par l'éloge. La caricature a pris le pas sur le portrait. Cela donnait beau jeu à mes ennemis ; ce n'est pas contre des éloges qu'ils protestaient, mais bien contre mon œuvre même, et ce qu'ils appelaient : mon influence. Or, de cela, j'ai pu souffrir, car cette œuvre, les lecteurs de Béraud, Massis, etc., ne la connaissaient pas. Toutes les imputations, si mensongères fussent-elles, seraient donc acceptées sans contrôle. Elles l'ont été. Peut-être eût-il été bon que vous vous fussiez persuadé de cela davantage. Dans dix ans d'ici, il n'importera plus guère ; mais il était des traits faussés qu'il importait de rétablir. Après quoi j'eusse plus volontiers reconnu pour parfaitement exact... ceci par exemple : « ...manque d'ouverture nette de son anarchie »... car cette anarchie, je n'ai su me l'avouer à moi-même et la reconnaître qu'assez tard. Il n'y a pas si longtemps que j'ai cessé de ramer contre le courant... je veux dire : celui qui m'entraîne et que je reconnais aujourd'hui pour le vrai. De là, sans doute, ce que vous appelez : « volonté affectée de l'obscurité » et : « ses gestes allaient à l'encontre en secret », qui est fort bien observé, mais qui ne suffit pas à expliquer l'ostracisme dont vous parlez, et dont, à vrai dire, je ne m'affectais guère, en bon élève de Mallarmé.

Et je ne crois pas juste non plus, du moins sommairement indiqué comme vous faites : « Gide n'a pas de souci plus grand que celui de la figure qu'il fait dans le monde. » J'ai beaucoup médité sur cette phrase, par peur d'une protes-

tation trop hâtive. L'attitude, la position du moins, que les attaques me forcent de prendre, et qui me paraît à présent la meilleure, celle de quelqu'un qui s'est mis tout le monde à dos, n'est pas du tout celle que j'eusse prise naturellement. C'est aussi que je me suis longtemps considéré simplement comme un artiste ; je n'ai compris qu'à la faveur de ces attaques qu'il me fallait accepter d'être surtout un novateur. « En général tout novateur est artificieux », dit Bossuet. A vrai dire ce sont ces attaques qui m'ont révélé ma valeur.

Très juste : « une partie (de son œuvre) est criante et trépidante : l'autre compassée... » C'est aussi que j'ai plus grand souci de cacher ma pensée que de la dire, et qu'il me paraît plus séant de la laisser découvrir, par qui la cherche vraiment, que de l'*exposer*. Et tout le paragraphe qui suit est on ne peut plus perspicace.

J'en arrive à présent avec vous au centre même : « Action décomposante. » Il est vrai. Mais qu'est-ce que je décompose ici ? qu'un composé factice, ruineux, de morale et de préjugés, où ne s'abrite que de la peur. J'attends que vous le montriez dans vos articles suivants. Oui, c'est là que je vous attends.

Entre parenthèses, pourquoi me prêtez-vous des sentiments de « dépit » devant la prépondérance de Gourmont au *Mercure* ? Fallait-il nécessairement du dépit pour étouffer dans cette atmosphère empoussiérée ?

« Valeur plus authentique encore qu'il ne croit... (eh ! eh ! petit à petit, j'en viens bien pourtant à le croire) telle qu'elle est au creux de lui-même, au plus profond élémentaire et sauvage où il ne plonge pas, où il refuse de plonger par ligature atavique et par vain souci de civilité. » Merci de parler ainsi. Voici, mon cher Rouveyre, qui m'éclaire, et me guide, et me fortifie.

Excellente, la suite ; révélatrice ; mais ne parlez donc pas des « huguenots de ma suite » ; voici qui est de pure invention : les protestants m'ont toujours honni. Partant,

assez mauvais le passage où « les pas ouatés et funèbres de ces messieurs... ». A qui diantre en avez-vous ? et de qui voulez-vous parler ? Vous n'écoutez ici que la légende et ne faites pas attention que tous ceux qui composent « ma troupe », à la seule exception de Schlumberger, sont catholiques pur sang.

« Il ne nous est pas donné de pouvoir, nous-mêmes, contempler avec indépendance notre humaine structure. » Votre article, pourtant, m'y aide, et je vous en sais gré.

Je lis ensuite bien des remarques, indiscrètement pénétrantes, subtiles, et dont force m'est de reconnaître l'inquiétante perspicacité.

Plus loin, en passant : « En principe, jamais l'homme ne se retire du monde si le monde ne l'a pas auparavant rejeté », affirmation paradoxale peut-être, mais des plus intéressantes, importante, et où vous êtes excellent.

J'apprécie hautement mon manteau « couleur de murailles croulantes »... un peu moins, je l'avoue, mon « regard oblique de vieille chinoise »... mais ça c'est une affaire de goûts, et cela a dû tellement vous plaire !

Pour ce qui est du satanisme, remettons à plus tard. « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons », disait-on d'abord du Christ lui-même... Je crains que tout cela ne soit simple façon de parler.

Je reste plein d'attente encore.

VI

Cuverville, 5 novembre 1924.

Oui, c'est encore moi. Heureux suis-je que ma lettre vous ait plu ; j'avais pris grand plaisir à l'écrire... Mais dans votre mot d'aujourd'hui, je relève une petite phrase qui m'inquiète car j'y flaire une erreur d'interprétation contre laquelle, en hâte, je voudrais vous mettre en garde. « Les ouvertures de votre lettre me font espérer que j'aurais

atteint le fond de vos inquiétudes », dites-vous. Je crains qu'on ne parle pas d'« inquiétudes », à mon sujet, sans se mettre le doigt dans l'œil. Cela vient, je crois, de cette opinion toute faite, qui veut voir de l'inquiétude chaque fois qu'il y a diversité, complexité, etc. Vous n'en êtes tout de même pas là, je pense, et devez comprendre que si j'étais capable d'inquiétude, je ne serais pas capable d'écrire mes livres. Je prétends que les vrais inquiets sont précisément ceux qui ont besoin, pour vivre, d'un système : les Massis, les Maritain... je dirais même : les Barrès. J'ai pu être inquiet, dans le temps ; mais précisément la diversité de mes livres donne le change, car c'est à elle que je dois de ne plus être inquiet aujourd'hui. Je le serais sans doute encore, si je n'avais pas su délivrer mes diverses possibilités dans mes livres et projeter hors de moi les personnages contradictoires qui m'habitaient. Le résultat de cette purgation morale, c'est un grand calme ; osons-le dire : une certaine sérénité.

Mais nos bons catholiques d'aujourd'hui n'admettent pas que l'on puisse trouver calme, équilibre et sérénité ailleurs que dans le dogme ? Je voudrais que vous ne donniez pas dans ce panneau ; vous leur feriez trop de plaisir.

VII

Cuverville, 10 novembre 1924.

Je reçois la seconde tranche de votre étude à l'instant. Me précipite sur vous ; vous dévore.

Je relirai plus tard, à tête refroidie ; ceci n'est que mon impression première, sans retouches et sans apprêt.

Oui, je sens bien cette fois le bistouri pénétrer dans la chair même, la chair vive ; c'est délicieux ! et il pénètre très avant. Il touche à des points névralgiques ; l'opérateur ne s'en fait pas ; il a le regard clair, la main sûre. Parfait. Mais tout à coup l'opéré pousse un cri, non de douleur,

car tant que l'opération qu'il surveille se poursuit sans trébuchement, il approuve. Mais voici que le scalpel s'égare... Quittons la métaphore et disons simplement que je souscris à ce que vous dites, y applaudis (car vous le dites fort bien et cela n'était pas facile) ; mais dans la dernière colonne, tout à coup, vous faites erreur, une erreur grave ; veuillez non pas m'en croire sur parole, mais prêter attention à ce que je vous en dis ; il me semble impossible que vous n'en reconnaissiez pas, après examen, la justesse : Non, mon cher Rouveyre, non, ce n'est pas le sentiment de la défense qui jamais fit naître en moi le désir. L'horreur du défendu a précédé de longtemps le besoin de légitimer à mes propres yeux ma conduite et l'intime proposition de mon être. Et ceci est très important, car c'est précisément cette horreur du défendu qui m'a *contraint* de réviser le code ; je ne pouvais prendre mon parti non plus de vivre insincèrement, que de demeurer hors la loi. Et n'allez pas me dire, par pitié, que tout cela revient au même : le psychologue que vous êtes doit comprendre que vous mettez ici la charrue avant les bœufs. C'est ce que mes Mémoires éclaireront suffisamment, par la suite ; mais pour ne rester point en retard vous devriez, sans plus attendre, mettre au point ce petit alinéa. Il n'y aurait, ce me semble, que quelques lignes à modifier, et votre article en vaut la peine ; précisément parce que, par ailleurs, vous y faites preuve d'une perspicacité si indiscrètement pénétrante, et si prophétique ; encore une fois, ce que j'en dis me paraît des plus importants.

Et naturellement c'est de ce petit passage que vont s'emparer tous ceux qui prétendent donner raison à la Loi. Massis a parfaitement raison lorsqu'il affirme que l'amour du désordre est incapable de produire une œuvre d'art ; mes livres sont là pour le prouver. Si tout mon être ne tendait pas à l'ordre et à l'harmonie, je n'aurais jamais pu les écrire, et je n'en aurais pas eu le désir.

VIII

Cuverville, 22 novembre 1924.

Combien j'aimerais vous revoir ! C'est seulement maintenant que je pourrais bien causer avec vous. Si je ne pensais que vous préférez la solitude, volontiers j'irais passer quelques heures à Barbizon, auprès de vous.

Je ne vois pas qu'il y ait lieu de souhaiter de retouches à votre étude (une fois faite l'importante rectification dont vous convenez). Elle est extraordinairement perspicace et « fouillée ». Je me reconnais et me plais dans ses lumières et dans ses ombres. Et je reconnais avec vous que, après tout, la question de l'uranisme n'a pas, en elle-même, une grande importance ; mais je crois qu'après lecture de mes Mémoires vous reconnaîtrez que, pour moi, elle put en avoir une capitale, et que, du même coup, vous vous expliquerez mieux ce besoin de justification qui vous gêne dans mes écrits. Car ce n'est pas le fait d'être uraniste qui importe, mais bien d'avoir établi sa vie, d'abord, comme si on ne l'était pas. C'est là ce qui contraint à la dissimulation, à la ruse, et... à l'art. Ce n'est pas moi que je protège. Mais ceci même, l'eussiez-vous pressenti, je vous sais gré de ne pas l'avoir indiqué ; on le comprendra de reste plus tard.

Il reste que cette dernière étude est la digne conclusion d'un livre remarquable et qui devance de beaucoup les jugements contemporains.

Qu'il me tarde que vous puissiez connaître *in extenso* : *Si le grain ne meurt*, et peut-être plus encore mes *Faux-Monnayeurs !* Je vous quitte pour y travailler, tout empli d'une confiance que je vous dois et dont je vous remercie de tout cœur.

Ci-joint une page de journal :

11 novembre 1924.

Ecrit à Rouveyre, après lecture de son second article des *Nouvelles Littéraires* que je venais de recevoir. Je crains d'avoir donné trop vite mon satisfecit. Ce qui me cause un peu de douleur a vite fait de m'apparaître d'autant plus véridique ; et profitable, et salutaire, etc. Reste d'évangélisme sans doute ; par instinct presque, je tends l'autre joue... Mais, en y repensant, il me paraît que ce portrait ressemble encore plus à l'auteur du *Gynécée* qu'à moi-même ; strapassé, grimaçant, douloureux. Tout cela, c'est du romantisme ; j'en suis loin. Et plus loin encore de cette sorte de sadisme qu'il me prête et qui, vrai, n'appartient qu'à lui. Dans les bons jours, ceux où je donne ma mesure, où je livre ma vérité, rien n'est plus harmonieux que mon paysage intérieur ; c'est la musique des grandes fugues de Bach qui l'emplit le plus adéquatement. Cette recherche du vice, ce besoin de faire souffrir... quelle invention ! Et comme Jammes était plus dans le vrai lorsqu'à La Roque, examinant des écritures (il se montrait fort expert en graphologie ou, du moins, d'une intuition surprenante), disait que le trait dominant de la mienne et ce qui l'y frappait le plus, c'est *la bonté.*

Et c'est peut-être là ce qui fait que je ne puis me préférer à autrui, ni même ma pensée à la sienne, mon émotion, etc... Je commence à croire que c'est là un fait si rare qu'il doive demeurer incompréhensible à la plupart des gens. Et pourtant c'est la seule explication, sinon possible, du moins vraie, de ma nature, de ses hésitations apparentes (qui ne sont que des façons de me prêter à autrui, à sa manière de voir, etc.), de sa duplicité, de ses fuites. Peut-être comprendra-t-on cela plus tard. Même ma non protestation, lorsqu'on m'attaque, vient de là ; et mon besoin de protestation, par contre, pour défendre autrui, qui m'a déjà fait faire tant de gaffes (c'est-à-dire : qui a le plus et le mieux servi à me faire méjuger). Car rien n'est plus difficile

à comprendre, à admettre, et partant plus mal interprété, qu'un acte désintéressé... Or il n'y a que celui-là qui m'attire et qui *m'intéresse.*

IX

Cuverville-en-Caux, vendredi.

Eh bien ! cela m'attriste et me... chiffonne beaucoup d'être rejeté par votre ami, que tout ce que vous m'en dites me rend extrêmement sympathique ; exactement le genre de lecteurs que je souhaite et pour qui j'écris. Et j'estime que c'est un peu de votre faute s'il ne m'a pas mieux compris. Certainement Goethe est, de tous les littérateurs, celui dont je me sens le plus proche et auquel je m'apparente le plus, n'en déplaise à votre ami. Vous devriez bien lui envoyer mon petit volume de *Morceaux Choisis* (dont il va sans dire que je mettrais sur votre demande un exemplaire à votre disposition). On supporte plus volontiers d'être vilipendé, ou inconnu que méconnu.

Attendez-vous à ma visite, puisque aussi bien vous me dites qu'elle ne vous déplairait pas. Et prochaine. Vous ne sauriez croire combien l'idée d'une ou deux journées passées près de vous me sourit.

A bientôt donc.

X

14 décembre 1924.

Vous m'auriez déjà vu, sans la grippe qui me boucle à la villa depuis huit jours. Et quand je serai quitte ce sera pour retourner à Cuverville au plus tôt. Remettons Barbizon à des jours meilleurs. Et n'allez pas vous figurer que vous regrettez plus que moi ; mais ce n'est qu'un délai. J'ai trop d'affection pour vous, pour renoncer.

ANDRÉ GIDE

LE DÉMON
DE LA CONNAISSANCE [1]

Maryan se réveille devant la maison, et voit, à travers les vitres du rez-de-chaussée, Lange assis à la même place où il l'avait laissé près de la chaise-longue de Mone. Le feu les éclairait vivement. Mone riait de ce que lui racontait le jeune homme volubile.

— Ils parlent de moi...

Maryan n'osait entrer ; il souffrait ; aucune jalousie d'ailleurs ; ces deux êtres chers devaient s'unir contre lui... Debout sous la pluie, dans l'ombre commençante, il s'efforçait d'imaginer ce qu'eût été sa douleur s'il les avait surpris s'étreignant comme ce couple, tout à l'heure, dans le clocher... Mais cela, c'était de l'invention romanesque... Il se sentait la proie d'une autre douleur plus humble, plus basse. Mone et Lange parlaient de lui. Ils mettaient en commun ce qu'ils savaient de son cœur torturé. Il vit Mone faire en riant un signe de dénégation. Lange rapprocha sa chaise ; il semblait demander quelque chose avec insistance. La jeune femme parla seule un instant ; elle faisait beaucoup de gestes comme presque tous les méridionaux de la classe moyenne. Elle mimait son récit, jouait pour Lange une véritable comédie : Maryan la vit s'étendre un peu plus sur la chaise longue, prendre l'attitude du sommeil, puis soudain se redresser, se frotter violemment les lèvres avec un mouchoir. Lange éclata de rire, pouffa. Dans une brusque illumination, Maryan dé-

1. Voir la N. R. F. du 1er Juillet 1928.

couvrit le sens de cette mimique. Oui, ce ne pouvait être que cela... Ce ne pouvait être que cette histoire-là qu'elle racontait à Lange. Oh ! Dieu ! Il se souvient : c'était au mois de septembre dernier ; il avait pénétré, à l'heure de la sieste, dans le salon ; s'était approché de Mone qu'il croyait endormie. Un instant, il l'avait contemplée... Elle faisait exprès de donner à son souffle le rythme du sommeil. Ce cou gonflé, cette tête renversée, et la bouche un peu entr'ouverte... Si elle ne dormait pas vraiment, n'était-ce une invite ? Il s'était penché vers elle pour le plus maladroit baiser. Elle avait poussé un cri. Comment le malheureux ne reconnaîtrait-il pas ce geste de se frotter les lèvres avec un mouchoir, qu'elle refaisait maintenant pour amuser Lange ? Elle lui avait dit : « C'est dégoûtant... mais regardez-vous donc dans la glace... Si je le répétais à votre frère... » Un peu plus tard, elle s'était calmée. Elle lui avait promis de n'en rien dire à personne. Et la voici, avec Lange, penchée sur ce sale souvenir, sur cette image grotesque dont Maryan avait été longtemps poursuivi, jusqu'à se réveiller la nuit en sursaut, jusqu'à souhaiter de mourir pour échapper à cette obsession.

Que va-t-elle raconter encore ? Elle fait des deux mains un geste de dénégation ; mais Lange semble la supplier de parler. Maryan croit l'entendre : « Madame, je vous en prie... A moi, vous pouvez tout dire sur lui ; ça n'a pas d'importance, puisque nous sommes ses amis. » Mone visiblement hésite, secoue la tête avec un vilain rire ; elle doit répéter : « C'est impossible à raconter ». Maryan pâlit. Est-ce qu'elle oserait dire à Lange l'autre chose... la chose affreuse ? Un jour il sortait de la salle de bain, vêtu d'un seul peignoir... Il avait rencontré Mone dans le corridor. Il avait fait exprès de... Non, elle ne va pas livrer à Lange cette ignominie... ? Pourquoi cache-t-elle sa figure ? Il voit, dans la lueur du foyer, sur le visage de Lange, cette expression d'inquiète convoitise d'un homme à qui on annonce une histoire tellement répugnante qu'on n'aura peut-

être pas le courage d'aller jusqu'au bout. Maryan ouvre la porte du vestibule, pénètre comme un fou dans le salon.

Mone s'interrompit au milieu d'une phrase. Il balbutia :

— Je courais sous la pluie.

Il enleva son manteau et son chapeau ruisselant. Mone lui dit qu'il allait tout salir.

— Il y a des porte-manteaux, à l'entrée.

Il revint, s'approcha du feu.

— Et vous ? Qu'avez-vous fait ?

Lange assura qu'ils avaient bavardé comme de vieux amis.

— De quoi avez-vous parlé ?

Mone répond : « De mille choses... » Lange, très vite, ajouta :

— Surtout de l'Encyclique.

C'était l'époque de la condamnation du Modernisme par le Pape Pie X.

— Nous disions que...

Lange disserte et Maryan reconnaît les propos qu'il a lui-même tenus maintes fois devant son ami. Cet écho misérable de sa propre pensée l'irrite ; et soudain par un de ces brusques changements qui toujours déconcertaient Lange, il épousa la thèse de Rome. Plus tard, Mone et Lange devaient se rappeler ce monologue où il avait comparé l'Eglise aux nids d'oiseaux qui paraissent construits d'abord avec les matériaux les plus vils : paille, brindilles, boue, fiente... Mais ils protègent le mystère de l'éclosion. Ainsi disait-il, ce que nous trouvons dans l'Eglise de plus misérablement humain, entre comme éléments dans la construction de ce nid où la vie du Christ demeure incorruptible. Le Protestantisme, vase poreux, laisse tout fuir, tout s'évaporer : la divinité de Jésus, la présence réelle ; il ne détient plus, dans ses flancs, qu'un résidu méconnaissable de Révélation... Maryan s'interrompit :

— Je ne sais pourquoi je vous dis ces choses ; pourquoi je prêche... Il subsiste en moi un prêtre que je n'arrive

pas à tuer... Comme il fait sombre ! Faut-il que j'allume ?

La fin de la journée fut morne. Lange attendait le dîner, qui le déçut, car c'était un vendredi : pas de poisson frais ; du thon, des sardines, des pâtes. Il boudait encore lorsqu'on fut revenu au salon.

Maryan ne pouvait plus rien contre le silence. Lange rêvait sur un *Monde Illustré.* Il était, tout de même, chez les Maryan, mais en compagnie des deux seuls membres de la famille qui fussent sans importance sociale. C'était tout de même des Maryan, mais ils ne comptaient pas. Mone fumait, la tête renversée ; la lampe éclairait vivement l'une de ses joues mates, le grand trait de bistre sous l'œil et ce muscle du cou que les photographes effacent. Aujourd'hui, ce buste non soutenu dans une robe lâche, n'étonnerait personne. Mais à cette époque, où les femmes avaient une « taille », un tel négligé dénonçait la malade. Maryan la contemplait, songeait à ces organes mystérieux ; il parcourait de l'œil ce corps alourdi comme un monde où le mal a pénétré. Son esprit se complaisait à des analogies folles. Il lui semblait qu'elle eût guéri dans ses bras. Il se rapprocha, s'assit au bord de la chaise-longue. Il ne croyait pas remuer, mais son corps, à son insu, frémissait ; Mone lui demanda quel plaisir il trouvait à la secouer ainsi. Comme toujours, le piano fut son refuge. Mone dit à mi-voix :

— Maintenant qu'on ne le lui demande pas...

Il jouait en sourdine les *Impromptus* 3 et 4 de Schubert et ne cessait d'entendre le froissement des feuilles du *Monde Illustré.* Lange n'écoutait pas cette musique déchirante. Qu'était Maryan aux yeux de Lange ? Quelle place tenait-il dans sa vie ? Pour Mone, il ne doutait pas, ce soir, de l'exaspérer. Pourtant, que de fois s'était-elle confiée à lui, lorsque son frère passait plusieurs semaines sans paraître à Terrefort ! A ces moments-là, elle lui répétait : « Vous êtes mon seul ami... » Peut-être aurait-elle, demain matin, une lettre : l'humeur de Mone dépendait du courrier ; elle

n'avait pas reçu le moindre mot, cette semaine. Dix heures sonnèrent. La jeune femme se leva :

— Il est temps que je monte, dit-elle.

Lange protesta qu'il était trop tôt, et ajouta un peu lourdement :

— Si c'est pour nous laisser seuls, Maryan et moi, nous n'avons rien à nous dire. Vous ne nous gênez pas du tout.

Elle assura, en riant, qu'elle n'y mettait pas tant de délicatesse :

— Mais croiriez-vous que je dépends du domestique et de mon beau-frère ? Je ne peux monter seule jusqu'à ma chambre ; il faut me porter. Et je crains de faire veiller ce pauvre homme...

— Mais vous pouvez rester ce soir, dit Maryan (qui voulait montrer à Lange qu'il ne souhaitait pas non plus de demeurer seul avec lui). Je vais dire au domestique de se coucher ; Lange le remplacera... Tu verras, c'est très facile.

Mone s'étendit, reprit son livre. Inquiet de tout, Lange se demandait s'il serait assez fort pour monter la jeune femme au premier étage. Maryan, assis dans l'ombre, ne lisait pas. Il écoutait le vent de la nuit, surveillait les battements de son cœur, regardait ces deux êtres qu'il avait réunis dans ce salon et dont il se sentait aussi éloigné que s'ils eussent été de l'autre côté de la mer. A dix heures et demie, Mone se leva.

— Voici comment il faut faire, dit Maryan. Accroche ta main gauche à ma main droite. Les deux autres mains feront le dossier. Tu y es ?

Sous le poids de Mone, Maryan sentait les ongles de Lange pénétrer dans sa chair. Les bougeoirs étaient allumés sur le palier.

IV

Lange finissait de se déshabiller, lorsque Maryan l'appela à travers la porte et sans attendre de réponse, entra. Il ne regar-

dait pas Lange qui avait revêtu en hâte son pyjama. Il dit :

— Je venais voir s'il ne te manque rien.

— Mais non... Je sens que je vais bien dormir : je tombe de sommeil.

— C'est vrai, dit Maryan, tu as les yeux d'un enfant qu'on menace du marchand de sable... Et pourtant j'avais des choses à te confier...

— Demain ! demain ! interrompit Lange. Bonsoir.

Maryan cherchait à piquer la curiosité de son ami. Alors il se souvint de ce qu'il avait vu dans le clocher :

— Si tu savais ce qui m'est arrivé, cette après-midi...

Il ricanait, le sang au visage.

— La porte du clocher était ouverte...

Il commença son histoire, vite, le regard trouble de Lange fixé sur le sien et soudain, éprouvant de la honte, il s'interrompit :

— Je ne sais pas pourquoi je te raconte cette saleté. Ce n'est pas de cela que je voulais te parler. Je voulais te dire... t'avouer que j'étais déçu par cette première journée.

— Nous n'avons pas été assez sublimes ? demanda Lange, moqueur.

— Oh ! tu penses aux projets que je t'avais exposés dans ma lettre ? Mais non : dès que je t'ai revu, je me suis rappelé qu'avec toi on ne parlait guère de l'essentiel. Quand je suis loin de ceux que j'aime, je leur prête mes goûts ; en pensée, je discute avec eux et leur souffle des propos que dans la réalité ils sont bien incapables de tenir.

Lange fut vexé et assura qu'il n'y avait que Maryan pour trouver de ces gentillesses.

— Non, ne te fâche pas, mon vieux. Tu es intelligent, je le sais, mais tu n'as pas le goût des idées... Ce n'est pas cela qui m'a déçu... Lange, écoute. Je te laisse dormir ; mais il faut d'abord que je te pose une question.

Lange étouffa un bâillement.

— Je voudrais savoir... Toi et Mone... ce que vous avez dit de moi...

Lange le dévisagea :

— Non ! mais quel orgueil ! Crois-tu qu'avec ta belle-sœur, nous n'avons su trouver d'autres sujets de conversation ?

Lange était accroupi sur le lit ; des cheveux en désordre ombrageaient sa figure mince. Une fureur, accumulée depuis le matin, envahit Maryan ; il ne put se retenir de braver ce camarade chétif :

— Mais bien sûr ! Je suis ce qui vous intéresse le plus. Que vous le vouliez ou non, un être comme moi remplit les existences auxquelles la sienne est mêlée. Vous convergez vers moi. C'est moi, le fleuve ; et vous, de pauvres affluents qui m'apportez des débris, des charognes, de la boue. Si j'en peux être troublé d'abord, je finis par m'enrichir de tout ce que vous charriez...

Lange redoutait par-dessus tout ces crises de fureur ; et l'inquiétude l'emporta sur la colère.

— Ne crie pas si fort, tu vas réveiller ta belle-sœur. Là, calme-toi. C'est entendu ; tu es tout, nous ne sommes rien...

Maryan regardait dans le vide ; et brusquement :

— Qu'avez-vous dit de moi ? Mone t'a raconté des choses...

— Je te jure que non. Va dormir, tu as besoin de repos.

— Si ! Je vous ai *vus* parler de moi.

Lange demanda avec quels yeux on pouvait voir les gens parler de telle ou telle personne.

— Je vous ai vus à travers la vitre. Je pourrais te répéter, mot pour mot, bien que je n'en aie rien entendu, les sales histoires que te racontait Mone.

Lange était ennuyé. De vraies larmes coulaient sur les joues de Maryan. Comment le calmer ? Le vent pluvieux agita la plaque de la cheminée ; une persienne claquait. Il ne dormirait pas cette nuit. Qu'était-il venu faire dans cette galère ? D'abord apaiser Maryan, et qu'il regagne son lit...

— Pourquoi pleures-tu ? A cause de Mone ? En tout

cas, je puis t'assurer que tu as raison de croire à la grande place que tu occupes dans sa vie. Elle t'aime bien.

— Elle t'a dit qu'elle m'aimait bien ?

Maryan se jetait sur cette parole avec une avidité qui agaça Lange.

— Elle me l'a laissé entendre, dit-il.

Maryan ne pleurait plus. Il se frottait les mains, marchait dans la chambre et répétait :

— Oui, elle m'aime, je le sais, j'en suis sûr. Même quand je l'exaspère, c'est une forme de sa tendresse pour moi. Naturellement elle adore trop Robert... mais sans cela...

Ces propos irritaient Lange. Dire que Maryan croyait qu'on pût jamais l'aimer ! Il ne se contint plus :

— Eh bien, moi je suis persuadé qu'autant qu'elle aime son mari, elle serait heureuse d'être intéressée par un autre sentiment, d'être consolée...

— Je le pense aussi... N'est-ce pas, je ne dois pas désespérer ? Elle finira un jour par être touchée... Ce jour-là, que devrai-je faire ? Car enfin, c'est ma belle-sœur... Et j'aime bien Robert, tu sais, malgré ses taquineries ; je l'admire ; c'est même inouï, je suis fier de ses maîtresses ! Pourtant, si je plaisais à Mone...

Il ajouta puérilement :

— Tu parles d'une tragédie classique !

Lange, exaspéré, ne put se tenir de l'interrompre :

— Tu déràilles. Elle t'aime bien, mais c'est d'un autre ordre. Je peux bien te le dire : ce qui l'agace en toi (et elle reconnaît que c'est injuste de t'en garder rancune) c'est que tu occupes auprès d'elle une place qui pourrait être tenue par quelqu'un... Quelle expression comique a-t-elle employée ? Elle m'a dit la tenir de son mari... Ah ! oui : par quelqu'un de comestible...

Comme son camarade blémissait, il corrigea :

— Elle voulait dire : par quelqu'un qui ne fût pas son beau-frère.

Maryan, fou de rage, n'éleva pourtant pas la voix :

— Tu mens : elle n'a pu te dire cette saleté. Mais tu obéis à l'espèce de mission que tu remplis auprès de moi depuis toujours. Il s'agit de me persuader qu'on ne peut pas m'aimer, que je ne peux pas être aimé, que je ne serai jamais aimé. Oui, oui, c'est à pouffer de rire, et je n'oserais le répéter à personne ; mais si j'ai commis cette folie d'entrer au séminaire, si j'ai commencé la vie par cette erreur, tu en es seul responsable.

Lange protesta qu'il avait fait l'impossible pour le retenir. Mais Maryan lui coupa la parole :

— Si ! c'est toi qui m'a mis cela en tête, dès le collège. C'est incroyable et pourtant vrai qu'un être aussi médiocre que tu l'es peut agir puissamment sur une destinée comme la mienne. Ce pouvoir que je t'ai donné sur moi, quel mystère ! Et pourtant, je l'ai voulu. Il n'existe pas en nous une âme pour sentir et une autre âme pour vouloir. La même âme agit et chérit ; la volonté se confond avec le désir... Qu'est-ce que tu fais ?

Lange avait sauté de son lit, ouvert l'armoire ; et il entassait du linge dans sa valise. Il dit, sans se retourner :

— Je partirai demain matin. Il y a un train à huit heures.

Maryan se pencha vers lui, voulut le relever de force :

— Mon vieux, tu me connais. Pardonne-moi : tu m'as poussé à bout ; montre un peu de patience.

Lange secoua la tête :

— Tu diras qu'on attelle pour le train de huit heures. Je t'assure, cela vaut mieux. Tu diras à ta belle-sœur que j'ai eu la fièvre, que j'ai craint de tomber malade ici... Enfin ce que tu voudras.

— Reste, Lange. Nous sommes mal partis. Recommençons, comme si rien ne s'était passé.

Mais Lange qui avait regagné son lit, se tourna du côté du mur. Maryan demeura quelques secondes au milieu de la chambre, le bougeoir à la main. Il appela encore son ami, mais ne recevant aucune réponse, il sortit.

Le vent avait ouvert une fenêtre du couloir. La bougie s'éteignit. Maryan gagna à tâtons sa chambre, se déshabilla, se mit en boule sous les draps glacés. Que cette chambre de campagne était triste ! La pluie fouettait les vitres ; elle achevait de tuer les lilas transis, et le vent pleurait, se taisait, reprenait, comme la voix d'un être qui s'éloigne, revient sur ses pas, cherche un amour perdu : « Elle et lui respirent dans cette maison. Je les tiens dans cette arche enlisée. Nous devions lire, méditer, jouer du Bach. Je me servais d'eux en esprit ; je les voyais souples, dociles à mes désirs ; me comprenant, me suivant jusqu'où je souhaitais de m'élever. Mais non, ils se moquent de moi, ils me méconnaissent, me méprisent. Je sais bien qu'il n'y a pas qu'eux au monde. D'autres m'aimeraient peut-être. Est-ce une folie de croire qu'en eux toute l'humanité me repousse ? Je le sais. Je susciterai chez tous les êtres la même risée. A quoi bon vivre ? Pour comprendre. Pour comprendre quoi ? Moi ; le monde ; Dieu. Mais je serai toujours détourné par mon cœur. Il faudrait d'abord me séparer de mon cœur, ou l'apaiser, ou le réduire ; — ou qu'il trouve son assouvissement dans l'objet même de ma recherche : Dieu. Mon Dieu... »

Il répéta les formules de la prière. Mais sa pensée se débattait dans le vide. Il ferma les yeux, dans l'espoir que l'image adorable émergerait du plus profond de son être ; rien ne parut.

L'aube l'éveilla. Il courut, pieds nus, jusqu'au grenier où étaient les chambres de domestiques et avertit le cocher, à travers la porte, qu'il devait atteler pour le train de huit heures. Il se recoucha, s'efforça de retrouver le sommeil et perdit l'esprit jusqu'à ce qu'il fût réveillé par la voix de Lange qui demandait s'il pouvait entrer.

— La voiture est devant le perron. Ne t'inquiète pas de ce qui s'est passé. J'ai été très content de venir. Excuse-moi auprès de ta belle-sœur. Surtout ne te lève pas, ne te dérange pas...

Maryan, dans le demi-jour que filtraient les persiennes, considérait Lange. Il mesurait, d'un œil lucide, ce corps étique. Comment avait-il pu donner de l'importance à ce garçon ? Il lui serra la main d'un air indifférent que l'autre avait tort de croire feint.

Il entendit claquer la portière avec un sentiment de délivrance, s'habilla et, encore somnolent, traversa la cour. Cette matinée de printemps, les verdures acides sur un ciel ténébreux d'orage, les lilas pleins de pluie, toute l'enfance du monde menacée, — que cela l'eût enchanté naguère ! Son âme n'aurait été qu'un cantique à cet azur trouble, à ce soleil sans cesse disparu et renaissant. Mais non, il descendait vers la terrasse, le cœur fermé. Pas plus que les êtres qu'il avait chéris, le monde ne pouvait maintenant l'atteindre. La nature n'avait jamais été pour lui la rivale de Dieu. C'était au contraire en Dieu qu'il la retrouvait, qu'il jouissait d'elle ; et soudain il comprit que parce qu'il avait perdu Dieu, il avait perdu aussi les créatures. Mone, Lange, tout l'univers visible, il ne les avait jamais rejoints qu'en partant du Christ. Depuis que cette Face en lui s'était effacée, les êtres vivants et inanimés ne lui apparaissaient plus que comme un amas de déchets, de détritus informes. Rien n'émanait plus de Dieu. Mone ? Lange ? deux moustiques, deux mouches entre des millions d'autres sans cesse anéantis et renouvelés. Comment vivre désormais ? Il perdait pied dans une création sans Créateur, — dans un monde qui ne portait plus la croix à son centre, — un monde où le péché était irrémissible puisqu'aucune place n'existait plus pour le repentir, ni pour le pardon, ni pour le rachat. Que vaut cette passion de connaître, si nous sommes assurés qu'il n'y a pas d'histoire humaine, que le drame humain ne se joue pas, qu'aucune partie n'est engagée avec notre éternité pour enjeu ? Maryan ressemblait à cet enfant qui a cru voir, dans la forme des nuages, une adorable figure, et soudain le nuage se défait, la figure s'efface. Ainsi le monde

avait à ses yeux préfiguré une béatitude infinie ; mais il se détruisait soudain ; et les apparences ne masquaient plus le néant. Il n'y a donc rien de plus en nous que nous-mêmes ? L'univers porte en soi toute la raison de son existence ?

Maryan demeura longtemps devant les collines où glissaient des ombres de nuées. Et soudain le soleil mourait et elles s'emplissaient de tristesse. Le vent faisait courir des reflets de moire à la surface des prairies. Un grondement d'orage répondait à un ramier roucoulant. La pluie, autour du désespéré, soudain crépita. Il remonta vers la maison, avec sa veste sur la tête. Mone était assise en robe de chambre dans la salle à manger. Il fut choqué par son geste, qu'il trouvait vulgaire, de tremper du pain grillé dans le thé. Elle lisait une lettre et leva vers Maryan un visage sali de bile, mais heureux :

— Robert arrive ce soir, par le train de six heures. Il passera ici toute la journée de dimanche et ne repartira que lundi matin. Votre ami n'a pas fait long feu... Vous vous êtes disputés ?

Mais elle écoutait à peine les explications confuses de son beau-frère. Elle se moquait bien de Lange ! Robert allait passer avec elle toute la soirée, toute la nuit, toute la journée du lendemain, et encore une nuit.

— Je vais me recoucher, dit-elle, pour être tout à fait d'aplomb ce soir... Je déjeunerai au lit. Tant pis ! une fois n'est pas coutume : je me droguerai, je veux être brillante.

Maryan contemplait avec dégoût cette joie. Elle crut qu'il était jaloux et lui demanda s'il n'était pas content de voir Robert.

— Mais je suis content.

— Alors c'est le départ de votre ami qui vous chagrine ? Je ne voudrais pas vous froisser, ajouta-t-elle en riant, mais vous savez, il n'en vaut pas la peine ; vous vous faites des illusions...

Il secoua la tête.

— Vous me disiez qu'il vous admirait, insista-t-elle. C'est vrai, d'ailleurs. Mais savez-vous ce qu'il trouve en vous de plus extraordinaire ? Je vous le donne en mille ! Eh bien c'est qu'un fils Maryan, qui pourrait entrer dans la maison Maryan et tenir le haut du pavé, méprise de tels avantages. Au fond c'est un snob de la pire espèce, votre quincaillier !

La petite bourgeoise, l'élève du Conservatoire « qui n'était pas d'une bonne famille » avait du premier coup discerné chez Lange, les sentiments qu'elle-même éprouvait.

— Il sait tout de même ce que je vaux... interrompit Maryan.

— Oui, dit-elle, il vous trouve sublime... trop sublime ! Il m'a avoué — vous ne vous fâcherez pas ? — qu'il n'a presque jamais le courage de lire vos lettres jusqu'au bout. Bon ! voilà que je vous froisse ! mais ce que je vous en dis, c'est pour que vous ne vous montiez pas la tête à propos de ce garçon.

Maryan protesta qu'il n'était pas fâché. La campagne ruisselante reflétait le ciel. L'eau de pluie, pleine de rayons, courait dans la boue des allées. Les peupliers verts se détachaient sur un fond fumeux d'arbres plus tardifs. Il sortit de nouveau. La boue alourdissait ses souliers. « ... Elle va se coucher, se droguer, se peindre, pour que ce soir Robert ne trouve pas au gîte une femelle malade. Lange ne lisait pas mes lettres jusqu'au bout. Les êtres sont ce qu'ils sont... L'étrange passion que celle de transfigurer ces éphémères ! Mais que n'ai-je voulu transfigurer ? »

Il avait franchi le portail. La route était plus sèche que les allées. « Aucune place pour moi dans un monde sans Dieu. Je n'ai jamais su que voler de Dieu au monde. Je me moque de ce qui est physique. Ce qui est donné ne m'intéresse pas. » Un groupe d'enfants du catéchisme passa dans un bruit de galoches ; et ils riaient d'un air sournois en le regardant. De chaque côté de la route, les ceps

encore nus, pareils aux croix d'un cimetière à l'abandon, émergeaient de la terre que la pluie empêchait de labourer et où l'herbe poussait dru. Ces ceps ressemblaient à des croix, mais ils n'étaient pas des croix. Maryan avait cru voir partout la croix, mais ce qu'il avait pris pour l'Arbre du salut, soudain se défaisait, se tordait, comme ces ceps informes. Aucune autre loi que le retour à la poussière. Aucun autre espoir que celui de ne plus penser, de ne plus sentir ; au moins pour ceux qui comme Maryan n'ont rien à attendre, rien à espérer du plaisir ; justement la porte du clocher était ouverte où il avait vu deux bêtes honteuses et pressées. Cela vaut peut-être la peine de vivre. Mais cette chose n'est pas pour lui. Qu'en a-t-il connu jusqu'à aujourd'hui, le misérable enfant solitaire ?

Il s'arrêta au tournant de l'escalier où, la veille, haletaient deux êtres humains. Il monta plus vite, sortit enfin de l'humide nuit des vieilles pierres sur une plate-forme inondée de soleil. Un souffle violent sifflait à ses oreilles. Il se pencha, vit en esprit son corps écrasé contre les tombes, ou empalé sur l'une de ces croix dont le vent agitait les vieilles couronnes. Mourir, ne plus appartenir à ce monde confus qu'aucun Etre n'avait inventé, qu'aucun Dieu n'avait voulu. Ne plus jouer ce personnage dérisoire dans un drame qui n'existait pas. Ne pas rentrer dans la maison vide où Mone, jouissant en esprit de la nuit qui vient, prépare ses forces. Il se rappela cette femme qui s'était jetée du haut d'une des tours de la Cathédrale, — cette loque humaine qu'il avait entrevue. Le gardien avait dit : « Je ne me méfiais pas ; elle ne se penchait pas ; elle était assise sur le parapet ; elle tournait le dos au vide ; et soudain elle s'est renversée... »

Maryan tourne le dos au vide. Il s'efforce de l'oublier, se hisse, s'assied sur le parapet. L'orbe de l'horizon l'entoure comme d'immenses bras. Il s'abandonnera comme si ces bras sombres étaient ouverts derrière lui et qu'il dût s'appuyer à une chaude poitrine. La pierre brûle ses mains.

Il ferme les yeux, se recueille. Ses mains se détachent du parapet, il se renverse un peu. L'horizon chargé de landes et de pins s'est peut-être rapproché jusqu'à le soutenir. Oui, il est comme soutenu, enveloppé, embrassé. Les bras de l'horizon, assombris de labours, de landes et de vignes, le poussent en avant. Le voici debout sur la plate-forme ; mais ses yeux clos encore contemplent cette lumière intérieure qui remplissait de joie le vieux Tobie aveugle. Et la Face en lui resplendit qu'il n'espérait plus revoir : « C'est Moi, ne craignez point. »

Maryan n'est pas seul. Il est sûr de n'être pas seul. Il est aimé, et avec lui tout le genre humain. Il est racheté, il est sauvé, et tout le genre humain, et tout ce qui vit, et la matière même qui ne bouge pas. « J'attirerai tout à Moi. » *Omnia :* tout ! tout ! Maryan, en dépit de sa joie, passe la main sur sa figure, secoue la tête. A chaque retour vers Dieu, mille objections toujours le harcèlent. Ce qui n'avait plus d'importance, la Foi partie, en reprend soudain ; et il est de nouveau inquiet de résoudre le problème du mal. Et tout à la fois il faudra penser à l'authenticité du Quatrième Evangile, expliquer le silence de Flavius Josèphe touchant le Christ ; il faudra... il faudra...

« Mais non, mon enfant, aucun de mes Mystères n'est terrible, dit la Voix. Sache découvrir dans les plus redoubles les ruses de mon amour. De quoi te troubles-tu ? Du péché originel ? Ne vois-tu pas qu'il fallait que tout le poids fût porté par la race des hommes, pour qu'en soit exempté chacun de vous en particulier ? J'ai condamné la race, afin de sauver l'individu. La race, ce grand coupable sans nom et sans visage, je l'ai chargée de vos iniquités, Pierre, Jacques, Jean, Simon, Bernard, Paul, André, Henri, François, et vous tous, mes fils bien-aimés qui avez un corps, une figure et un prénom. Soutiens la pensée de l'Enfer sans frémir, comprends-moi : il ne fallait pas que la partie fût gagnée d'avance. Rien n'est gagné d'avance. Mais tout sera gagné à la fin des temps, par cette humanité avec laquelle je suis ;

— le camp dont je suis ne peut pas perdre. J'ai été avec vous jusqu'à revêtir la chair la plus souffrante qui ait jamais été au monde. Tu dis que tu as honte de ta chair ? Songe qu'il n'est rien en toi qui ne soit nécessaire pour créer l'enfant que j'aime, qui ne ressemble à aucun autre. O destinée unique de mon enfant ! Je suis le Dieu qui n'a pas voulu qu'il existât dans tout l'univers deux feuilles semblables. Mais je t'aime jusqu'à exiger que tu coopères à ta création. Je te fournis les éléments : l'or le plus pur, la plus triste boue. Découvre ton secret ; utilise le pire de toi-même pour l'achèvement de cette âme que tu remettras entre mes mains, à l'heure de l'*In manus tuas, Domine*...

Sur la route qu'a séchée le vent, Maryan se parle à lui-même. Sa voix s'est peu à peu substituée à celle de son maître. Il pense à l'organisation de sa vie. Comme le voilà riche tout d'un coup ! Rien en lui qui ne puisse servir : créer son âme, c'est l'œuvre essentielle ; mais il est une autre œuvre qui préfigure celle-là ou plutôt qui la révèle aux yeux des autres hommes : « Écrire ! écrire ! et que mes livres soient le commentaire de l'âme qu'à chaque instant je me crée ; qu'ils en épousent les méandres ; qu'en eux je reconnaisse mon visage le plus secret. S'il existe dans mon œuvre, des traces de sanie et de pus, je chercherai au fond de moi l'ulcère. »

Maryan s'aperçut à peine qu'il était rentré, qu'il s'était mis à table ; Mone déjeunait dans sa chambre. Il mangeait, et ne savait pas qu'il mangeait. Il vit dans la glace le domestique se toucher le front ; une servante se réfugia à l'office pour rire. Maryan but d'un trait un verre de vin pur (tant il avait peur de n'être plus exalté). La cafetière qu'il allait vider l'aiderait encore à planer une heure ou deux ; et de nouveau il faudrait se débattre au milieu des êtres d'en bas qui ricanent. Il rêva de cet abri : les ordres religieux ; le havre inespéré où laisser croître, loin des hommes, ses ailes d'ange, ses ailes de géant. Maryan marchait à travers le salon. « Mais pour créer son âme selon

le modèle de François, ou de Dominique, ou d'Ignace, il faut tenir compte de tout le donné. Comment étoufferais-je mon cœur, moi qui ne me souviens pas, depuis mon enfance, de m'être un seul jour interrompu d'aimer ? L'étoufferais-je d'ailleurs, ce cœur, resterait mon œuvre sur laquelle mes Supérieurs se croiraient des droits. Aucun artiste, au fond, aucun homme vivant de la vie de l'esprit n'accepte d'être jugé. Ils feignent de s'y soumettre, mais savent dans leur cœur que ce sont eux les uniques juges — et que le monde leur appartient... »

Un vent faible gonfle à peine les rideaux de cretonne. La prairie verte et jaune est immobile. Les lents nuages glissent vers le Nord. Dans ce fragment de monde que découpe la fenêtre ouverte, il n'est rien où Maryan ne découvre une image de son Dieu, une ombre, un vestige.

Maryan reporta les yeux sur sa table désordonnée. Parmi les livres et les revues, une page était à demi couverte de notes, de ratures. Immobiliser devant cette table son corps, assujettir à une méthode la pensée la plus impatiente, le cœur le plus insatiable, — et surtout ne point permettre que ce cœur malade corrompe cet esprit, un tel effort paraît à Maryan surhumain. Se résignerait-il jamais aux longues étapes d'une recherche sans espérance ? De nouveau, il regarda le ciel comme un homme qui guette un présage. Mais il n'y découvrit pas le terrible « chemin court », qui, bien des années plus tard, lui serait proposé pour atteindre Dieu. Il ne vit pas, en esprit, cette tranchée dans la terre où, quelques secondes avant l'assaut, quelques minutes avant d'être abattu, il répéterait à mi-voix la plus belle parole que la guerre ait inspirée à un homme près de mourir : *« Enfin ! je vais savoir. »*

FRANÇOIS MAURIAC

Sur la religion des Hindous, Hegel a dit des choses sublimes. « Etat vertigineux du réel », « l'univers chancelle ». Poésie sans aucun doute, mais poésie à laquelle il manque quelque chose. Je voudrais quelque puissante respiration, et libre, et naturelle, aussi naturelle que le chant de l'oiseau, où cette puissante pensée se produise toute. C'est beaucoup demander. Mais le monde humain est riche et secourable. Au moment même où le noir forgeron bat cette prose résistante, il aperçoit au bord de sa mémoire une fleur parfaite,

Tout l'univers chancelle et tremble sur ma tige.

Ce moment de l'imagination, le voilà sans faute, sans peine, sans recherche ; et même la cause y est, la doctrine y est, en un seul petit mot, un pronom possessif, inattendu et nécessaire. Ce bonheur d'admirer ne s'use point.

Cependant le critique va trouver le poète, et tire son crayon : « Sans doute, lui dit-il, vous avez beaucoup travaillé ». Le poète, s'il était un petit poète, et soucieux de sa gloire, répondrait que non, et qu'il a chanté comme le rossignol. Au contraire il répond comme Michel-Ange aurait répondu, comme Bach aurait répondu. Le premier aurait parlé marbre et carrière, plans et commandes, géométrie et anatomie. Le second aurait expliqué la fugue, les problèmes qu'il se posait, les règles qu'il se donnait. L'un et l'autre auraient conté le long apprentissage, l'extrême complication du métier, l'étendue désertique des travaux d'approche ; enfin tout ce qu'on peut dire ; car l'inspiration ne se dit point ; c'est l'œuvre qui la dit. Dans les lettres de Michel-Ange, vous ne trouverez rien de merveilleux, et c'est ce que j'y trouve de merveilleux. Tenez compte aussi

de la politesse et d'une belle pudeur. Notre poète donc produit en réponse ses pensées d'artiste, qui sont méditées et mesurées ; il s'étend sur ses études, qui eurent simplement pour objet le monde et l'homme, comme vous pensez bien.

« Le monde, dit le critique ? Dois-je entendre que géométrie, algèbre, astronomie, physique, chimie vous sont familières ? »

— Il le faut bien, répond le poète ; il n'y a pas deux manières d'apprendre. Un vrai poète a toujours su tout ce qu'on savait. Aujourd'hui ce n'est pas peu ; cela suppose des préparatifs effrayants par la longueur, par l'abstraction ; de longs silences, et, en apparence, bien du temps perdu.

— Mais l'homme, dit le critique ? Dois-je entendre physiologie et psycho-physiologie ?

— Comment autrement, répond le poète ? Et j'avoue que cette scolastique moderne dessèche quelquefois, et détourne même de revenir à la poésie. Mais quoi ? Le musicien aussi fait ses gammes, combine les sons de toutes les manières, et se fie à son métier. L'art est long, comme a dit Gœthe.

— En somme, dit le critique, si j'ai bien compris, travail de patience, de combinaison, de choix, de retouches ; travail intellectuel ; jeu d'énigmes. Vous êtes un bas ouvrier de vers.

— Je le voudrais, dit le poète. Le critique s'enfuit, emportant ces morceaux du poète déchiré, et les jette ici et là. J'avais vu que les chacals dévoraient Hugo mort, prouvant que ses plus beaux poèmes étaient faits de pièces rapportées, oubliant, non pas volontairement, mais par leur propre indigence, ce feu du génie qui de débris fond son œuvre. Mais il y a des critiques plus prompts, plus hardis, plus rusés, qui dévorent le poète tout vivant. Mieux que chacals, ou pires ?

ALAIN

RÉFLEXIONS

Affaire Demartial.

Voici cette affaire Demartial. M. Demartial est un fonctionnaire retraité du ministère des Colonies, qui, d'après l'attestation d'un de ses anciens chefs, M. Roume, manifestait dès le début de sa carrière « une tendance excessive au scrupule ». (Ces fonctionnaires de vieille roche sont devenus bien moins nombreux). M. Demartial se fit connaître autrefois par des travaux sur la « situation faite aux fonctionnaires » comme eût dit Péguy, et, après la guerre, par un livre violemment anti-belliciste sur la *Mobilisation des consciences*. Il publia en 1926 aux Etats-Unis, puis en France, un article sur l'*Etat de la question des responsabilités de la guerre en France* où il s'élevait très rudement contre la thèse qui impute aux anciens Empires Centraux cette responsabilité, et la reportait toute sur la Russie et la France. Une association de membres de la Légion d'Honneur décorés au péril de leur vie dénonça cet article au grand chancelier, qui décida une enquête, et la confia à trois officiers de l'Ordre, dont l'un était l'éminent professeur au Collège de France, M. Abel Lefranc. Malgré le témoignage favorable de M. Roume, celui de M. Charles Gide qui déclara partager l'opinion de M. Demartial, la protestation de soixante-seize élèves de l'Ecole Normale Supérieure, soit la moitié de l'Ecole, les défenses présentées par deux avocats blessés de guerre, la Commission estima M. Demartial coupable, en plaidant pour l'Allemagne et requérant contre la France, de s'être mis « en désaccord avec

l'esprit d'un ordre national dont la devise est : *Honneur et Patrie* ». A la suite de quoi M. Demartial fut « suspendu pendant cinq ans de l'exercice des droits et prérogatives attachés à la qualité d'Officier de la Légion d'Honneur et privé, en outre, du droit de porter toute autre décoration française et étrangère ressortissant à la grande Chancellerie ». C'est terrible !

M. Demartial ne paraît pas disposé à suivre le conseil de M. de Sartine à Beaumarchais : « Ce n'est pas tout d'être blâmé : il faut encore être modeste. » *Europe* a publié le dossier, fort instructif, de son affaire, et, prié de le commenter, M. Demartial s'est placé sous l'égide de ce mot du Dr Stockmann dans l'*Ennemi du Peuple :* « Oui, j'aime à tel point ma ville natale que je préférerais l'anéantir plutôt que de voir sa prospérité s'élever sur un mensonge » : le motif prêté par la légende à Ugolin. Citer Ibsen, à la bonne heure ! Mais il ne faut pas oublier que l'*Ennemi du Peuple* est, comme le *Canard Sauvage,* une critique de la sincérité : Rousseau eût reproché à Ibsen d'avoir traité le « scrupule poussé à l'excès » comme Molière la vertu, poussée à l'excès d'Alceste. Ibsen ne se sert pas du théâtre comme d'une tribune où plaider une thèse, mais comme d'un réactif qui rend perceptible la complexité des questions. Le critique, par son pli professionnel (sujet lui-même à bien des critiques) essaiera plutôt de se placer sous le signe d'Ibsen que sous celui de Stockmann, traité par Ibsen en caricature beaucoup plus qu'on ne semble le penser en France. Ibsen a écrit en norvégien la comédie qui manque à notre théâtre français : celle du dreyfusard de province. Ainsi Molière, comme le remarqua justement Camille Desmoulins, a fait en Alceste et Philinte le portrait de jacobin et du feuillant.

***

Constatons en vrac un certain nombre de faits.

1° Que M. Demartial ait manqué de mesure, on n'en

saurait douter. Je ne crois pas qu'un Allemand intelligent, modéré, et doué du sens psychologique et historique souscrive à ces jugements de notre compatriote : « La prétendue agression de l'Allemagne a été la conséquence de notre entrée dans la guerre, non la cause... La Justice ne sera vengée que lorsqu'une révision solennelle du traité de Versailles aura renversé l'échafaudage de mensonges et de faux par lesquels les puissances de l'Entente ont accusé l'Allemagne d'avoir déchaîné la guerre... Je croirai à la Société des Nations quand elle aura fait peindre, sur les murs de la salle où elle se réunit, un tableau représentant les juges de Versailles accroupis sur l'Allemagne, le poignard à la main, avec cette souscription : Avoue que tu es la seule cause de la guerre, ou on t'achève ! » Pendant des années la presse et les orateurs dominicaux nous ont rompu la tête à proclamer que l'Allemagne ne serait admise à la Société des Nations que lorsqu'elle aurait donné des marques évidentes de son repentir. M. Demartial, au contraire, croira à la Société des Nations quand elle aura fait peindre un rébus de résipiscence dans la Salle de la Réformation : il est, lui, pour cette réformation (discutable) de la salle.

2° Dans le mémoire où il présente sa défense, M. Demartial s'exprime en termes moins absurdes. Il n'accepte pas l'expression de théorie innocentiste, et lui préfère celle de théorie révisionniste. « Innocenter l'Allemagne, dit-il, serait dire qu'elle n'a aucune responsabilité dans la guerre. Ce serait philosophiquement et historiquement inexact. Philosophiquement, car, comme l'a dit La Rochefoucauld, les querelles ne dureraient pas si longtemps s'il n'y avait de torts que d'un seul côté. Historiquement, car, l'Europe étant en 1914 partagée en deux camps, et l'Allemagne dans l'un, c'est qu'elle acceptait l'éventualité d'une guerre. Ce dont, aux yeux de nombreuses personnes dont je suis, l'Allemagne est totalement innocente, c'est d'avoir causé la guerre par son agression, comme un article du traité de

Versailles l'en accuse : ces personnes demandent que cet article, qui soulève des questions d'ordre à la fois historique et militaire, soit soumis à la révision d'un tribunal arbitral. » Que signifie cette « demande » à la cantonade, quand on a commencé par mettre hors de champ le seul corps qui, lorsqu'il sera sorti de ses lisières et de ses balbutiements actuels, ait mandat pour la recevoir et compétence pour l'examiner — la Société des Nations ?

3° Sur le fond même de la question, la responsabilité de l'Allemagne dans la grande guerre, l'erreur est dans le simplisme. Le simplisme voilà l'ennemi ! Et le simplisme de M. Demartial le cède à peine à celui des braves gens qui l'accusent. Cette question des responsabilités, pour ma part j'en verrais les plans réels comme autant de coupes sur un cône (je transpose une image de *Matière et Mémoire*). Plus les coupes sont éloignées de la pointe du cône, plus le problème se dilue, se confond avec la profondeur, les ondulations, les rythmes de l'histoire européenne. Mais alors il devient de plus en plus un point de vue d'historien philosophe et contemplatif, celui d'un exilé comme Thucydide, d'un *scholar* éloigné des événements par trois générations comme Albert Sorel. La guerre du Péloponèse, les guerres de la Révolution et de l'Empire et leurs historiens, nous ont en effet fourni, avant la grande guerre, les types parfaits d'une guerre générale, la psychologie et l'étiologie d'une guerre générale, et je ne doute pas qu'un jour notre guerre ne soit envisagée sous cet angle. Mais ce temps, qui n'est pas venu, ne le hâtons pas à l'excès. Les cognacs vieillis artificiellement, les fruits aqueux des forceries ne valent pas grand'chose. On peut traiter le problème des responsabilités autrement qu'en le noyant déjà dans la durée historique. Ne confondons pas la solution d'un problème avec sa dissolution. Le problème du cône se pose aussi en considérant sa pointe, et j'y vais venir.

*
* *

Dans l'introduction qu'il a écrite au numéro de l'*Europe Nouvelle* où M. Edmond Vermeil a résumé d'après les documents publiés par le gouvernement allemand la politique de l'Allemagne au début du xxe siècle, M. Jules Cambon nous donne un exemple de confusion entre la section de cône et la pointe de cône. Confusion qui nous apprendra d'ailleurs éventuellement à les distinguer.

« Il est vrai, dit-il en faisant allusion à la révélation qui a déclenché l'émotion de M. de Demartial, qu'on déclare aujourd'hui que la responsabilité du conflit retombe sur la Russie qui a ordonné la mobilisation générale de ses troupes quelques heures avant que cette mesure ne fût décidée en Autriche. Il entre bien du pharisaïsme dans ce grief contre la Russie : on oublie qu'en Russie la mobilisation demandait des semaines pour être accomplie, quand en Allemagne elle ne demandait que peu de jours, et que déjà la préparation à l'état de guerre avait permis aux forces allemandes d'être comme à pied d'œuvre. D'ailleurs, dans ces jours critiques, l'esprit public était partout troublé : la Russie s'est crue menacée. L'Europe succombait sous une avalanche de fausses nouvelles, dont quelques-unes, que j'ai entendues à Berlin, semblaient n'avoir d'autre objet que d'inciter l'ennemi du lendemain à précipiter ses décisions. Cependant, l'empereur Nicolas II, dans une dernière dépêche adressée personnellement à l'empereur Guillaume, lui demandait de soumettre les questions en litige à l'arbitrage, et ce dernier appel ne reçut jamais de réponse : un vent de folie et d'orgueil soufflait à Potsdam, qui laissait naître l'irrévocable.

« A la vérité, la responsabilité première de la catastrophe nous paraît retomber sur l'Autriche. Le gouvernement de Vienne était animé d'une sorte de mépris cruel pour les Slaves de l'Empire. Depuis que la décadence de

l'Empire ottoman avait permis aux Etats balkaniques, échappés à l'autorité de la Porte, de naître et de grandir, ces Etats exerçaient sur tous les éléments de la double monarchie qui n'étaient ni allemands ni hongrois, une action centrifuge, qui ébranlait l'Empire. L'archiduc François-Ferdinand, l'assassiné de Serajevo, était en haine aux Hongrois, justement parce que pour parer à cette mesure de désagrégation, il pensait à faire dans la constitution de l'Empire, une place à l'élément slave. Ce sont ces haines et ces ambitions exaspérées qui ont permis à certains adversaires de l'Autriche de chercher au crime dont l'archiduc fut la victime, d'autres préméditations que celles dont on accusait Belgrade. L'Autriche, tant que la Turquie avait menacé l'Europe, avait été pour celle-ci un rempart nécessaire, mais il n'y avait pas moins dans sa constitution quelque chose de paradoxal. Les paradoxes ne valent rien en politique. C'est pour s'assurer contre la Serbie et son influence, c'est pour garder ensuite la route de Salonique qu'il convoitait, que le gouvernement de Vienne transformait le mandat que le Congrès de Berlin lui avait donné sur la Bosnie et l'Herzégovine, en une prise de possession définitive. Ce fut comme une répétition générale des événements de 1914 ».

On doit choisir entre la section et la pointe du cône, et ne point passer arbitrairement de l'une à l'autre. Ou bien l'on discute les responsabilités en prenant pour base une période de plusieurs années, et alors il n'y a aucune raison de s'arrêter. Il faut examiner les accords de 1904 qui partageaient le Maroc, la Tripolitaine et l'Egypte et qui déclenchaient automatiquement les guerres italo-turque et balkanique, il faut aller plus loin encore, à la guerre de 1870, aux traités de 1815, aux péchés originels de chaque nation. Ou bien on localise le problème à la durée qui va de l'attentat de Serajevo à l'entrée des Allemands en Belgique, et alors on s'étonne du renfort que les déclarations de M. Cambon apportent à la thèse allemande. C'est être

pharisien, nous dit-il, que de faire reproche à la Russie d'avoir mobilisé la première, sa situation géographique lui donnant droit, selon l'éminent ambassadeur, à une avance de mobilisation ! Comme la Révolution n'a pas changé la situation géographique de la Russie, les Soviets pourront faire leur profit de cette opinion de M. Cambon. Mais alors la situation géographique de l'Allemagne entre la France et la Russie lui eût donné, en vertu du même raisonnement, le droit à l'attaque brusquée, le droit qu'elle a pris en envahissant la Belgique ! « La Russie s'est crue menacée ! » L'Allemagne aussi... Relisez dans les *Contes Cruels* de Villiers de l'Isle Adam les *Brigands* ?

On ne jugera distinctement la question des responsabilités que si l'esprit reste fixe à la pointe du cône. Cette pointe, elle est faite des décisions qui ont été prises par quelques hommes autour du 1er août 1914 — quelques hommes que nous sommes bien autorisés à appeler l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, comme Madame du Barry appelait Louis XV la France. Alors, dès les premiers jours, la responsabilité de la guerre paraît se dédoubler en une responsabilité de la guerre légale, qui retomberait sur la Russie, et une responsabilité de la guerre illégale, qui incomberait à l'Allemagne.

J'entends par guerre légale celle qui découle des traités, respecte les traités, se meut dans un minimum de droit public. La mobilisation russe a déclenché celle de l'Autriche, celle de l'Autriche celle de l'Allemagne, celle de l'Allemagne celle de la France. Et par mobilisation il fallait entendre la guerre. Une guerre qui ressemblait par ses origines aux guerres du XIXe siècle, aux guerres de Crimée et d'Italie, à la guerre franco-allemande, à la guerre russo-japonaise — une guerre déterminée par l'exécution des pactes d'alliance, et à laquelle les puissances non liées expressément par ces pactes, l'Angleterre et l'Italie, n'eussent point participé, une guerre qui, normale et régulière dans ses débuts, eût pu rester normale et régu-

lière dans sa marche, se fût référée à un type connu.

A cette guerre déclenchée par la mobilisation russe, succéda immédiatement, par la volonté de l'Allemagne, une guerre de type différent, fondée non plus sur l'exécution des pactes, mais sur la violation des pactes. La première guerre se mouvait dans le droit public, à la manière d'un procès civil, la seconde hors du droit public, à la façon d'un attentat. Les actes de terrorisme qui marquèrent dès le début l'invasion en Belgique imprimèrent à la seconde guerre un caractère de guerre inexpiable, comme celle de Carthage qu'ont racontée Polybe et Flaubert. L'obligation de droit faite à l'Angleterre d'y entrer la transformait en guerre de la mer contre la terre, lui donnait sa figure planétaire. Le mot de Gœthe le jour de Valmy : « Ici commence une nouvelle date de l'histoire du monde » put être répété par le premier uhlan en patrouille qui franchit la frontière de Belgique.

Ces deux guerres, ce fil blanc et ce fil noir, sont à vrai dire tissés dans une même trame. Si on ne peut pas les dissocier on peut au moins les distinguer. Les responsabilités se répartissent ainsi sur deux plans.

Je ne vois pas qu'en la journée même où la France eut le choix entre la guerre et une paix qui, on l'a su depuis, eût exigé la livraison de Verdun aux troupes allemandes, on puisse faire peser sur notre gouvernement une responsabilité quelconque. Il ne semble pas non plus qu'on doive charger si lourdement l'Autriche-Hongrie. La guerre n'a été déclenchée ni par la question balkanique, ni par celle d'Alsace-Lorraine, ni par l'encerclement de 1904 et des années suivantes, ni par l'exécution de Conradin, ni par le traité de Verdun, mais, très précisément, par l'attentat de Serajevo. Sans lui, probablement, nous serions encore en paix. Cet attentat n'était point l'acte d'un fanatique isolé comme celui de Caserio. La responsabilité des ligues serbes encouragées et encadrées par des fonctionnaires était en jeu...

L'histoire a enregistré le verdict de l'Assemblée de Bordeaux déclarant Napoléon III et sa dynastie déchus comme responsables de la ruine, de l'invasion et du démembrement de la France. Quelques jugements de responsabilité, après la guerre, étaient possibles et souhaitables. S'ils n'ont pu intervenir, c'est que les alliés exagérèrent et exigèrent avec intolérance, brutalité et droit du poing. La Belgique a été frustrée de son droit à une réparation morale parce que la France, l'Angleterre, même l'Italie, qui étaient prises dans des procès séculaires d'histoire, de traités, d'annexion, ont prétendu aux mêmes droits et à la même innocence. Le crime allemand, pour l'Angleterre, était la guerre sous-marine, et le bon M. Lloyd George ne trouvait jamais qu'il y eût assez de commandants de sous-marins dans les listes de coupables. A force d'enfler ces listes, qui eussent préparé un nid d'affaires Dreyfus européennes, on leur enleva tout sérieux. Le président Wilson s'en étant désintéressé, c'est du fait de MM. Lloyd George et Clémenceau, que la question des responsabilités passa de l'os de mouton à l'os de boudin. Il n'est pas plus temps de la ranimer que de les rappeler au pouvoir.

M. Demartial nous dit que « le traité de Versailles a été stigmatisé par les hommes les plus éminents, les plus respectés dans tous les pays ». Pour moi je me sens aussi incapable de le stigmatiser que de le défendre. Il existe. Il vit. Il évolue. Il élimine et il assimile. Il mourra un jour comme les traités de Vienne. Il a commencé de mourir quand il a commencé d'être. Certaines de ses parties sont mortes, absolument mortes. La responsabilité unilatérale des Empires Centraux a suivi dans le tombeau la mise en jugement de Guillaume, celle des coupables de guerre, tout ce qu'impliquait le *diktat*. L'esprit du *diktat* commence à faire place à un esprit contractuel, dans la mesure et en même temps que l'esprit des châteaux royaux de la banlieue parisienne est remplacé par l'esprit des lacs suisses. Ceci est devant nous. Cela est derrière nous. Au fur et à mesure

qu'il dépouille l'état de guerre, la nature de guerre, le traité de Versailles paraît d'ailleurs constructeur et fécond. Il a fondé la Société des Nations. Il a préparé les conditions du désarmement. Il a fait entrer dans le droit public la protection internationale des minorités nationales. Il a institué le régime des mandats contrôlés, qui avant un demi-siècle aura passé dans tous les territoires coloniaux de la planète. André Gide remarquait que si l'indigène du Cameroun est aujourd'hui moins opprimé que l'indigène du Congo, c'est au contrôle de la S. d. N. qu'il le doit. Oublions les germes de guerre du traité ; attachons-nous à développer ses germes de paix, qui ne sont encore que des germes.

Un des meilleurs livres de B. Croce s'appelle : *Ce qui est vivant et ce qui est mort dans la philosophie de Hegel*. J'imagine une discussion de quelques jours entre esprits modérés sur ce thème : *Ce qui est vivant et ce qui est mort dans le traité de Versailles*. On s'accorderait à conclure que ce qui est mort ne vaut pas la peine qu'on le tue, et que tout l'effort doit être employé à aider ce qui vit à vivre.

Pouvoir des Vaudois.

Les critiques qui se sont occupés des trois ouvrages réunis dans le premier volume de la *Bibliothèque Rieder* ont reproché au style de M. Emmanuel Buenzod, qui y donne les *Heures Profondes*, de procéder du style de M. Ramuz. Dirai-je que c'est une des raisons pour lesquelles j'ai aimé son ouvrage ? Je parle peut-être d'un point de vue égoïste, mais il me plaît qu'il existe des écoles.. Comme les députés en qui M. Emile Buré a diagnostiqué la *groupite*, je suis un critique atteint de *scholite*, voilà tout. Il me faut mettre de l'ordre entre les écrivains, même lorsqu'ils ne se précèdent ni ne se suivent naturellement. J'aime bien qu'ils m'aident déjà à établir cet ordre en procédant un peu les uns des autres. Voyez Giraudoux ! un de ses charmes, c'est son influence, son école. Tel qui accuse M. Buenzod de ramuciser n'a-t-il pas, dans tel de ses romans, giraudulcisé avec agrément ?

Je vois bien ce qu'on me répondra. En matière d'imitation de style, il n'y a que des cas d'espèce. Le style tragique a vécu un siècle de l'imitation de Racine, le style du roman cinquante ans de l'imitation de Flaubert, l'imitation de Voltaire donne encore aujourd'hui le meilleur style de journaliste. Pourquoi ? Parce que Racine et Voltaire, et, dans une certaine mesure, Flaubert, ont écrit mieux que personne la langue de tout le monde, et que tout le monde leur reprend son bien. Mais l'imitation du style de Hugo est odieuse, et celle du style de Mallarmé absurde, en raison même de la tension qui les éloigne du style commun. Le lecteur ne peut-il être gêné par l'imitation de Ramuz comme par l'imitation de Hugo ?

Il n'y a cependant que peu de quoi. Le style de Charles-Louis Philippe (n'oublions pas celui-là) et de Ramuz n'a rien d'excentrique, d'ésotérique et d'incommunicable. Bien au contraire. Il me paraît admirablement adapté à une expression tendre, sensible, appliquée des sentiments humains. Il rend les miroitements d'un lac et les plans d'un pays montagneux. Il est consubstantiel à une terre. Il peut nourrir une grande école littéraire rustique.

Les écoles provinciales comptent peu dans notre littérature, mais comptent tout de même. Malgré Flaubert et Maupassant on ne peut même pas parler d'école rouennaise. En dehors de Paris il n'y a que trois points dont l'existence nous permette de reconnaître, dans la vie littéraire, un peu de bienfaisante pluralité : le Félibrige, séparé de Paris par la différence de langue, la Suisse romande et la Belgique séparées par le statut politique. Il faut encourager tout ce qui peut sauvegarder et fortifier ces noyaux d'indépendance. Un livre comme celui de M. Buenzod, dont la nature d'émotion est d'ailleurs si différente de celle de Ramuz, nous montre qu'en somme une école vaudoise est viable, et que la littérature romande ne peut que gagner à ce que Ramuz ne demeure pas un phénomène isolé.

ALBERT THIBAUDET

LES ESSAIS

NOTE SUR L'ESTHÉTIQUE DE PROUST

Cette chronique ne saurait passer sous silence l'admirable essai que Proust consacre à son art, et plus généralement à l'esthétique, dans la seconde partie du *Temps Retrouvé.* Proust n'aimait pas les critiques. Avec une adresse admirable qui a dû ravir les romanciers, il a incorporé à son œuvre la critique de cette œuvre même, l'annonçant et l'expliquant au moment où il la terminait. Dans une centaine de pages ardentes, précipitées, il a pris position à peu près sur tous les problèmes qui agitent les écrivains contemporains, sans omettre l'inévitable morale de l'artiste, destinée à justifier son apparente inutilité sociale. Il n'est pas question ici d'entrer dans le détail de cette analyse et de ce plaidoyer. Quelques remarques seulement, afin de prendre date et d'aider à l'intelligence d'une œuvre qui nous tient encore de très près.

Ces pages du *Temps Retrouvé* sont essentiellement un essai sur le style, et un autre et célèbre essai sur le style, publié en 1888 par Walter Pater, nous permet de le dater. Les deux essais, malgré la quarantaine d'années qui les séparent, sont de la même époque spirituelle, je veux dire qu'ils marquent une même étape dans ce qu'on pourrait appeler la conquête des droits de l'art. Leur différence, et elle n'est pas petite, vient de ce que Proust a travaillé à même la vie, tandis que Pater est demeuré dans les régions sublimées de la culture et de l'idéologie. L'expérience de Proust l'emporte en pénétration, puisqu'elle enveloppe les plus fugitifs et les plus mesquins détails de la réalité. Celle de Pater l'emporte en étendue et en signification humaine, parce que l'auteur de *Marius* possédait un registre spirituel plus souple et plus riche. Par suite de ce

retard, il se pourrait que les vues esthétiques de Proust fussent revisées plus tôt que nous ne le pensons. Mais elles n'avaient jamais été formulées chez nous avec cette clarté et cette force. Et elles sont nécessaires, sinon suffisantes, pour comprendre la nature propre de l'esthétique.

Thomas de Quincey avait déjà établi une heureuse distinction entre ce qu'il appelait la littérature de puissance, et la littérature de connaissance. Dans la seconde l'écrivain nous communique des faits ; dans la première il exprime son *sentiment* des faits. Walter Pater ajoute que, dans la mesure « où le but de l'écrivain, consciemment ou inconsciemment, se trouve être de transcrire, non pas le monde, non pas les faits purs, mais le sentiment qu'il a du monde et des faits, cet écrivain devient un artiste. » Selon Pater, toute beauté est expression, et l'expression n'est pas autre chose que « la plus fine accommodation du langage à la vision intérieure. » Ce sont à peu près les termes de Proust, l'accord des deux esthéticiens est sur ce point complet. L'un et l'autre reconnaissent une valeur esthétique à l'expression, au sens intime, à cet œil intérieur qui, suivant Woodsworth, est « la félicité de la solitude », l'un et l'autre abandonnent la description et le sens objectif à la littérature de connaissance. La réalité, aux yeux de l'artiste, subit un déplacement singulier : elle n'est plus située dans l'objet, ou à la place de l'objet, comme pour le sens commun, mais à l'intérieur de l'âme, où l'impression de l'objet s'associe avec d'autres impressions et forme un objet nouveau, qui échappe à toutes les mesures de l'intelligence et du langage commun. Le *style* qui résulte de l'alliage d'une pensée et d'un langage originaux et adéquats, est une sorte de moule visible de l'impression. Le style est le seul moyen dont l'artiste dispose pour rendre objectif et communicable le monde unique qu'il porte en soi. On connaît la fortune de l'esthétique de l'expression. Du symbolisme à M. Bergson son règne fut incontesté par les meilleurs juges ; et si ses principes ne nous paraissent plus aujourd'hui sans appel, nous sentons bien qu'elle renferme des vérités inaliénables.

La grande originalité de Proust et le grand intérêt esthétique de son œuvre viennent de ce qu'il ne s'est pas contenté, comme les symbolistes, d'un monde et d'un langage qui fussent

la projection de sa vie intérieure. Par son travail de romancier, de psychologue, de moraliste, il a jeté un pont entre la littérature d'expression et la littérature de connaissance. Il nous a montré comment, parti de la vie intérieure, on pouvait rejoindre le monde objectif, autrement dit comment l'impression menait à la loi. Je sais que de très bons esprits sont gênés ici par ce qu'ils appellent l'équivoque proustienne, et je conviens que Proust n'est pas sorti victorieux de l'épreuve sans y laisser quelques plumes. Il y a une différence de hauteur et d'épaisseur spirituelles incontestable entre les pages sur le septuor de Vinteuil, où Proust s'élève jusqu'à une transcendance esthétique absolument pure, et ses réflexions sur les sentiments, où il reconnaît plus de réalité à la généralité abstraite de la loi qu'à l'expression individuelle et dramatique des sentiments. Qu'était-ce au fond, pour Proust, que la réalité ? Etait-ce l'impression poétique dans ce qu'elle a d'ineffable, d'incommunicable à la raison, où était-ce l'idée générale, abstraite, sèche, indépendante des circonstances concrètes, et telle qu'on peut la déduire mécaniquement sans aucun recours à l'observation [1] ? De Pater à Taine la distance est grande, et bien des lecteurs, moins souples que Proust, ne la franchissent pas aisément. Je ne crois pas cependant que la question puisse légitimement se poser. On pourrait mettre sur deux colonnes des textes de Proust qui en regard les uns des autres paraîtraient contradictoires ; mais ce serait à condition de ne pas tenir compte, dans cette confrontation, de la façon dont l'idée générale, chez Proust, se dégage progressivement de l'impression.

Il y a chez Proust une notion de la vérité de l'impression qu'il ne confond jamais avec la notion logique de vérité. Mais comme il se sert du même mot indifféremment pour désigner l'une et l'autre, la confusion est difficile à éviter. Un camion passe dans la rue, je crois entendre un roulement de tambour, et je pense à une émeute révolutionnaire. Mon impression est

1. Je résume ici les vues que M. Gabriel Marcel nous a communiquées dans un exposé fort intéressant. Je ne suis pas d'accord sur le fond avec M. Marcel, mais il eût été difficile d'analyser mieux qu'il n'a fait ce qui constitue pour moi l'intérêt central de l'œuvre de Proust. Il n'y aurait contradiction que si, au lieu d'un réalisme *esthétique*, Proust avait eu la révélation d'un réalisme *métaphysique*.

fausse en ce qui concerne l'événement objectif, mais il est vrai que mon impression a été telle. Etant poète, je vais résister à l'intelligence, qui fonctionne en moi comme en tous les hommes, et qui tend à transformer en roulement de camion le roulement de tambour. « Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse », dit La Fontaine : il est remarquable que Proust parle quelque part de « redresser » l'impression, mais en sens inverse, dans le sens de l'erreur. A l'idée classique de vérité, l'esthétique de l'expression oppose l'idée de vérité poétique, qui se traduit par la conformité du style à l'impression. La vérité poétique n'est pas autre chose que la métaphore, ce que Proust établit admirablement à propos de la peinture d'Elstir. Il ne s'agit pas de comparer une chose avec une autre, médiocre procédé de rhétorique, mais de partir de l'impression, qui est par essence métaphorique, et de reconstituer en la serrant de près l'atmosphère d'un moment vécu par l'artiste. L'esthétique de l'expression comporte une logique et une morale : logique individuelle, si l'on peut dire, qui se déduit symphoniquement de l'impression initiale ; morale de l'indifférence morale, ce qui nous importe étant l'expression et non point l'exprimé.

Lorsque Proust parle de la « vie », notamment dans la seconde partie du *Temps Retrouvé*, il veut toujours dire plénitude et intensité de la vie sensible, mais d'une vie sensible reprise et corrigée par l'esprit. « Réaliser » sa vie, c'est d'une part sentir avec force, et d'autre part répondre à la sensation par l'activité harmonieuse des facultés spirituelles. Vivre, ce n'est donc pas seulement sentir, c'est aussi comprendre, et c'est surtout imaginer. Afin d'imaginer la vie deux conditions sont requises : une sensation et un souvenir, la sensation entraînant le souvenir que l'imagination reconstitue. Il faut la présence d'une absence, en quelque sorte. Ce miracle est obtenu grâce à la mémoire affective qui reconnaît les sensations communes à un événement présent et à un événement passé. La présence réelle de l'événement exclut l'imagination et l'intelligence, par suite n'est pas réellement vécue, est « perdue », ou manquée. Proust ne peut pas « réaliser » sa vie au moment où il la vit parce que celle-ci s'écoule dans le temps et que ses facultés s'exercent *successivement* sur elle : il imagine d'abord, puis il sent, puis il

comprend, de telle façon qu'il ne sent pas ce qu'il a imaginé et qu'il ne comprend, ni comme il a imaginé, ni comme il a senti. Cette révélation du passé dont il nous rend compte dans le *Temps Retrouvé* lui permet de grouper toutes ses facultés *simultanément*, de les faire travailler ensemble, soutenues, vivifiées, garanties par la sensibilité, *de retrouver ainsi les conditions d'un progrès spirituel liées par les nécessités de l'expérience à une progression à rebours dans sa propre mémoire*. Le parallélisme de la vie et de l'esprit se trouve donc rompu, mais il est bien vrai que Proust échappe au temps, puisque, de successive et d'irréversible qu'elle était, sa conscience devient synthétique et indépendante de la durée. Nous touchons là un point très délicat et très important. Cette libération de l'esprit à l'égard du devenir empirique, les philosophes l'obtiennent ordinairement par l'exercice d'une activité rationnelle qui les met en relation avec l'essence intelligible des choses. Proust, lui, ne rejoint à aucun moment l'intuition intellectuelle d'un Platon et d'un Spinoza ; mais il rencontre, dans le monde sensible lui-même, un *équivalent* de cette intuition. Ne parle-t-il pas sans cesse, dans ces pages du *Temps Retrouvé*, de « l'essence » du réel ? Et en effet, une sensation commune à plusieurs événements, à plusieurs époques, est à sa manière une sorte de sensation générale, une essence. Proust reçoit, sous la forme d'une impression affective, cette révélation de l'intemporel que les sages doivent à la contemplation intelligible. Or, il est très important de noter ici, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que cette ressemblance accuse justement l'opposition formelle de l'esthétique de Proust et de ce qu'on a appelé, à son propos, le Platonisme. Pas un instant Proust ne voit lui-même dans ce miracle une révélation de connaissance : il y voit seulement une révélation d'expression. Le fait qu'il retrouve les trois dimensions de la vie ne signifie nullement qu'il découvre une réalité transcendante, pour ainsi dire détachable des phénomènes. Et de même cette esthétique — au moins dans son contenu philosophique — s'oppose aussi formellement au bergsonisme, avec lequel elle a par ailleurs de nombreuses affinités : la durée n'est en rien créatrice, c'est contre elle que l'esprit crée. La révélation de l'art est pour Proust la révélation du salut possible ; mais ce salut demeure strictement esthé-

tique et ne s'étend jamais au-delà des bornes de l'expression.
Proust n'a jamais cherché à tirer parti de ses découvertes esthétiques au bénéfice d'une philosophie non rationaliste. Rationaliste, il l'était à fond, à la manière assez démodée de Taine. Il ne paraît même pas exact de dire que son esthétique est plus « avancée », ou plus profonde, que sa philosophie : Taine est contemporain du symbolisme, et Rémy de Gourmont nous montre que le naturalisme et l'esthétique de l'expression n'ont pas attendu Proust pour faire bon ménage. Tout ce qu'on doit reconnaître c'est que, pour Proust, le moment de l'expression est plus important, vitalement plus essentiel, que le moment de la connaissance. Surtout — comme je l'indiquais plus haut — pour lui la connaissance des lois est une des conséquences de l'impression soumise à l'inévitable influence du temps.

En effet, le progrès intellectuel de Proust est fondé sur cette remarque — qu'il fait pour la première fois, je crois, à propos de Gilberte — que la maturation de l'intelligence consiste à faire rentrer ses sentiments dans des catégories ou lois générales, le propre de la naïveté étant de croire au caractère unique, exceptionnel, de ce que l'on sent. Nous avons vu pourtant que, d'après Proust, le salut consiste à exprimer ce que l'on sent en respectant ce caractère unique, exceptionnel, en refusant les mots et les idées de la conscience commune. Y a-t-il là contradiction ? Nullement, puisque l'impression que l'artiste arrache à l'oubli et fixe pour l'éternité, il sait bien qu'elle est fausse en ce qui concerne son objet : elle exprime seulement un moment de la vérité intérieure de celui qui l'a reçue. Comment l'homme arrive-t-il à connaître que ses impressions sont erronées ? Par la répétition de ces impressions elles-mêmes et par la leçon qu'il en dégage. Si notre amour pour un être nous fait attacher à cet être une valeur absolue, le fait que nous attachons, dans le cours du temps, la même valeur à plusieurs êtres suffit à nous révéler à quel point nos sentiments sont trompeurs. C'est tout à fait, en plus complexe et en plus tragique, et plus long, l'histoire du roulement de camion pris pour un roulement de tambour. Peu à peu les lois de la conduite humaines se dégagent, abstraites et sèches, de l'enveloppe chatoyante de notre sensibilité. Nos expériences personnelles se trouvent confirmées par l'histoire des gens qui

nous entourent. D'où l'importance, dans *A la Recherche du Temps Perdu*, d'*Un Amour de Swann* et de la passion de Saint-Loup pour Rachel. D'où la signification de *Sodome et Gomorrhe*, qui nous apprend que le sexe des amants est infiniment moins important que les lois générales de la passion, qui sont les mêmes pour toutes les sortes d'amour. La révélation de l'œuvre d'art est double : elle restitue l'atmosphère intégrale d'un moment vécu, et elle laisse transparaître comme en filigrane les lois sentimentales et autres qui régissent le monde humain. La désharmonie de la vie vécue et de la vie comprise fait à la fois le tragique et la grandeur de l'art, qui est seul capable de nous la rendre perceptible. Proust écrit, dans les admirables pages de *Swann* sur la lecture au jardin : « ... ainsi notre cœur change, dans la vie, et c'est la pire douleur ; mais nous ne la connaissons que dans la lecture, en imagination : dans la réalité il change, comme certains phénomènes de la nature se produisent, assez lentement pour que, si nous pouvons constater successivement chacun de ses états différents, en revanche la sensation même du changement nous soit épargnée. » On voit ici dans quelle mesure, pour Proust, l'art est un instrument de connaissance : il nous rend perceptible ce que nous ne percevons point dans la vie, par exemple les lois du changement. L'impression d'absolu qui se dégage de chacun des états de notre vie, et que l'œuvre d'art a les moyens de rendre, est niée par les relations entre ces différents états, relations que l'œuvre d'art nous présente en raccourci. C'est que l'art, exprimant la réalité intégrale, n'en saurait omettre la vérité.

Dans sa profession de foi Proust semble admettre qu'il n'y a de réel que l'idée générale. Sa croyance la plus essentielle est que l'art, en retrouvant et en fixant, bref en exprimant les impressions concrètes de notre vie passée, nous permet, par un travail de comparaison, par une sorte d'algèbre de l'imagination, de connaître les lois générales qui constituent l'essence de l'être. Autrement dit, l'artiste ferait, pour les sentiments et les actes de l'homme, ce que le savant fait pour les phénomènes physiques et naturels. Mais les impressions ne sont pas toutes de la même espèce. A côté des impressions que nous laissent nos rapports avec les humains, il y a les impressions que nous laissent les choses, tel ou tel aspect du ciel ou de la campagne

au printemps, les longs corridors vides d'un vieil hôtel de province, et les impressions qu'on reçoit de certains événements quotidiens comme le sommeil et le réveil, les bruits et les silences. Les lois de ces deux dernières sortes d'impressions restent prises, en quelque sorte, dans leur étoffe concrète, leur description poétique épuise la connaissance immédiate qu'on en peut avoir, ou du moins *qu'il est intéressant* d'en avoir. Tandis que pour les impressions humaines nous avons intérêt, fût-ce pour notre malheur, à connaître la froide et abstraite vérité qui se dissimule sous leurs couleurs illusoires. De là vient sans doute que de très bons juges ne découvrent point dans les analyses humaines de Proust le même *absolu* poétique que dans ses descriptions de la nature et de certains états du corps. Et c'est un fait hautement significatif que dans les deux poèmes humains où se retrouve cet absolu, l'agonie de la grand-mère et le sommeil d'Albertine, les êtres soient déshumanisés, comparés puis réduits à une force, à un moment de la nature.

Proust a mis merveilleusement en valeur, par sa pratique bien plus encore que par sa théorie, un principe qui devrait servir de base à toute esthétique future. Ce principe est le suivant : les événements et les moments de notre vie qui nous tiennent le plus à cœur, qui nous donnent le sentiment d'exister, ne sont pas transparents, et sont difficilement accessibles à l'intelligence, surtout dans l'instant où nous les vivons. Cependant nous avons besoin, pour nous sentir vraiment vivre, de posséder en esprit ce que nous avons vécu en réalité. L'art nous fournit les moyens de rendre intérieure à l'esprit cette zone irrationnelle par des facultés telles que la mémoire, par des relations telles que la métaphore, qui constituent des *équivalents* sensibles de la pensée. L'art rend transparent à l'esprit ce que la science laisse tomber à travers ses mailles trop larges ; il achève ainsi la spiritualisation du réel [1]. Quant aux lois générales

1. Cf. dans les pages sur la lecture au jardin : « La trouvaille du romancier a été d'avoir l'idée de remplacer ces parties impénétrables de l'âme par une quantité égale de parties immatérielles, c'est-à-dire que notre âme peut s'assimiler... » C'est la spiritualisation du réel par l'imagination, qui mène, ici comme dans toutes les branches du savoir, à la connaissance.

que Proust a cru pouvoir déduire de son expérience et dont il fait l'essence dernière du réel, il paraît évident qu'elles ne sont pas à la taille de l'homme. C'est qu'elles sont en fait des lois particulières, bâties à la mesure de Proust, de son milieu, de son temps, bref du type humain qu'il représentait. Il y a plus entre le ciel et la terre que n'en rêvait la philosophie de Proust, mais ce n'est pas une raison pour négliger les relations et les oppositions qu'il a soulignées entre le réel senti et le réel pensé. Une esthétique plus mûre, mieux armée, mieux informée, réduira sans doute, dans une large mesure, ces oppositions. Mais la tâche de Proust aura été de maintenir une distinction contre laquelle nos instincts se révoltent et sans laquelle pourtant nous ne voyons plus clair : une distinction sévère et saine entre ce qui est éprouvé comme réel et ce qui est conçu comme vrai [1].

RAMON FERNANDEZ

1. Ce qui est senti est réel dans cette mesure, et cru vrai. Proust n'a pas pu découvrir une vérité qui fût égale en valeur à ses impressions sensibles. Ce fut sa grandeur de reconnaître cette différence et de l'accuser.

CHRONIQUE DES SPECTACLES

Il n'y aura pas grand monde à Paris, quand paraîtra cette chronique ; aussi je ne périrai pas de scrupules de conscience, si je néglige, une fois de plus, de mettre mes lecteurs tout à fait au courant.

Comme Gémier avait tenu sur la situation actuelle du théâtre en France les propos les plus justes (ou du moins, soyons modestes, des propos très sévères et tout à fait analogues à ceux que je tiens ici même habituellement) M. Bernstein se pose en champion du théâtre de France et tance vertement Gémier ; il va jusqu'à insinuer qu'il serait sain, qu'il serait moral, que Gémier fût privé à l'avenir de toute occasion d'exprimer son avis et même d'exercer sa profession ; on voit que M. Bernstein, considéré comme polémiste, va loin, se montre direct, personnel, pressant : toutes qualités qu'il ferait mieux de réserver avec soin pour ses œuvres dramatiques ; elles y feraient un effet moins désobligeant. Sur le fond, je ne vais pas m'amuser à répéter en détail ce que j'ai déjà dit, et qu'il n'est même pas besoin de dire parce que tout un chacun peut le voir : l'ensemble de notre théâtre donne une piètre idée de nous ; c'est, de tous nos arts, celui qui se trouve, de beaucoup, le plus bas ; même des auteurs qui font honneur à notre pays et à notre théâtre : un Jules Romains, par exemple, me semblent de cet avis. Mais le plus singulier, le plus gratuit de cette polémique, c'est de voir M. Bernstein se faire spontanément le défenseur de la France entière : ce que ni vous sans doute, ni moi sûrement, n'aurions jamais pensé à lui demander. Il y a déjà un bout de temps, le même M. Bernstein s'était évertué à démontrer que Bernard Shaw n'a guère d'esprit. On aurait dit, à cette occasion, non pas seulement que M. Bernstein représentait parfaitement à lui tout seul la totalité de l'esprit français, mais

encore qu'il y avait là une invasion à repousser, et qu'il était bien généreux de s'en charger. Tout cela laisse supposer que l'esprit d'autrui, la supériorité d'autrui, a pour nous quelque chose d'hostile, et même d'inavouable. A supposer M. Bernstein tout à fait désintéressé et mû par le simple patriotisme, il n'y aurait dans ces thèses que du comique involontaire. Qui donc fait difficulté d'avouer que Bernard Shaw a autant d'esprit que personne au monde ? Cela peut-il nous faire du tort ? Et ne vaut-il pas mieux l'avouer franchement ? de même qu'il vaut mieux avouer franchement qu'il y a en Allemagne plus de ressources musicales, en Angleterre un meilleur public pour la poésie ? Je suis assez patriote en matière intellectuelle : une des qualités dont j'aimerais être fier pour mon pays, c'est ce jugement sain et vif ; aussi net et aussi vif sur autrui que sur soi-même ; — qui a même l'élégance de faire à autrui large mesure ; qui peut s'élever à l'universel. Voilà pourquoi je ne veux point du tout de M. Bernstein comme champion, quelle que soit par ailleurs sa bonne volonté. Je ne veux point parler ici du talent même de M. Bernstein. La *Nouvelle Revue Française* l'a plusieurs fois couvert de fleurs, (donnant ainsi l'exemple de cette élégance et de cette large mesure qu'on doit dispenser à ce qui est fort différent de soi). Mais ce n'est point contredire à ces éloges que de remarquer que M. Bernstein n'a rien de spécifiquement français dans sa manière littéraire : peu de style, aucune saveur de terroir, c'est un fait, et le constater peut n'avoir rien de commun avec l'antisémitisme. Un homme comme Tristan Bernard, israélite comme M. Bernstein, est aussi un des esprits les plus français de ce temps, qui gardent le mieux cette saveur de terroir. Mais justement, l'auteur de *Triplepatte* a protesté avec beaucoup de vivacité et de bonne grâce, en faveur de Gémier, contre Bernstein.

Cette polémique de M. Bernstein joint du reste la maladresse à l'erreur. Qui que ce soit peut-il refuser à Gémier d'avoir fait de beaux, et de constants efforts pour le théâtre ? Peut-on considérer l'Odéon, que Gémier aurait dû obtenir dans la force de l'âge et non maintenant qu'il vieillit, comme une sinécure, comme une prébende, comme une gloire disproportionnée à cet homme bien plus connu à l'étranger qu'en France ? Et, dans la polémique de M. Bernstein, on ne distingue pas très

bien quel motif il pourrait prêter aux noires actions de Gémier. C'est un procédé de polémique toujours faible et parfois enfantin, que d'expliquer les actions d'un homme par une gratuite explosion de sentiments noirs.

*
* *

Ce que Paris offrait, paraît-il, de remarquable, et que cependant je n'aurai pas été voir, ce sont les troupes étrangères qui jouaient à Paris dans leur propre langue. La troupe russe, la troupe yiddish, ont remporté d'assez gros succès, grâce à l'originalité de leur mise en scène. Je n'y suis point allé. Après ce que je viens de dire de l'affaire Gémier, vous pensez bien que ce n'est point par chauvinisme. Non. Mais je sens que même si je devais être le seul à défendre cette idée vieillotte et périmée, je la défendrais : le théâtre est fait pour être entendu, il est même fait pour être compris. Décors, mise en scène, mimique, tout cela n'est rien, si cela n'est pas au service d'un texte. Pour un peu on me ferait dire du bien des banquettes, qui obstruaient la scène à la plus belle époque de notre tragédie, qui tuaient toute espèce de mise en scène : et notez que ce mélange des acteurs avec les spectateurs était encore aggravé par l'habit de ville que portaient les acteurs. La mise en scène fut d'abord inventée pour soutenir les fadaises des opéras. Elle a fait, depuis, de grands progrès, je le veux bien. Elle est arrivée à soutenir intelligemment un texte, à mettre, même pour les âmes obtuses, une situation à sa vraie valeur. Mais encore faut-il qu'il y ait un texte, et que tout soit fait pour lui. Au reste, les ressources de la mimique, des jeux de lumière, tout cela appartient au cinéma bien plus légitimement qu'au théâtre, il est assez inutile d'essayer de l'en frustrer.

Pourquoi, me direz-vous, si ce spectacle est radicalement faux de nature, et impossible, pourquoi a-t-il eu du succès ? Je n'échapperai peut-être pas au reproche d'être critique fainéant, et qui juge d'une chose avant de l'avoir examinée, mais je suppose que le charme de ne pas comprendre a été pour beaucoup dans ce succès, parce que j'ai vu le charme de ne pas comprendre déjà dans le succès de l'art nègre, et dans toutes les fariboles de nègres blancs.

*
* *

Ce que bien des spectateurs, et surtout d'auteurs, pourraient plus légitimement me reprocher, c'est de ne pas avoir été voir la dernière pièce de Marcel Achard. Il faudra alors bien avouer que garder un gilet, un col dur, un veston, sur un fauteuil ; qu'être entassé avec bien des personnes qui ne sortent pas toutes du bain ; qu'avoir pour toute ressource des entr'actes où l'on ne respire pas, parce que les fumeurs y fument furieusement — il faudra donc avouer que tout cela m'a fait penser que j'aurais bien plus de plaisir à *lire* Marcel Achard. Si justement on doit l'aimer, c'est pour avoir débarrassé son esprit et la scène de toutes les obligations fatigantes auxquelles il faut bien se soumettre pour aller au parterre. Chacun sait aujourd'hui qu'il mérite d'être vu et d'être lu. Je l'ai connu il y a quelques années, doux comme il l'est resté, mais si maigre, si léger... Entre amis il montait, sans se faire prier, sur la banquette d'un petit café que je fréquentais, et on lui faisait chanter le *Pélican*, qui fut donc son premier succès. Avec quel doux mouvement d'yeux derrière ses lunettes, avec quel mouvement du cou indulgent et mélancolique, il tournait la tête pour chanter :

Le pélican entendit derrière lui
L'un des petits,
Qui faisait de l'esprit...

Je vous assure, que, même en perdant les gestes, Achard aurait dû chanter ça devant un disque. Il y avait toute son esthétique dans le dernier vers, je dis toute la nonchalance et le bon goût d'un homme qui a trop d'esprit pour en *faire* jamais. Vraiment, ce n'est pas une excuse qu'il ait fait si chaud, et que mes coups de soleil me cuisent. Je ne peux pas penser à Marcel Achard sans me dire que j'ai eu tort de ne pas aller voir sa pièce.

*
* *

L'un des plaisirs des auditions de T. S. F. auquel je n'avais pas encore pensé, ce n'est pas seulement qu'elles puissent s'en-

tendre en pyjama, à domicile, et qu'on puisse les arrêter à volonté ; c'est qu'on peut manifester tout haut son opinion. Le récepteur peut offrir aux auditeurs les mêmes délices qu'offrent toujours aux enfants les professeurs sourds. On proteste, on injurie, sans conséquences graves. Un jeune homme d'opinions hardies était fort enroué après la dernière séance académique. Il l'avait entendue par radio, mais qu'est-ce qu'il leur avait dit, aux birbes ! Voilà un nouveau moyen, bien pratique, pour pratiquer la nouvelle morale de M. Aragon : ne pas mettre ses actes en harmonie avec ses paroles. Nouvelle, d'ailleurs, bien moins qu'il ne croit. Rien n'est si connu : d'*imposteur* à *bluffeur*, on n'a jamais manqué de termes exacts pour nommer cette attitude, et bien des Escobar l'avaient dit avant lui. Mais n'exagérons rien ; dans l'intention de l'inoffensif jeune homme, il ne s'agit peut-être pas d'hypocrisie, mais tout bonnement de fanfaronnades.

JEAN PRÉVOST

NOTES

LE ROMAN

ALINE ; LA BEAUTÉ SUR LA TERRE, par *C. F. Ramuz* (Grasset) ; SEPT MORCEAUX, illustrés par *Auberjonois* (Le Verseau, à Lausanne).

L'histoire d'Aline, récemment rééditée, fut écrite plus de vingt ans avant *La Beauté sur la Terre*. C'est celle, aussi simple que possible, d'une fille naïve séduite par un coq de village, et qui en meurt. Tout le mérite du récit réside dans la couleur, l'émotion et la poésie. Il est, en dernier ressort, dans un contact chaud et fidèle avec la vie. Il y a deux grandes manières de reproduire la vie dans un roman : ou bien la décomposer et la refaire par un travail associé de l'intelligence et de l'intuition pour la transformer en une belle matière stylisée et éclatante, — la manière traditionnelle, celle des classiques et de Flaubert ; ou laisser la nature elle-même s'inscrire dans l'œuvre, à force de garder ses sens réceptifs et son cœur ingénu. Cette forme d'art est celle d'*Aline*. Images et sentiments semblent s'être rendus directement de la nature dans le livre. D'où ce frisson spécial, ce frisson lourd et charnel qui s'exhale des pages d'*Aline*, comme de toutes les œuvres où s'exprime la sensation vierge, non remaniée : on le perçoit chez Verlaine, chez Pierre Louÿs, dans les *Nourritures Terrestres*, parfois chez Proust. Bien entendu il n'est pas sans rapport avec le sujet même d'*Aline*, mais il s'explique aussi par l'attitude de l'artiste en face des choses. L'odeur des prairies, la chaleur d'un tourbillon de vent, les effets de lumière même ont une densité troublante. Et par là même la reproduction des sentiments est imprégnée d'une vibration profonde, qui atteint notre sensibilité dans ses régions primitives. Cette ingénuité n'est pas

incompatible avec l'art de la composition, pourvu que l'auteur possède un instinct qui opère spontanément, dans les images et les émotions, ce choix que d'autres artistes confient à la raison critique.

Le grand danger de cette forme d'art, c'est que l'écrivain est exposé à *vouloir* la simplicité. Il n'est pas sûr que la fin d'*Aline* ne trahisse pas quelque fatigue, et que, derrière la pure ingénuité, la volonté d'être simple ne commence pas à se faire soupçonner. La révolte finale d'Aline n'a-t-elle pas dû se préparer par quelque amertume ? Aline n'est-elle pas un peu trop simple ? On peut être une bonne fille naïve, et s'instruire vite avec les déceptions.

En écrivant *Aline*, Ramuz faisait déjà une œuvre étrangère à l'intelligence. Je veux dire que, pour la comprendre en entier, il n'y a qu'à sentir. C'était le point de départ d'une évolution qui s'est montrée régulière, et surprenante dans ses résultats.

Maintenant Ramuz s'est exprimé. Il nous réserve peut-être des surprises, mais depuis environ dix ans sa production garde un caractère de stabilité ; elle conserve certains traits durables. Ramuz, qui a des dons épiques, a pris goût à la psychologie collective. Depuis *La Guerre dans le Haut Pays* (1916), *Le règne de l'Esprit malin* et *La Guérison des maladies* (1917), la majorité de ses livres retracent un épisode de la vie d'un village ou d'un bourg : tout le monde y suivait son petit train-train, lorsqu'un événement apporte le trouble. Parfois ce sont des terreurs paniques, qui s'éveillent on ne sait comment et qui gagnent toute la population. Souvent c'est la révélation, par un ou deux individus, de certaines merveilles inconnues jusque-là dans le pays, et dont la vue affole les braves villageois. D'où une réaction de l'ordre établi, représenté assez naïvement par les notaires et les gendarmes. Ces merveilles peuvent être de pure imagination, comme le « vaste monde » offert au bourg vaudois par le cinéma et les récits de Joël. Mais ces messagers de vertige apportent aussi des richesses précieuses et sublimes, comme fait la petite sainte, Marie Grin, comme fit aussi, sans en avoir conscience, celle qui incarna la Beauté sur la terre, Juliette Milliquet.

Juliette est née à Santiago de Cuba. Elle a dix-neuf ans. A la mort de son père, son oncle l'aubergiste Milliquet s'est décidé

sans enthousiasme à la faire venir chez lui. Aussitôt l'admiration l'entoure, les passions s'excitent (décidément les têtes s'échauffent vite au pays de Ramuz ; qu'on ne nous parle plus de Tarascon !) et ce passage de la Beauté parmi nous a laissé des ruines et des douleurs. Là encore, les gendarmes interviennent.

Le pire, c'est qu'ils sont forcés d'intervenir, car de toute évidence le passage de la Beauté détraque les esprits, comme avait fait la sainteté de Marie Grin. Hélas, la Beauté n'a pas de place sur la terre parce que les hommes ne sont pas capables de soutenir sa vue. Nous n'avons pas le cœur assez large : voilà la grande cause de nos malheurs. Nous sommes si médiocres que les choses trop pures produisent chez nous, en définitive, les mêmes désordres que les tentations vulgaires. Telle est la plainte de Ramuz. Elle s'entend jusque dans *Joie dans le ciel.* Les habitants du village céleste, quoique justes et sauvés, ne sont pas au niveau de leur bonheur : quelque chose en eux regrette, attire l'impureté : d'où le retour des damnés. Ils en sont terrifiés, mais il leur fallait cette menace de malheur pour sentir leur félicité. On a discuté sur la conclusion ambiguë de ce livre. Il ne faut pas y voir un égoïsme tranquille ; c'est au contraire l'aveu douloureux de la médiocrité humaine. Ramuz, une fois de plus, est forcé de reconnaître que l'homme n'est pas capable d'accueillir le bonheur pur. Il faudrait apprendre à ouvrir son cœur ; la vie deviendrait si simple et si belle !

L'enseignement de Ramuz, est-il utile de le dire ? n'a pas été médité dans l'abstrait ; il *se dégage* de ses livres. Car Ramuz est incapable d'abstraction. Cette faculté intellectuelle est remplacée chez lui par une double vue intuitive. Ramuz, qui comme artiste est essentiellement un visuel, est aussi un *voyant*. Derrière la psychologie rudimentaire des hommes, il voit les mouvements de leur âme divine ; derrière les beautés des choses ou des hommes, il voit la beauté idéale. Je ne dis pas qu'il l'imagine, qu'il en élabore l'Idée par un travail de réflexion : au contraire il la voit directement. Son œuvre a donc une continuelle valeur de symbole. Je parle du vrai symbole, qui ne consiste pas à accoler une signification idéale aux objets et aux événements, mais à sentir le divin à travers les apparences du monde. Ce vrai symbole, n'est-ce pas la

poésie et la réalité mêmes ? Ramuz a ce don, qui n'est autre que le don du réel. Il voit les choses humaines et la nature comme elles sont, à la fois dans leur existence banale et dans leur existence divine.

Je retrouve cette faculté dans *La Beauté sur la Terre*, mais c'est surtout dans *La Guérison des Maladies* qu'elle se montre saisissante. Le père Grin et la petite Marie mènent une vie matérielle très humble, ou même basse, mais on nous révèle leur vie mystique, qui est splendide. Ramuz voit la vie de tous les jours, et en même temps la vie cachée des cœurs : non leur psychologie traditionnelle, accessible à la raison, faite de sentiments définis et classés, mais cette vie plus riche, qu'on appelle mystique faute de connaissance plus précise. Or nous sommes habitués à la description des réalités matérielles, et à la description des réalités psychologiques classiques : nous le sommes beaucoup moins à la description des réalités mystiques. L'originalité de Ramuz, c'est qu'il ne perçoit guère, de ces trois ordres de réalité, que le premier et le troisième. Il garde aux gens et aux choses leur apparence matérielle, qu'il décrit dans tous ses détails, et dans ces apparences il place aussitôt la psychologie supranormale, qu'il voit tout naturellement, sans s'occuper de la psychologie traditionnelle intermédiaire, du « jeu des passions », qu'il voit peut-être moins bien. Dans des scènes de fidèle observation matérielle, ses personnages vivent sous nos yeux leur seconde vie, celle dont ils n'ont pas toujours conscience eux-mêmes. En somme Ramuz n'est pas sensible aux mêmes radiations que nous : il perçoit très fortement des radiations subtiles qui nous traversent sans nous marquer ; il est comme un peintre qui verrait le rouge et l'ultra-violet, sans bien voir le jaune et le vert.

Pour cette raison, le caractère de Juliette, dans *La Beauté sur la Terre*, pourrait sembler creux : à la surface, quelques goûts frivoles. Cette fille, ivre d'un rayon de soleil, d'une promenade sur l'eau, d'une mélodie d'accordéon, n'est à nos yeux qu'un gracieux oiseau des tropiques. Mais derrière cela, Ramuz voit qu'elle est la Beauté, et je suis certain que le personnage de Juliette lui apparaît dense, nourri et rayonnant : elle ne *signifie* pas la Beauté, elle *est* la Beauté. C'est une déesse qui passe, et qui ne s'occupe pas de ses admirateurs. A nous de la

reconnaître, de l'adorer, de la garder, d'en supporter la vue si nous pouvons. Ce personnage est presque vide de notre réalité, vide de psychologie classique, et plein d'une réalité plus haute.

Il n'est pas jusqu'aux descriptions matérielles qui ne trahissent le voyant ; elles sont d'un réalisme minutieux, et pourtant restent comme transparentes. Les objets, dépouillés de leurs atomes lourds, sont plus lumineux que dans notre monde, ils ont une teinte spirituelle, ils semblent faits, pour parler comme les occultistes, en matière astrale.

Bien entendu, Ramuz ne réussit pas toujours à voir le divin à travers le vulgaire. Parfois la fusion est manquée. On retrouve alors le faux symbole : en haut une maigre allégorie, et en bas une réalité appauvrie. C'est un peu ce qui arrive à la fin de *La Beauté sur la Terre*. Le récit s'arrête à la fuite de Juliette. Or il est clair qu'en réalité rien n'est fini à ce moment là, car Juliette sera forcément reprise par les gendarmes dans les quarante-huit heures et ramenée chez Milliquet. Et cet enivrement qu'elle provoquait ne pourra guère durer. Tandis que la mort de Marie Grin était le couronnement sublime de ses guérisons, et donnait au récit une fin parfaite, Ramuz n'a pas pu trouver à *La Beauté sur la Terre* une fin digne du sujet. Il a arrêté artificiellement son récit pour qu'on l'interprêtât dans un sens symbolique. La fuite provisoire de Juliette *veut dire* que la Beauté ne peut pas demeurer chez les hommes ; donc, dans ces dernières pages, Juliette n'est plus la beauté incarnée que nous adorions avec Ramuz, c'est un mannequin vide qui représente l'idée de beauté.

Ramuz est par excellence l'homme du cœur — mot vague, qui désigne en général tout ce qui est étranger à la logique traditionnelle. Je sais qu'il est dangereux de classer aussi nettement un écrivain ; on risque de se faire de lui une image conventionnelle. Pourtant, tout révèle en Ramuz l'homme indifférent à la logique. Pour le comprendre, on n'a pas besoin de l'intelligence. Et le secret de son style est là. Son style s'est formé sur son âme : il est fait d'impressionnisme et de hardiesse ingénue. On y voit très peu d'attention aux rapports logiques et une parfaite docilité aux données immédiates. Ne demandons pas à Ramuz d'accrocher plus d'une subor-

donnée à une principale. Il lui arrive même de noter une sensation, un fait, sans verbe, ou de l'introduire par un vague « Il y a... On a vu... » La valeur de son style, c'est qu'il est *son* style, celui qu'il fallait à l'homme du cœur. Il est tellement personnel que l'imiter ne signifierait rien. De même on ne peut guère le juger à part. Il faut approuver, blâmer, discuter Ramuz tout entier.

J'oserai dire maintenant qu'il y a dans l'œuvre de Ramuz des réussites tellement complètes qu'on ne sait à quoi les attribuer. *La Guérison des Maladies* et *Joie dans le Ciel* sont d'une beauté si solide et si pure qu'il n'y a plus qu'un mot — encore vague — pour caractériser certaines pages : elles sont d'un inspiré. Quand on compare, par exemple, *l'Amour du Monde* et *la Guérison des Maladies*, deux ouvrages voisins, on a peine à s'expliquer toutes ces fautes de mesure d'un côté, et ces parfaites harmonies de l'autre, autrement que par le caprice d'un souffle qui serait passé sur la *Guérison*.

Ramuz donne l'exemple extraordinaire d'un esprit qui s'est développé uniquement selon la ligne du cœur. Parti de l'atmosphère un peu trouble et sensuelle d'*Aline*, il s'est élevé, sans autre guide que son cœur, vers les sommets mystiques, jusqu'au jour où il a rêvé *Joie dans le Ciel*, ce livre astral, étincelant de spiritualité, où toutes les vérités de la vie et des choses brillent dans leur essence pure.

MARCEL CASTER

*
* *

L'ENFANT ET L'ÉCUYÈRE, par *Franz Hellens* (Cahiers du Sud).

Rien n'est plus révélateur d'un écrivain que ces souvenirs d'enfance, en partie vrais et en partie imaginaires, dans lesquels il transpose les images de sa vie selon les nécessités particulières de son art. Parmi les raisons qui poussent l'écrivain à écrire, on a, je crois, oublié l'habitude : intoxiqué, il se libère en écrivant, mais il ne se libère pas comme il lui convient. Qu'il soit contraint à se délivrer des forces profondes qui l'obsèdent, je le veux bien, mais il est plus esclave des lunettes dont il s'est patiemment paré que de sa nature. Que devient sa magie, son besoin de transformer, lorsque au

lieu d'être relativement libre en face de son sujet il doit se soumettre à lui, lorsque les démons semblent réfractaires à l'appel ? Voilà ce que nous montrent des livres comme *L'enfant et l'écuyère*. C'est évidemment par rapport aux autres livres de M. Hellens que celui-ci prend tout son sens, qu'il dépasse cette grâce dont la poésie l'entoure. D'ailleurs, les récits d'enfance, quel que soit leur charme, n'existent pour nous que par rapport à l'homme qui les évoque, par rapport, si je puis dire, à *l'écart* qui les sépare l'un de l'autre. M. Hellens a choisi « Le Naïf » pour titre d'un de ses livres ; *l'enfant et l'écuyère* exprime, lui aussi, la naïveté, si l'on accepte de nommer naïveté le sens le plus subtil, et surtout le plus constant, du possible. Il peint un monde sans barrières, ou du moins sans barrières infranchissables. Et son enfant même est bien moins un modèle qu'un interprète, une sorte de médium qui le met en communication avec un monde sans garanties, un monde fantastique parce que les rapports habituels de sensibilité n'y existent pas. Car voici proprement ce que montre cet enfant : une sensibilité qui prend *librement* contact avec le monde et le soumet à son caprice ; une sensibilité insoumise. Il n'est pas jusqu'à ce hasard qui intervient souvent pour détruire nos rêveries ou modifier notre vie imaginaire qui n'apparaisse ici, de loin en loin ; et c'est lui qui donne, non la vérité, non la réalité, mais *l'existence* à l'une des choses les moins communicables qui hantent un être : sa féerie familière.

ANDRÉ MALRAUX

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

SAINTE-GRUE, par *George Isarlov* (Les Ecrivains réunis).

Que la mode des vies romancées mène à cette *Sainte-Grue*, voilà un drôle d'aboutissement ! Et juste ! Mais gardez-vous de prendre Isarlov pour un vulgarisateur (c'est le péché du genre), et ce qu'il y a d'un peu midinette dans cette façon d'astiquer les Héros pour les accommoder au goût de l'homme de la rue, ici point. Il s'agit de Marie-Madeleine, dont la chevelure fut

digne de Dieu. Mais le titre un peu agressif, et que j'aimerais mieux chez un Francis Jammes ou chez un franciscain (il faut avoir le cœur infiniment simple pour parler des ânes du ciel), dit mal quel livre de pensée, de cérébralité un peu, de volonté créatrice ou plutôt re-créatrice est cette *Sainte-Grue*.

Isarlov n'est guère conteur, et je le sens mal à l'aise dans l'invention, bien que l'écriture, mâle, presque métallique parfois, et toujours fourmillante de trouvailles idéologiques, sauve et transfigure l'anecdote. Mais le récit romanesque est suivi d'un corps de *Notes* de cent pages vraiment prodigieux. Il y a là un résumé inouï, un essai de coordination et de synthèse de l'art universel absolument admirable. Connaissance vaste et précise de l'histoire et de la géographie de l'art, les vues les plus fulgurantes sur son unité, l'espèce d'embrassement et les ponts jetés en jouant entre la pensée chinoise, égyptienne, persane, judaïque, grecque, la divination dont fait preuve Isarlov et une sorte d'ingénuité pour rendre sensibles les règles avec les grâces, les circuits, les points de repère, les conjonctions, tout cela constitue une œuvre unique. Je ne sais si, comme le croit l'auteur, ces *Notes* permettent de « contrôler sa littérature », mais je sais bien qu'elles sont une magnifique *Somme*, dont pour ma part je ferai désormais mon livre de chevet.

JOSEPH DELTEIL

*
* *

MANOËL, fragments inédits d'un drame en vers, par *Charles Baudelaire,* introduction par *Jules Mouquet* (Émile-Paul).

Les projets dramatiques de Baudelaire, restés à l'état de « titres-pétards » ou de canevas fort succincts, apparaissaient jusqu'ici comme l'un des aspects d'une tendance à la mystification qui lui était familière au point qu'il en fut lui-même l'inconsciente victime. On imagine avec peine ce lyrique pur, que l'action effrayait jusqu'à la nausée, concevant une intrigue quelconque. Delphine et Hippolyte, princesses raciniennes dialoguant ? Certes, à condition d'admettre — et c'est simple — que les tragédies de Racine sont dramatiquement insigni-

fiantes et qu'elles ne gardent de valeur que lyrique. Aussi bien, ce sont moins des principes esthétiques seuls et son dandysme qui interdisaient la scène à Baudelaire, qu'un sens de la mesure et de la spéculation et un besoin d'analyse concentrée, auxquels les « effets » nécessaires au théâtre eussent porté préjudice.

La découverte faite à la bibliothèque d'Amiens par M. Jules Mouquet plaide en faveur de cet échec *forcé* du génie ; et, si les vers baudelairiens ne tranchaient pas, par leur timbre particulier, sur l'ensemble d'une collaboration heureusement avortée, on les reconnaîtrait à leur propriété de pouvoir être aisément *isolés*. Ainsi Manoël n'est qu'une personnification du poëte et du dandy, comme le Samuel Cramer de *La Fanfarlo*.

Les cent-soixante alexandrins que l'éditeur restitue, non sans raisons plausibles, à Baudelaire sont de bonne époque, 1842-45, celle des premiers poëmes qui seront recueillis en 1857. Ils sont pris dans la gangue d'Ernest Prarond, polygraphe picard et fort méchant poëte. Il a fallu à M. Mouquet en extraire ces « fragments d'opale ». La contribution de Baudelaire à ce drame romantique fut utilisée par son ami, qui la modifia selon son goût, après l'avoir recopiée à part : c'est cette copie (reprise et intercalée dans la rédaction du fragment de pièce) où M. Mouquet reconnaît indubitablement la facture des *Fleurs du Mal*. Le titre du drame est *Idéolus* chez Prarond, *Manoël* chez Baudelaire. M. Mouquet rapproche *Manoël* de *Masaniello*, titre d'un drame que Baudelaire aurait lu à Louis Ménard : ingénieuse conjecture ; mais nous ne savons rien de *Masaniello* que deux lignes d'un article de M. Philippe Berthelot[1], lequel n'indique pas sa source... Quant au texte lui-même, ce qui l'authentifie, c'est que la rédaction principale, toujours de l'encre de Prarond, porte plusieurs surcharges ou ratures et tout un quatrain de la main de Baudelaire.

Après avoir procédé par élimination, c'est-à-dire comparé les variantes que présentent entre elles les parties communes des deux manuscrits de Prarond, M. Mouquet donne d'abord les fragments de tirades et les tronçons de vers, puis les fait suivre de l'indication des corrections et leçons rétablies par Baudelaire sur l'écriture de son confrère.

1. *Revue de Paris*, 1er juin 1901.

Il est difficile de ne pas admettre les déductions de l'éditeur ; et il le faut chaudement remercier d'avoir exhumé quelques merveilles qui, sans sa sagacité, risquaient de demeurer longtemps ensevelies [2]. Quelques-uns de ces vers trouvent leur écho direct dans les *Fleurs du Mal ;* d'autres dans l'homme lui-même :

Sentir toujours en soi, luttes intérieures,
Deux hommes sans repos se disputant les heures :
Le premier, contrepoids du poète fervent,
Mais trop lourd, avec lui l'entraînant trop souvent ;
Le second, plein de feu, mais coudoyé par l'autre,
Gardant, sans la vertu, des croyances d'apôtre.
. . . .
Contemple sous le jour d'un firmament nouveau
Les types de beauté couvés dans ton cerveau.
(Cf., pour le son, *La Mort des Artistes.*)

. . . .
C'est un noble plaisir pour un esprit tranquille,
Quand de la passion dans mon ciel je m'exile,
Je vois se batailler les terribles hazards (sic)
Comme sur le damier où luttent les Césars.
(Cf. *Le Cygne*, pour le v. 2.)

. . . .
C'est que je hais la foule et son bourdonnement.
(Cf. *Le Crépuscule du Soir*, texte de 1855).

. . . .
Railleuse sans pitié d'un amour au tombeau,
Pouvez-vous pour fatigue, au creux de mes paupières,
Prendre des longs ennuis *les traces meurtrières ?*
. . . .
O poitrine sans cœur, sorcière détestable,
Marbre insensible et froid, que ta voix sur nos sens

1. Je ne témoignerai pas des mêmes sentiments envers un collectionneur de ma connaissance, qui possède un exemplaire de l'édition originale des *Fleurs du Mal* enrichi d'un quatrain autographe, et qui refuse, sans raison valable, de me le laisser reproduire. Cette strophe, écrite au crayon, figure à la fin des *Bijoux* ; elle offre, à mon avis, presque le même intérêt *psychologique* que les dernières des *Femmes damnées* (elles furent sans doute ajoutées, à titre d'*excuse,* pour le destinataire du volume, un M. de Saint-V.....). Je saisis l'occasion de cette note pour signaler aux baudelairiens cette inconcevable obstination.

Pour assujettir l'âme a de charmes puissants !
(Cf., pour le mouvement le v. 9 de *Tu mettrais l'univers...*)

. . . .

Ce nom [l'amitié] n'est plus qu'un voile hypocrite et sali
Que rajuste une prude à son vice commode,
Comme à son sein vieilli *les secrets de la mode*
Ou les secours du fard à son front mal lavé...
(Cf. *La Lune offensée.*)

. . . .

Quand survit le remords au plaisir qui n'est plus,
Supplice et châtiment des cœurs irrésolus !

Tout cela, superbe ou médiocre, ne peut être de Prarond. Et l'on comprend sans mal les hésitations de Baudelaire, vers la même époque, à risquer un voisinage aussi peu flatteur dans un recueil collectif paru en 1843.

Y.-G. LE DANTEC

*
* *

LA POÉSIE

ADIEU, par *Gustave Roud* (Le Verseau, Lausanne).

Une voix qui a peur de se perdre dans un sommeil sans forme s'élève une dernière fois pour tenter de mettre en son adieu quelques mots prononcés d'une voix ardente et sourde et rayonnant d'on ne sait quelle vérité indivise entre la nature et l'esprit qui la rêva. Dépassés les villages et les prairies au matin et les spectacles du labeur des hommes et les filles brillantes dans les auberges et les jeux et les douleurs de la solitude, Gustave Roud implore la grâce d'un chant, d'une strophe qui rachèterait toute cette beauté inutile, ces modes innocents qui ont un besoin si touchant de la conscience de l'homme. Du moins, la force ensorceleuse des mots va ramener une fois encore toutes les présences anciennes et le rêve d'avoir vécu.

Doucement servante, qu'un seul doigt contre le cristal tinte, et se brise un rêve sans retour.

Est-ce mon rêve qui se brise ? Ici la haie et la forêt de soie où sombre le soleil. Tu respires une églantine couleur de lèvres ! Hors du linge un bras pur calme une faux éblouissante, l'autre penche aux narines la coupe étroite entre l'épine et le feuillage. Aimé !

Quel est cet Aimé ? Une créature mortelle ou le nom que reçoit dans son ravissement l'âme individuelle chez les mystiques persans ou chez un Raymond Lulle ? En sa discrétion douloureuse et fière ce poète ne veut rien dire de plus, que cet état dernier de la création poétique, le suprême mouvement du style à l'orée d'une région où l'âme sera comblée d'une autre connaissance ou bien s'engloutira dans un silence sans nom. Alors cette poésie qui s'élève à l'extrémité même du royaume de poésie, est un adieu et une peur. La peur d'un silence sans signes, l'adieu aux images d'enfance (et à la fin, il me semble, toutes les images doivent paraître images d'enfance), l'adieu à tout ce que notre corps industrieux avait inventé inépuisablement...

Une exaltation spirituelle extrême s'élance aux confins de la connaissance et d'une Nuit sur laquelle Gustave Roud s'interdit, avec une mesure presque stoïque, tous les mots qui font message. Il ne sait rien que profiter du moindre don accordé pour animer encore ces apparences que l'amour doit traverser sans doute pour devenir par cette infidélité plus fidèle à son essence. Il regarde la poésie comme ses tableaux Mazarin moribond dans sa galerie. Il faut quitter tout cela ! Sur le bord d'un absolu destructeur pour la pensée poétique — l'être ou quel noir sommeil ? — vient mourir la voluptueuse, la tendre relativité de ces phénomènes qui en nous composent le monde, notre naïf bonheur. En cet état limite, le poème ne peut plus prendre corps que par la matière qui lui vient encore du souvenir, dans un état d'angoisse où se mêlent le rêve, la prière et le désespoir. Qu'il me soit accordé de parler encore en paroles de créature ! Mais non.

La pâle route à travers la nuit comme un fleuve de lait va reprendre ce misérable et ses rauques litanies. Debout, mendiant ivre parmi tes croutons secs et tes blasphèmes ! Les chiens surveillent le bonheur des hommes.

Saisir l'objet qui correspond à l'état évanouissant du style, il y faut une discipline presque héroïque pour éloigner tout ce qui n'est pas l'expression la plus nue, la mieux réduite. Ce petit livre, si émouvant, se compose de deux « tentatives » : la première, à laquelle le poète reproche lui-même « une emphase

mortelle au simple chant qui devait naître ». Il se retire alors, il corrige ce premier adieu où des alexandrins trop tendus et trop sonores, loin de susciter une modulation rédemptrice, créaient le vide et dissipaient la présence attendue. Il faut à Gustave Roud des paroles, non point qui disent, mais qui fomentent silencieusement une existence impalpable, la famille des choses aimées rassemblée autour d'une âme quittant une patrie pour une autre.

Gustave Roud thésauriseur d'un passé apporte le témoignage le plus pathétique sur une passion d'âme qui se joue aux confins de la vie poétique et de la vie mystique. Exactement s'applique à lui ce mot de Abou Said Kharraz que le Béharistan au hasard vient de me proposer : « Au début de ma vie mystique, ce que je désirais était de sauvegarder mes instants. » C'est la tentative où se livre, parmi un doute et une détresse cruelle, ce poète altéré de faire surgir en lui « sa vraie voix ». De là vient cet accent encore charnel, peu à peu vaincu — espoir ou désespoir ? — par des images et des sonorités d'argent et de céleste bleu qui retournent, comme dans Novalis, « au fleuve de l'azur sans fond », lui-même roulant à la nuit.

GABRIEL BOUNOURE

*
* *

LE THÉATRE

PAS ENCORE ; LA TRAVERSÉE DE PARIS A LA NAGE, par *Stève Passeur* (Éditions de la N. R. F.).

Le mot rêche est sans nul doute celui qui traduit le mieux la sensation particulière que me donne le théâtre de M. Passeur. Une eau rocheuse qui agace les dents et ne désaltère pas. A quoi tient cette impression ? c'est ce qui ne me paraît pas facile à démêler. Mais peut-être faut-il avant tout prendre garde au rapport particulier qui lie ici l'auteur aux personnages qu'il invente. On dirait que son principal souci est de n'être jamais dupe ni de leurs vices ni surtout de leurs apparentes vertus ; sa répugnance à s'attendrir et surtout à s'indigner est si forte

qu'elle se projette en quelque manière en eux, quitte à fausser à la longue le délicat mécanisme de leur « comportement » intérieur. Je suis convaincu que la préoccupation assurément consciente de différencier Fanny Maubert des héroïnes de Bataille, parmi lesquelles les circonstances nous invitent naturellement à la ranger, ce souci de faire d'elle un être *non* poétique, *non* pitoyable, disons même *non* sympathique, a contribué pour une large part, sans que l'auteur s'en doutât, à dévitaliser sa prise et en particulier ce troisième acte de *Pas Encore* que les critiques les mieux disposés ont dû se reconnaître impuissants à défendre. Je pense que M. Passeur travaille sur un donné humain authentique ; mais il me paraît également évident qu'entre ce donné et nous s'interposent toute sorte de réponses anticipées à des objections qu'il prévoit et prétend prévenir — toute une série de « N'allez pourtant pas croire... gardez-vous bien d'imaginer... ». Il ne parviendra, je pense, à conférer à ses ouvrages une réalité dramatique incontestable que lorsqu'il aura pris sur lui de se retirer, de nous laisser directement aux prises avec ses héros. Jusque-là le dessin intérieur restera incertain et pour tout dire convulsif. Je défie le lecteur ou le spectateur le plus attentif de me dire quel homme c'est que le Raymond de *Pas Encore*. Sans doute ce n'est *pas* un personnage dostoïevskien. Mais voilà qui ne me suffit pas même pour entrevoir ce qu'il est. Peut-être à vrai dire M. Passeur est-il de ceux qui ne croient pas à la réalité intérieure ; et c'est même à peu près certain. Mais ce scepticisme, fondé ou non, devrait l'obliger à exercer sur le dialogue une surveillance d'autant plus stricte — au lieu qu'il le laisse assez souvent échapper au gré de ses propres humeurs.

Malgré ces réserves, M. Passeur est manifestement, parmi les auteurs dramatiques de la nouvelle génération, un de ceux auxquels il importe le plus de faire crédit. Nul ne paraît plus capable — surtout lorsqu'il aura dépouillé un léger snobisme de l'immoralité et du non conventionnel qui n'est pas absolument exempt de puérilité — de travailler à défricher, à assécher les marécages de notre malheureux théâtre. Mais il faut pour cela que, secouant une fois pour toutes l'absurde préjugé de l'informe qu'on rencontre chez un si grand nombre de ses confrères, il aperçoive enfin la nécessité d'organiser, d'*informer*

la souple matière dramatique qu'à lui-même il se donne ; autrement il se condamnerait à rester un brillant improvisateur.

GABRIEL MARCEL

*
* *

REVUE DES LIVRES

Armel, par *Jean Bodin ;* **Les Heures profondes**, par *Emmanuel Buenzod ;* **Bénéfice d'inventaire,** par *Fernand Guer* (Rieder).

Les éditions Rieder inaugurent une bibliothèque, dont chaque volume sera composé par trois œuvres de trois écrivains jeunes, inconnus ou peu connus. Cette entreprise, hasardeuse, me semble digne d'éloges en son principe. On répète qu'un jeune écrivain, pour peu qu'il manifeste quelque originalité dans son premier livre, trouve aujourd'hui un éditeur. C'est loin d'être une règle ; certaine gaucherie, qui va fort bien avec l'originalité, choque souvent le goût d'un éditeur, j'entends même d'un éditeur averti. Parmi les cinquante livres qu'un éditeur, indulgent aux jeunes écrivains, a publiés depuis janvier, je me suis plu à chercher ceux qui révélaient, non pas de l'habileté, bien au contraire : une sensibilité quelque peu ingénue. Je n'en ai point vu. D'ailleurs, l'éditeur trouvé, resterait le public, un public assez généreux et perspicace pour chercher et découvrir, au milieu d'une page ennuyeuse, la note, spontanée, originale, gage incertain d'une voix nouvelle. C'est ce public que la bibliothèque Rieder veut grouper, et ce sont de telles œuvres, souvent maladroites, mais fraîches, qu'elle veut lui proposer. « Le succès de cette tentative, nous dit-on, dépend du mérite des œuvres choisies. » Sans doute, pour une bonne partie. Mais précisément il semble que, cette fois, le choix ait manqué de sévérité. Car des trois œuvres que l'on nous présente, l'une : *les Heures profondes*, de M. E. Buenzod, est assez médiocre et ne porte aucun signe de jeunesse ; une autre : *Bénéfice d'inventaire*, est jeune, certes, mais dispersée et sans grand accent. L'*Armel* de M. Jean Bodin est beaucoup plus remarquable ; ce curieux poème romancé, à l'écart de l'époque, célèbre la transmutation de l'amour charnel (et en quelque sorte son assouvissement) par le rêve et par l'acceptation de la douleur ; M. Jean Prévost, qui le présente, (ce n'est pas la moindre curiosité de l'ouvrage) a raison de lui trouver, comme parents, certains romans de chevalerie du cycle breton.

M. A.

*

Les Romans de l'Individu, par *Jean Hylier* (Collection « XIXe siècle », Les Arts et le Livre).

Un juste sens des conditions de l'œuvre d'art, on ne sait davantage

s'il faut féliciter l'auteur de le révérer chez Baudelaire critique ou de le manifester lui-même. Et il faudrait ajouter qu'ici les certitudes du jugement n'endurcissent pas le don d'accueil, comme il arrive si souvent. Une exacte sévérité n'expose qu'aux justes excès. Convenons que la critique signifie décision, et glaive plutôt que balances (Thibaudet). Mais les jeux de glaces auxquels se complaisent nos puissances lucides nous persuadent aisément de ne conclure qu'à l'infini. Aimons donc qu'on nous sauve malgré nous ; préférons qu'on nous force de retendre nos cordes et nos angles.

Ces quelques études sur les romanciers de « l'individu », (au sens double et précis où, par choc en retour sur eux-mêmes, c'est l'homme individuel que de tels romanciers ressaisissent), nous proposent d'ailleurs, au-delà des solutions, des problèmes. Sans doute des formules heureuses signalent immédiatement « la confession complaisante de Sainte-Beuve, la loyale autobiographie de Fromentin, l'examen impersonnel de B. Constant, la lanterne magique de Stendhal ou l'album de crayons de Mérimée ». Cette galerie de portraits était indispensable à une collection du XIXe siècle. Mais il y a plus : une atmosphère à recomposer, un air de famille à isoler. Et non pas même une image composite, mais plutôt l'idée du genre et ses conditions, et ses lois, et son entourage. Les constantes ou les variables de l'action, la vitesse du roman, son volume, ses timbres, la variété de tons dans lesquels il admet d'être écrit, voilà justement quelques échantillons des problèmes soulevés. L'esquisse en est donnée dans une perspective résolument technique, à laquelle nous aurions souci d'opposer une optique plus spirituelle (Dostoïevsky représentant la ligne de visée) si déjà nous ne savions du poète de *La belle Sorcière* ou du critique du *Mouton blanc* qu'expression et révélation sont les deux faces d'un même génie.

Il était assez délicat de composer un florilège qui donnât la note exacte des auteurs étudiés. Peut-être eût-il mieux valu, par exemple, rogner un peu sur *Le Rouge et le Noir* au profit de *Lucien Leuwen*. Mais je vais ici contre mon faible... Enfin de Mérimée, que citer qui ne soit encore superflu ?

JACQUES-ROBERT DURON

*

En Croix, par *André Harlaire* (Le Roseau d'Or).

Le thème de l'inquiétude, qui est éternel, mais qui a pris une importance inattendue depuis la guerre, pour des raisons trop connues, sert de développement au premier roman d'André Harlaire. On sent très bien ce qui fait la force et la faiblesse de cet ouvrage dont l'intérêt ne se dément pas, surtout depuis la deuxième partie. D'abord la sincérité.

L'accent ne trompe pas : le héros appartient à cette génération qui n'espère plus rien de la vie, dont pourtant elle exige tout. Écartelés entre le Néant et Dieu, ces adolescents que sollicitent d'une part le gouffre de la Révolution, de l'autre l'obéissance et la soumission à une certitude divine, ont du moins bien compris, sans hésitation, le mensonge des familles, et ils en ont cruellement souffert. La lutte contre l'idéologie des pères, si nécessaire à notre époque, n'est qu'un épisode de ce large refus d'obéissance, à tous les points de vue et dans tous les domaines, qui a servi de base au vaste mouvement de réaction contre l'éthique en exercice. André Harlaire a su excellemment suggérer les raisons de l'hostilité entre le député Lagrave et son fils Rémi (Marc Chadourne, dans *Vasco*, avait trop insisté sur une haine provoquée par un excès de ressemblance physique). Il a également su enchevêtrer avec un art, qui nous permet d'espérer beaucoup de ses futures productions, une intrigue touffue, dont l'essentiel n'est jamais perdu de vue, et dans le fouillis de ces entrecroisements psychologiques, il ne s'est jamais égaré.

Mais la solution qu'il donne au problème de l'inquiétude nous paraît entachée d'un souci apologétique susceptible de toucher seulement des âmes sensibles à la valeur du renoncement chrétien. Si l'école des néo-catholiques ne rallie pas plus d'adhérents, c'est qu'elle joue sur une équivoque : ses solutions sont à la fois trop simples et trop difficiles. La fin de l'inquiétude moderne ne peut dépendre que de l'avènement d'une nouvelle éthique, sans un secours métaphysique — au sens religieux du mot.

G. D.

*

Passages, par *Emmanuel d'Astier* (Sans Pareil).

Un jeune homme devant l'amour, dont il s'applique à multiplier les faces : le dessein n'est point neuf et ne suffirait pas à sauver le livre. M. Emmanuel d'Astier a tiré, de ce sujet plus difficile qu'il ne paraît le croire, des effets dont la justesse est réelle, mais qui ne laissent pas, en même temps, d'être quelque peu faciles. On se plaira cependant à lui reconnaître un don d'analyse évident, qui sait faire exprimer par les faits les remarques et déductions psychologiques, et un charme souriant qui empêche de prendre trop au sérieux des expériences, un peu trop nombreuses peut-être pour que le cœur ne s'y effrite point, mais qui ne sont que des « passages ». Si cet ouvrage ne renouvelle pas la vision que nous avions du jeune homme d'aujourd'hui, il la complète d'une touche harmonieuse.

DANIEL-ROPS

*

La Nouvelle Education Sentimentale, par *Louis Bertrand* (Plon).

L'adolescence ne peut séduire et n'offre d'intérêt que si l'on en dégage les éléments poétiques, son mysticisme inquiet, sa générosité maladroite, son cynisme pieux. Il faut éviter avant tout le prosaïsme des révoltes faciles. Ou bien se sauver à force de lyrisme. François Mauriac, Benjamin Crémieux, Louis Chadourne, Montherlant, bien d'autres, l'ont compris. C'est précisément ce que M. Louis Bertrand ne sent pas. Il nous donne un récit terne et plat qui a la valeur d'un journal tenu par un écolier mécontent de ses maîtres et de la nourriture du collège. D'autre part, empêtré dans le plus paresseux des traditionalismes, il semble bien mal partagé pour comprendre quoi que ce soit aux exigences intellectuelles de notre époque. G. D.

*

Anthologie de la nouvelle poésie américaine, par *Eugène Jolas* (Kra).

Cent vingt-six poètes américains nouveaux sont présentés par Eugène Jolas avec un discernement heureux, réduit malheureusement à la portion congrue. Ces extraits, dans leur brièveté, caractérisent bien les tendances poétiques actuelles aux Etats-Unis. Plus d'effusion ni de clinquant, mais de sobres musiques, de l'introspection nue, des images promptes et parlantes. Whitman, Poe, les Imagistes d'il y a quinze ans, Robinson, Frost, Lindsay, Sandburg, Masters (qui figurent ici) sont distancés. Les nouveaux venus sont amateurs de réticences, de brièveté suggestive à tout prix. Les inspiratrices dans leur cas, ce serait Emily Dickinson pour les raccourcis intuitifs, Gertrude Stein pour les syncopations. Mais il n'est besoin de modèles. Ces « Sans-fil » flattent bien le goût des Américains pour l'instantané ; ce surréalisme convient à leur transcendance.

Les traductions d'Eugène Jolas sont des poèmes. Elles suivent et reproduisent fidèlement les détours, les reliefs des textes.

RÉGIS MICHAUD

* * *

REVUE DES REVUES

Sur la Trahison des Clercs.

Voici, je pense, deux des réflexions les plus justes que l'on ait faites à propos de la *Trahison des Clercs*. L'une est de Mme Ludmila Savitzky, dans *Menorah* (juin 1928) :

Sa véhémence dans la constatation, son acharnement dans l'analyse font que M. Benda paraît toujours engagé dans la vie du siècle qu'il condamne.

« Qui châtie bien aime bien », pourrait-on dire de lui, si le verbe aimer n'était excessif dans son cas.

Cet attachement pour ainsi dire négatif aux contingences du temporel détermine ce qu'on pourrait appeler le point faible, la contradiction intime du livre très fort qu'est *La Trahison des Clercs* En persuadant son lecteur, M. Benda le projette au-delà d'une limite que lui-même n'a pas franchie...

Faut-il s'étonner qu'un penseur, après avoir démontré la nécessité d'une foi et les inconvénients de son absence, n'en fasse point profession lui-même ? C'est là l'originalité de *La Trahison des Clercs* en même temps qu'une marque de sincérité. Alors que sa raison, son expérience, son génie de déduction, sa haine même des petitesses humaines, tout le conduit au terme d'où l'on n'avance plus qu'en adhérant au surhumain, — M. Benda refuse cette adhésion parce qu'elle exigerait la soumission de l'intelligence à la croyance. Situation tragique ? Nullement, puisque l'intelligence seule est en jeu dans les aspirations et dans les actes de M. Benda. S'il s'y mêlait la moindre parcelle de faculté mystique, son œuvre perdrait son caractère et sa valeur. Il n'entre pas dans les attributions d'un chirurgien de fournir au malade le bienfait du soleil et la présence d'une mère.

L'autre est de M. André Thérive, dans l'*Opinion* (17 mars) :

Tout esprit critique doit donner raison à M. Benda, sans lui donner espoir. La société de jadis, plus différenciée que celle d'aujourd'hui, laissait des cloisons étanches entre les diverses activités, sauvait le théorique du pratique et le clerc des servitudes. A présent la liberté individuelle n'est qu'une garantie civile de l'obéissance sociale. Tout le fameux « progrès des lumières » a tendu d'ailleurs à ruiner, après le prestige de la foi, celui de l'intelligence. Le sensualisme, l'évolutionnisme, et en dernier lieu la sociologie telle qu'on la conçoit officiellement, arrivent à montrer l'esprit comme dépendant d'un jeu fatal de la nature physique ou de l'organisation des communautés humaines. Le fait intellectuel ne crée plus un droit, il est un fait comme les autres. Pourquoi les hommes sacrifieraient-ils leurs plaisirs et leurs intérêts à une Minerve qu'ils ont, disent-ils, apprivoisée, vue grandir, et peut-être créée eux-mêmes un soir de rêverie et de superstition ?

J. G.

LE GÉRANT . GASTON GALLIMARD
ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livre à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nou bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pou tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, de la Banque de l'Union Industrielle Française, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe Arrondissement.

A LA RECHERCHE D'UNE NOUVELLE ORIENTATION

Au lieu de marquer le point de départ d'une période d'activité, la stabilisation a, au contraire, été entourée de plusieurs séances moroses qui ont, une fois de plus, confirmé la fameuse théorie du fait accompli.

Ajoutez à cela la mauvaise humeur des places de New-York et de Bruxelles et les inquiétudes causées par un sérieux malaise politique à la veille du grand débat qui devait clôturer la session parlementaire, et vous aurez, en raccourci, un aperçu des divers facteurs qui ont pesé sur notre marché.

Certes, la Bourse de Paris a largement escompté les bienfaits de la réforme monétaire pendant plus de cinq mois, et la valeur actuelle de beaucoup de titres ne doit pas s'écarter beaucoup de la réalité, mais ce qu'il faut envisager maintenant, c'est l'avenir et non plus le passé. La réforme monétaire s'est contentée de redonner une commune mesure aux valeurs ; ce stade est aujourd'hui atteint et la spéculation qui jusqu'ici avait nettement séparé la cote en deux tableaux, les valeurs à change et les valeurs nationales, devra, dorénavant, chercher la matière de ses prévisions dans la valeur intrinsèque des titres et leurs chances particulières de plus-values, sans oublier de faire une large place aux taux de capitalisations qui, de plus en plus, commanderont maintenant les décisions d'achats et les faveurs du marché.

La situation politique est maintenant éclaircie par le vote de confiance émis par la grosse majorité de la Chambre, et le Gouvernement a désormais quatre mois devant lui pour concrétiser son programme de réalisations économiques et sociales. Jamais, depuis de longues années, l'horizon français ne s'est présenté aussi peu chargé de nuages. Les plus angoissants pro-

blèmes qui ont troublé la période d'après guerre ont, en effet, été résolus un à un. La sécurité monétaire est maintenant un fait accompli. Notre balance des comptes à laquelle on prédisait les pires avatars est plus que satisfaisante, et le budget conserve aisément son équilibre.

Au point de vue social, le chômage est, pour ainsi dire, inexistant et aucune agitation ouvrière sérieuse ne menace de troubler l'ordre et les progrès de la production. Enfin, un vaste programme de construction va prochainement apporter un nouvel aliment à l'activité productrice nationale.

Que faudrait-il donc de plus à la Bourse pour reprendre goût à la vie ? Nous entrons, il est vrai, dans la période des vacances, mais l'expérience de ces dernières années nous enseigne qu'il ne faudrait pas trop compter sur cette circonstance pour conclure étourdiement à quatre mois de chômage boursier.

C'est au contraire, dans les semaines qui vont suivre, que l'on pourra mesurer tous les bienfaits du retour à la monnaie saine. La fin de l'incertitude monétaire va, sans nul doute, donner une vive inpulsion aux affaires ; il est donc temps, pour les capitalistes avisés, de se livrer à un examen approfondi des groupes de la cote, qui sont les plus qualifiés pour profiter largement de la période de prospérité prolongée qui va s'ouvrir pour notre marché.

Les choix à faire seront délicats pour certains, et très difficiles pour d'autres à qui il manque le flair et le doigté indispensables à tout spéculateur. Notre rôle se bornera, dans les chroniques qui vont suivre, à les aider à se faire une opinion et à concrétiser en quelques lignes les nouvelles perspectives qui vont s'ouvrir pour le marché, au début d'un nouveau chapitre de notre histoire monétaire.

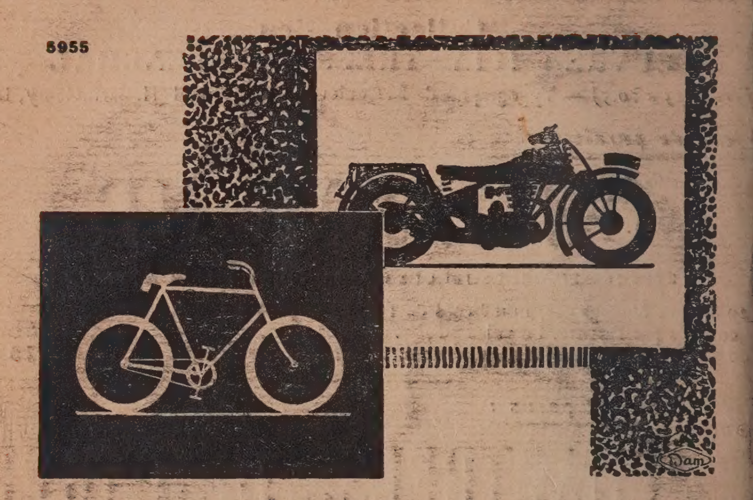
ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

PETIT COURRIER

M. S., Orléans. — Cette valeur de charbonnages donne évidemment un faible rendement ; mais elle a des réserves latentes considérables qui font pousser le titre.

Abonné, Reims. — En temps normal, ce sont des affaires envers lesquelles il faut montrer beaucoup de prudence. Mais la prochaine stabilisation du Leu les place dans une situation très favorable à l'heure actuelle.

S T., Pau. — C'est une imprudence ; il faut toujours conserver une bonne proportion de valeurs sûres et de rendement intéressant.


Dam